

# Convoi Dangereux



Philou

Edition personnelle - Mars 1994

# CONVOI DANGEREUX

Philou

---

---

## AVERTISSEMENT

L'auteur tient à préciser qu'en raison du caractère d'actualité de cet ouvrage, à l'époque où il a été écrit (1990 - 1993), tous les événements ainsi que tous les personnages sont fictifs et ne sortent que de l'imagination débridée de son auteur.

Il ne faut y rechercher aucun signe de racisme ou de xénophobie. L'histoire ne fait qu'essayer de coller à la réalité du moment et celui qui l'a écrite n'a rien contre les personnes de quelque race que ce soit ou les pays qu'il a cités.

## Chapitre premier

Mardi 26 septembre 1995, il est 23 heures dans une petite bourgade des Pyrénées orientales située entre Perpignan et Le Perthus. La commune de Le Boulou s'était endormie. Pourtant, dans le quartier dit "du Maroc", Gilles n'avait pas sommeil. Dans la pièce obscure où il se tenait, près de la porte-fenêtre, il regardait les petits parcs situés juste en face de chez lui. Soudain, une voiture grise s'arrêta près de la cabine téléphonique. "Encore un touriste qui va appeler chez lui" pensa Gilles, mais l'occupant du véhicule n'en sortit pas. Cinq minutes plus tard, une autre personne, coiffée d'un feutre, arriva sur le petit parc. Le conducteur de la voiture semblait avoir rendez-vous avec elle puisque, à son apparition, celui-ci se glissa hors du véhicule et se dirigea, sans se presser, vers l'arrivant. Une conversation animée semblait se dérouler entre les deux hommes. Le dernier arrivé sortit, au bout d'une dizaine de minutes, une grosse enveloppe de sa poche et la remit à son interlocuteur. Celui-ci plongea la main sous son pardessus, en retira une arme et fit feu à bout portant sur son interlocuteur. Gilles fut estomaqué car il n'avait rien entendu, juste vu une petite flamme et un corps s'écrouler sur le sol. Se précipitant sur le téléphone, il appela la gendarmerie, leur signala l'agression, ainsi que son emplacement, raccrocha et retourna près de la porte-fenêtre. L'assassin, penché

sur sa victime, se releva et s'en fut tranquillement vers sa voiture, démarra et partit vers l'ouest, vers Céret.

Sans vraiment réfléchir à ce qu'il faisait, Gilles sortit de chez lui, prit son véhicule et entreprit de rattraper la Peugeot 405 rouge de l'inconnu, voiture qu'il avait bien reconnu à la lumière du parc. Roulant vite, il la rattrapa et la dépassa un peu après St Jean Pla de Cors, petit village situé à mi-chemin entre Le Boulou et Céret. Continuant de rouler à grande vitesse, notre homme s'embusqua peu après, au niveau du rond point de l'entrée de la sous-préfecture, dans la rue menant à la zone artisanale. Ayant coupé les feux de son véhicule, il se plaça de manière à voir sans être vu, la route principale. Une fois le véhicule attendu passé, Gilles se mit dans son sillage, assez loin, en évitant d'allumer ses feux de route pour ne pas se faire repérer. L'homme pénétra en ville, s'engagea vers le centre pour finalement s'arrêter sur le nouveau parking. "Que faire" pensa Gilles qui commençait à se rendre compte qu'il s'était engagé dans une drôle d'histoire. Il se décida à sortir de sa voiture et à suivre l'inconnu à travers les ruelles de Céret où celui-ci s'était engagé. Ses vêtements sombres lui étaient d'un grand secours car ils lui permettaient d'évoluer sans se faire remarquer. L'inconnu pénétrât dans une vieille maison à étage de la rue Victor Hugo. Gilles s'approcha pour regarder les boîtes à lettres de cette habitation. Finalement il n'y avait qu'une. Le nom affiché était ZILAOUI, nom plutôt à consonance nord-africaine. Notre homme, pensif, s'éloigna et s'embusqua au coin de la rue Mirabeau, à une dizaine de pas de la porte cochère.

A l'intérieur se trouvait un luxueux appartement, contrastant complètement avec la façade extérieure. Rachid remit à son chef, Mohamed, l'enveloppe que lui avait transmis l'ingénieur GENIES, spécialiste nucléaire à Pierrelatte, et qui contenait l'itinéraire que devait emprunter un convoi de déchets hautement radioactifs en direction du centre de retraitement de La Hague. Mohamed demanda :

"Tout c'est bien passé ?"

"Oui, il était un peu en retard, mais finalement il m'a remis la dernière enveloppe" répondit son subordonné.

"Et ..."

"Et je lui ai remis le règlement que vous m'aviez conseillé. Il a eu du plomb à la place de l'or qu'il convoitait. Il n'a même pas eu le temps d'être déçu, le pauvre !"

"Il n'y a pas eu de témoin ?"

"Je ne crois pas, je n'ai rien remarqué."

Se dirigeant vers la fenêtre, le propriétaire des lieux, invitant son ami à le suivre, entrouvrit les rideaux, montra une silhouette se tenant dans le recoin de la proche ruelle et dit :

"Alors explique-moi qui est ce promeneur solitaire qui est arrivé juste après toi et qui s'intéresse à ma boîte à lettre."

Son acolyte resta sans voix, les yeux rivés sur l'homme immobile, en bas. Mohamed reprit :

"Si tu veux mon avis, c'est un flic. Il ne t'a peut-être pas vu tuer l'autre minable, mais ce qui est sur, c'est qu'il t'a suivi jusqu'ici. Je ne dois absolument pas être repéré

par la police, tu saisis. Le seul fait d'être suspecté ne m'est pas permis, mon rôle est trop important pour le mouvement et avec le meurtre du Boulou qui va être découvert, ce flic va sûrement faire le rapprochement et ils vont me surveiller de manière plus intensive."

"Mais ce n'est peut être qu'une coïncidence" répondit Rachid.

"Bien sûr, mais nous ne devons prendre aucun risque. Je vais te dire ce que tu vas faire. Voici une enveloppe que tu porteras à l'adresse indiquée. En sortant, arranges toi pour te débarrasser de ce flic, de manière définitive. Tu m'as bien compris ?"

Comprenant qu'il avait sûrement commis une faute, Rachid accepta de faire ce qu'il fallait pour la réparer, et le ton sur lequel son chef le lui avait déclamé n'était pas fait pour le rassurer. Il résolu donc de faire ce qu'on lui avait dit. Il prit donc l'enveloppe, remit son manteau et s'apprêtât à sortir. Mohamed le rappela :

"N'oublies pas qu'il ne doit y avoir aucun rapport entre la dépouille de ce flic et ma position dans cette ville. Si l'on m'a mit ici, dans ce coin perdu de la France, c'est pour que je puisse diriger nos opérations le plus tranquillement possible. Jamais les autorités de ce pays ne penseront que la tête d'un réseau puisse se tenir éloignée des grandes métropoles. Elles ont eu suffisamment d'exemples récents."

"J'avais bien compris" rétorqua Rachid avant de se mettre en route. S'éloignant du lieu de villégiature de son chef, il prit la direction de sa voiture. Gilles se remit dans son sillage. Au détour de la rue Juan Gris, menant à l'église, après avoir passé la place des neufs jets, il se précipita tête baissée dans le piège que lui avait tendu

l'habile algérien. Il sentit soudain une corde qui s'enroulait autour de son cou alors qu'un genou s'enfonçait dans son dos pour l'empêcher de réagir. L'instinct de survie prit le pas sur toute autre considération et Gilles, sans trop savoir ce qu'il faisait, se projeta en arrière tout en se laissant tomber. Surpris l'arabe relâcha son étreinte et un furieux corps à corps s'engagea entre les deux hommes. La peur de mourir se transforma en rage sauvage chez Gilles qui, ne réagissant que par réflexe, lança ses 80 kilos sur l'autre, tel un pilier de rugby se jetant dans une mêlée ouverte. Le pauvre Rachid prit la masse de plein fouet et finit sa course sur le mur derrière lui. Sa tête cogna violemment et il s'écroura. S'approchant prudemment, son adversaire le contempla et se rendit compte que l'homme à terre saignait non seulement par le nez, mais aussi par l'oreille. Etant par profession dans le milieu médical, Gilles pensa immédiatement à une fracture du crâne. L'auscultation à laquelle il se livra confirma son diagnostic. Le pariétal droit était enfoncé et, à moins de soins immédiat, le malheureux n'avait que quelques minutes à vivre. Sans réfléchir, Gilles fit les poches de sa victime et récupéra tout ce qu'il trouva sur Rachid : une enveloppe, des papiers d'identités, la somme de 3000 francs. Puis, regardant autour de lui pour vérifier que l'algarade n'avait pas eu de témoin, il repartit vers sa voiture en essayant de ne pas courir et de rester le plus possible dans l'ombre.

Lorsqu'il revint chez lui, il vit les voitures de la maréchaussée, ainsi qu'un attroupement de personnes que les sirènes avaient dû tirer de leur sommeil. Se dirigeant vers le gendarme le plus proche, il se présenta et dit qu'il était l'auteur du coup de téléphone. Le

brigadier, l'entraînant avec lui, le conduisit auprès d'un capitaine. L'officier lui demanda, le ton sévère :

"Ou étiez-vous passé ? Nous pensions que vous seriez là, à nous attendre, et lorsque nous arrivons, nous ne trouvons qu'un cadavre!"

"je vous prie de m'excuser" répondit Gilles, "mais ayant oublié de vous donner le signalement de la voiture de l'agresseur ainsi que la direction par laquelle il s'en allait, je me suis précipité à sa suite pour essayer de relever son numéro d'immatriculation .."

Tout en répondant à l'officier, Gilles se rendit compte que s'il racontait toute l'histoire, il risquait fort de finir en prison et, comme il ne savait pas qui était et ce que représentait officiellement l'homme qui habitait Céret, il y avait des chances que son incarcération soit longue, attendu qu'il avait aussi tué un homme. Certes en état de légitime défense mais encore fallait-il le prouver. La voix du capitaine le fit sortir de ses pensées :

"L'avez-vous rattrapé ?"

C'est à ce moment que Gilles prit la décision de ne rien dire de ce qui s'était passé.

"Non, mais je crois que le véhicule était une Renault laguna immatriculée à Marseille. Mais comme j'étais assez loin, je n'ai pas bien pu voir. Ce qui est sûr, c'est qu'elle était blanche. Elle a prit la direction sud. J'ai roulé jusqu'au Perthus, mais je n'ai vu aucun véhicule, alors je suis revenu."

"Vous rendez vous compte que vous avez pris des risques insensés, si cet homme vous avait vu, il pouvait vous tuer !"

"Non, je n'ai pas réfléchi sur le moment" répondit Gilles dont le cerveau carburait à 150% pour voir de quelle



manière il allait pouvoir se sortir de ce mauvais pas. L'officier de gendarmerie lui demanda de l'accompagner pour faire sa déposition, ce qu'il fit en reproduisant les mensonges qu'il avait dit précédemment. Regagnant son domicile vers sept heures, après que les gendarmes lui aient demandé de revenir vers neuf heures pour un complément d'information, il y retrouva sa femme et son fils. Racontant succinctement l'histoire à Marie, il lui dit en conclusion :

"Je vais être obligé de disparaître pendant un certain temps car je ne pourrais revenir que lorsque j'aurais réussi à prouver que je ne pouvais pas faire autrement que de tuer cet homme pour sauver ma peau."

"Mais pourquoi ne pas raconter toute l'histoire à la police, ce serait plus simple"

"Le seul problème, c'est qu'ils voudront m'enfermer pour vérifier mes dires et si l'homme de Céret est un personnage bien en vue, ce sera ma parole contre la sienne. Dans ce cas, je ne suis pas sûr que ce soit moi qu'ils croiront."

"Oui, je comprend, mais comment vas-tu faire ? Ou vas-tu aller ?"

"Je ne sais pas encore, il faut que je m'isole et que je réfléchisse. Il faut surtout que je parte le plus vite possible. Tout ce que tu as à faire, c'est dire que je suis parti sans rien dire, que tu ne sais pas où je suis et que tu es très inquiète. Enfin, tu t'arranges pour te mettre à couvert."

Ayant marqué son accord, elle prépara quelques affaires pour son mari, ils s'embrassèrent tendrement et gilles, reprenant son véhicule, repartit. Réfléchissant sur l'endroit où il pourrait se rendre, il s'aperçut que s'il ne

s'occupait pas immédiatement de l'homme de Céret, celui-ci pourrait faire le rapprochement entre ce témoin qui disparaît et l'élimination de son homme de main. A ce moment là, sa famille risquerait de payer les pots cassés. Repartant donc vers Céret, il abandonna sa voiture en pleine campagne et, à pied, il se rendit en ville et à son rendez-vous avec le danger. Préférant ne pas se faire voir, et le facteur temps étant très réduit, il alla directement à la maison de son adversaire en prenant soin de longer les murs du côté de la rue où se trouvait celle-ci. Il frappa à la porte et, dès que cette dernière s'ouvrit laissant apparaître un visage masculin encore ensommeillé, Gilles lui balança le plus bel uppercut qu'il pouvait en y mettant toute sa puissance. Cueilli à froid, l'homme s'écroula sans un mot. Gilles se précipita à l'intérieur de la pièce, ne vit personne, jeta un rapide coup d'œil au reste de l'habitation, toujours personne. Il revint vers l'entrée, tira le corps de l'homme referma la porte et donna un tour de cadenas. Arrachant les cordons des rideaux, il ficela sa victime du mieux qu'il put et, en attendant que celle-ci se réveille, il entreprit de fouiller la maison de fond en comble. Plusieurs textes en arabes tombèrent entre ses mains. Comme il ne comprenait pas cette langue, il les mit dans sa poche et, ma foi, on verra plus tard. En vidant le placard de la chambre, il tomba sur une grosse valise pleine de choses intéressantes qui allaient lui être bien utiles par la suite. Le contenu révéla, entre autre chose, un pistolet muni d'un silencieux avec une boîte de munitions ainsi que toute une panoplie de moustaches et de perruques postiches. De faux passeports et des tampons de différents pays complétaient cet arsenal. Ayant remis les affaires dans la valise, il revint dans la

pièce principale ou son prisonnier, étant revenu à lui, essayait de défaire les liens qui l'entravaient. Avisant le retour de son agresseur, il reprit sa pose initiale et jeta un regard froid sur lui :

"Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?"

"Je vous retourne la question" lui répondit Gilles. "Vous avez essayé de me faire éliminer par votre ami"

"Vous êtes l'homme qui le suivait lorsqu'il est venu chez moi ?"

"Oui, et ma foi, maintenant plus personne ne le suivra, sauf peut être vous si vous ne répondez pas à mes questions. La première : pourquoi l'assassinat de l'homme qui lui a remis l'enveloppe ?"

"Je ne vous dirais rien ! Vous ne pouvez rien contre moi ! Je suis un honnête citoyen de cette ville et je suis au mieux avec la municipalité, alors vous feriez mieux de me délivrer et de disparaître. Je ne dirais rien à personne de ce qui s'est passé et si vous avez éliminé mon acolyte, et bien tant pis pour lui, il a payé ses erreurs et je ne reviendrais pas la dessus"

"J'ai l'impression que vous me prenez pour un imbécile" lui rétorqua son interlocuteur. "Si je commet la bêtise de vous libérer, votre premier soin sera de me faire éliminer, sachant que je pourrais dire beaucoup de choses sur vous. Ensuite, vous vous attaqueriez à ma famille soit par représailles, soit par soupçons que j'ai pu leur donner la moindre information vous concernant. Donc je serais perdant sur toute la ligne"

S'avisant soudain qu'il détenait les papiers de Rachid dans sa poche, Gilles s'assit, les prit et décida qu'il allait en prendre connaissance ici même. Il y serait dans une tranquillité relative, du moins pour un moment. Sur les

papiers du mort, il s'aperçut qu'il était officiellement domicilié en Gironde, département qu'il connaissait bien puisque c'était celui de sa famille et de ses ancêtres. Donc aucun risque que la police ne débarque ici dans l'immédiat. Inspectant l'enveloppe, il découvrit encore un texte en arabe, aucune utilité dans l'immédiat. S'adressant à son prisonnier, il lui demanda :

"Ou avez-vous rangé les papiers que Rachid vous a remis ?"

Mohamed ne répondit pas. Gilles s'approchât de lui, le bâillonna au moyen d'un chiffon et commença à lui pincer un des tendons du cou. Le cri de douleur de l'Algérien fut étouffé par le linge et Gilles lui dit :

" Je te signale qu'en ce moment, je joue ma peau et ma liberté, alors comme je n'ai aucune patience, je ne vais pas mettre de gants. Si tu refuses de me répondre, je vais te montrer quelques petites choses, comme celle que tu viens de subir, et que je tiens en réserve " et Gilles de lui prendre avec la main l'intérieur de la cuisse et de serrer fortement. Ce dernier mouvement, il l'avait appris du temps où il était moniteur en colonie de vacance. Cela s'appelait "**la bise de chameau**" et était très douloureux. Comme tous les intellectuels, Mohamed ne brillait pas par un courage à toute épreuve, et ne supportait la souffrance qu'à partir du moment où ce n'était pas la sienne. Les quelques exemples qu'il venait de lui montrer, les paroles qu'il lui avait dites ainsi que le ton qu'il avait employé firent craquer le malheureux qui lui révéla, une fois le bâillon enlevé, le lieu où étaient rangés les documents. Allant à l'endroit indiqué, Gilles découvrit, outre l'enveloppe de papier kraft, plusieurs liasses de billets de 500 francs.

La totalité s'élevait, après comptage, à un million de francs lourds. Un sifflement s'échappa de sa bouche. Une telle somme allait lui faciliter la vie, pas de doute. Dans l'enveloppe, une feuille manuscrite, ainsi que plusieurs cartes d'état-major révélant un tracé, en rouge. Sur le papier était écrit :

*\ Les cinq camions transportant les déchets radioactifs quitteront l'usine de Pierrelatte le lundi 23 octobre 1995 à trois heures quarante. Ils ne seront pas escortés pour ne pas attirer l'attention et voyageront en convoi. Ils doivent rejoindre La Hague avant le vendredi 27 à dix huit heures. Le trajet étant défini à l'avance, les forces de l'ordre ne feront que des contrôles réguliers le long du trajet. Ceux ci sont aussi établis à l'avance. L'itinéraire des camions est le suivant :*

- De Pierrelatte jusqu'à Orange : N 7.
- De Orange à Nîmes : N 100 puis N 86.
- De Nîmes à Ales : N 106
- De Ales à Le Puy : D 906 puis N 88.
- De Le Puy à Clermont-Ferrand : N 102 puis N 9.
- De Clermont-Ferrand à Vierzon : A 71 puis N 16.
- De Vierzon à Tours : N 76.
- De Tours à Le Mans : N 138.
- De Le Mans à Laval : N 157.
- De Laval à Rennes : N 157.
- De Rennes à Avranches : N 175.
- D'Avranches à Grandville : D 973.
- De Grandville à Coutances : D 971.
- De Coutances à Valognes : D2 puis D 900 puis D 2.
- De Valognes à Cherbourg : N 13.

- De Cherbourg à La Hague : D 901.

*Le meilleur endroit pour mettre votre projet à exécution me semble être après l'arsenal de Cherbourg, tant par le fait que le convoi aura quitté la N 13, mais surtout, il n'est pas prévu de contrôle policier entre Cherbourg et le terminus. Mais ceci n'est qu'une suggestion. J'ai pris de grands risques pour vous faire parvenir ce document ainsi que ceux qui l'ont précédé, faites en bon usage. ALLAH AKBAR. /*

Gilles mit un certain temps pour analyser la lettre qu'il venait de lire, les conclusions qu'il tira de sa réflexion lui firent froid dans le dos. Pour s'assurer qu'il avait bien compris, il se tourna et demanda à Mohamed quel était ce fameux projet auquel le rédacteur de la missive faisait allusion. Sur le point de répondre, l'intéressé ouvrit tout à coup de grands yeux effrayés en regardant du côté de la fenêtre. Sans réfléchir, Gilles se laissât tomber à terre tout en s'emparant de l'arme qu'il avait récupérée dans la valise et qu'il avait gardée sur lui. Plusieurs chuintements se firent entendre et Gilles vit s'affaisser Mohamed, touché de deux balles dans la tête. Mort, sans aucun doute. Il riposta en tirant deux balles dans la direction de la vitre. Sa riposte sembla dérouter ses adversaires qui se replièrent et s'éloignèrent de leur poste de tir. Les quelques minutes que Gilles gagnât, il les mit à profit pour prendre la valise et l'argent et pour prendre ses jambes à son cou. Mais voilà, par où partir, les autres l'attendaient sûrement à l'extérieur et ne lui feraient pas de cadeaux.

Ils ne l'attendraient pas non plus éternellement, dès qu'ils se seraient regroupés, ils allaient rappliquer. Estimant que malgré tout, il disposait de quelques minutes, Gilles monta rapidement à l'étage, inspecta toutes les pièces et aperçut enfin ce qu'il cherchait. Un petit fenestrou s'ouvrant sur le toit. Il prit un grand drap déniché dans une armoire, récupéra ce qu'il lui sembla indispensable, l'enferma dans le linge et grimpa, balluchon sur l'épaule, sur le toit. De là, il inspecta les environs d'un rapide coup d'œil, il s'aperçut que la matinée semblait être bien avancée et se demanda l'heure qu'il pouvait bien être car comme à son habitude, il ne portait pas de montre. Renonçant à résoudre cette énigme somme toute bien futile, il commença à se déplacer en douceur pour ne pas attirer l'attention sur lui et espérant que les autres n'avaient pas eu l'idée de mettre quelqu'un sur le toit. Ayant rejoint sans encombre le faite d'un bâtiment situé à une cinquantaine de mètres de l'endroit où il était précédemment, il se décida à descendre pour rejoindre son véhicule. Après avoir prudemment inspecté les lieux, il s'éloigna du lieu de ses exploits et réintégra sa voiture, regarda l'heure au tableau de bord : 8h45, tout c'était passé si vite qu'il pensait que l'heure était plus tardive. Il se dit aussi qu'il allait falloir se débarrasser de la bagnole car les gendarmes, ne le voyant pas revenir, allaient lancer un avis de recherche le concernant.

A la gendarmerie, après une bonne heure de patience, le capitaine ne voyant toujours pas arriver le témoin du meurtre du Boulou, décida de se rendre au domicile de ce dernier. Tout en roulant, il se fit la

réflexion que ce fut une nuit particulièrement agitée dans le Vallespir car outre le cadavre trouvé au Boulou, un autre meurtre avait été signalé à Céret. Un Algérien, sans papiers, gisant sans vie et portant des traces de lutte. Ces deux crimes avaient-ils des points communs ? C'est la question qu'il se posait en rangeant son véhicule le long de la petite propriété où résidait son seul témoin. Il laissa donc ses interrogations de côté, se disant que l'enquête amènerait toutes les réponses à celle-ci. Se présentant devant le portillon, il appuya sur la sonnette. Un instant plus tard, une jeune femme vint lui ouvrir. Un visage avenant, portant un pantalon de velours vert et un pull gris vert, elle semblait cependant un peu inquiète par le fait de recevoir la visite de la maréchaussée.

" Bonjour madame " lui dit l'officier "capitaine LELOUVIER, gendarmerie nationale. Vous êtes madame CRAIB ? "

" Oui, c'est moi, en quoi puis-je vous être utile ? "

" Je voudrais voir votre mari, je l'attendais au poste, mais il ne s'est pas présenté. "

" Mais mon époux s'est rendu chez vous en début de matinée, il m'a dit qu'il allait signer sa déposition et qu'il ne savait pas pour combien de temps il en avait. " Répondit la jeune femme, sachant très bien qu'elle racontait un gros mensonge et espérant que le gendarme ne s'en apercevrait pas. Celui-ci demanda quand même à entrer car il voulait lui poser quelques questions. Elle le précéda jusqu'à la pièce principale de la maison.

" Vous, avez-vous entendu ou vu quelque chose cette nuit ? " Interrogea le capitaine.



" Non, je suis une couche tôt, contrairement à mon mari qui, lui, regarde souvent la télévision relativement tard, ou lit des livres avant de pouvoir s'endormir. Je n'ai rien vu ni entendue si ce n'est votre arrivée avec les sirènes. "

" Et votre mari ne vous a pas réveillée avant de partir ? "

" Non, pourquoi l'aurait-il fait ? Il a sans doute estimé que cela n'était pas nécessaire, ce en quoi il a eu raison, je n'aurais rien pu faire. "

" Quand il est parti ce matin, il vous a donc dit qu'il se rendait chez nous et qu'il ne savait pas quand il reviendrait. Quelle est la marque de votre véhicule ? "

" Je crois que c'est une Ford, une sierra. "

" Vous croyez !!! "

" Oui, vous savez je n'y connais rien en voiture, c'est mon époux qui s'occupe des véhicules. "

" Vous pouvez au moins me dire la couleur ? " Reprit le capitaine avec un petit air ironique.

Marie se demanda si elle devait dire la vérité, mais elle se dit que si la gendarmerie interrogeait les voisins et que les gendarmes se rendaient compte qu'elle avait menti à ce sujet, ils pourraient très bien lui créer des ennuis. Aussi c'est avec franchise qu'elle dit à son interlocuteur que la voiture était grise.

" Et par hasard, le numéro minéralogique ? " Demanda ce dernier sans beaucoup d'espoir.

" Ca non, malheureusement, je n'en ai aucune idée. "

" Bien, ce sera tout pour aujourd'hui. J'espère seulement qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à votre époux et surtout, qu'il ne m'a rien caché. Sinon, il

pourrait bien avoir de gros problèmes. Aussi, si vous avez des nouvelles, je vous serais gré de nous en avertir aussitôt et de lui conseiller de se rendre immédiatement dans une gendarmerie. "

" Croyez-moi, capitaine, je suis très inquiète, et je vous assure que je ferais tous ce que vous me dites. "

Quittant cette demeure, l'officier se dit qu'il lui fallait faire surveiller la maison et faire mettre le téléphone sur table d'écoute pour le cas où le mari donnerait de ses nouvelles.

" Il faut aussi lancer un avis de recherche concernant le véhicule " médita-t-il. Et sa pensée tout à son enquête, il réintégra son véhicule de service pour regagner son bureau et mettre en place la grille.

## CHAPITRE II

Suivant presque les pensées du représentant de la maréchaussée, Gilles se demandait ce qu'il allait faire de sa voiture, le signalement avait sûrement été déjà diffusé et il fallait éviter de leur laisser une piste trop facile à suivre. Soudain sa face s'illumina, quel est le meilleur moyen de camoufler un véhicule, c'est de le noyer. Mais pas dans un plan d'eau, non, mais plutôt au milieu de centaines d'autres. Sa réflexion l'entraîna vers le plus grand magasin du département. Sur le parking de celui-ci, il abandonna son véhicule en pensant qu'avec le nombre de voitures qui y stationnent, le sien ne serait pas repéré avant le milieu de la nuit voir le lendemain matin. Qui plus est, ce parking était situé à proximité de tous les grands garages automobiles, ce qui était relativement pratique pour acheter une bonne occasion. Après s'être isolé avec le balluchon, pour changer d'aspect, il revint vers l'hypermarché, fit faire quatre photos d'identité, se rendit dans les toilettes d'un bar de la galerie marchande et se servant des accessoires qui se trouvaient dans le bagage, il se fit rapidement un passeport, tout prêt, en y collant tout simplement sa photo et en y appliquant le tampon relief de la république française.

" Cela suffira pour le moment " se dit-il "après on s'éloigne et on réfléchit. "

Ce programme ne sembla pas trop mal élaboré car il le mena sans trop de difficulté, si ce n'est que le vendeur de voiture voulait absolument que le véhicule soit préparé avant de le laisser partir. Gilles lui dit qu'il fallait qu'il soit à Nice dans l'après-midi et qu'il ne pouvait pas attendre. Comme il régla en liquide, le vendeur ne fit

plus aucune objection exceptée qu'il lui fit signer un papier le dégageant de tout recours. Ayant donc fait l'acquisition d'une 405 turbo diesel bleu marine, il s'éloigna de Perpignan en direction de Narbonne.

" Nous sommes le mercredi 27 septembre, j'ai donc environ trois semaines avant la mise en route du convoi, il convient de faire les choses dans l'ordre " soliloqua-t-il en récapitulant mentalement son affaire. " J'ai coupé la transmission entre deux maillons de leur chaîne, apparemment à un niveau assez élevé, mais il semblerait que leur projet soit assez avancé car au vu de ce que j'ai appris, il ne manquait que l'itinéraire. Les exécutants doivent l'attendre. "

Il continua à réfléchir et se dit que la seule chose à faire était d'essayer de réunir suffisamment de preuves sur les activités de ce groupe pour pouvoir passer la main à des gens plus compétents qui, par contre, ne le boucleraient pas dès qu'il donnerait son nom.

" Je n'ai qu'un point de départ " pensa-t-il, "l'adresse de Rachid. "

Ressortant les papiers d'identité du mort, il regarda plus précisément l'adresse du domicile de ce dernier. Il s'agissait de la ville de Le Haillan, célèbre pour abriter le centre d'entraînement de l'équipe de football des Girondins de Bordeaux. La rue indiquée sur la carte de séjour était la rue Beethoven, au numéro 18.

" Bon, je vais aller faire un tour là-bas, et s'il n'y a personne, je rentre avec ses clefs et je fais le tour du propriétaire. Je verrais ensuite, en fonction de ce que je trouverais, ou ne trouverais pas, ce qu'il y aura lieu de faire. "

Ayant changé d'autoroute à Narbonne, pour se diriger vers Toulouse et Bordeaux, il conduisait dans le plus grand respect du code de la route, ce qui ne lui arrivait pas souvent, du moins en ce qui concerne les limitations de vitesses. Il mit la radio sur France infos, se disant que si l'affaire était tombée entre les mains des journalistes, elle serait sûrement mieux traitée sur cette longueur d'ondes que sur les autres. Aussi ne fut-il pas trop surpris lorsqu'il entendit tous les détails, signalant la découverte de trois cadavres, le dernier ayant été découvert par le traiteur de Céret qui avait l'habitude de fournir le sieur Mohamed tous les midis à la même heure. Certains témoins ayant déjà vu les deux Algériens ensemble, la gendarmerie en déduisait que les deux crimes étaient liés, mais se refusait encore à voir une relation avec le troisième cadavre découvert, dans la nuit, au Boulou. Un autre communiqué insistait sur le fait que les forces de l'ordre recherchaient une personne de race blanche, témoin capital de l'enquête en cours et disparue de la circulation ce même jour. Le signalement qu'ils donnèrent fut suffisamment flou, malgré l'identité, pour que celui-ci s'applique à beaucoup d'hommes circulant sur les routes de France. Arrivé au péage de Toulouse, Gilles eu un petit pincement au creux de l'épigastre en voyant, de l'autre coté des lieux de paye, deux fourgonnettes de la gendarmerie, avec leur quota d'hommes qui inspectaient les voitures, au loin. Il entrevit sur le bas coté quatre sierras grises. Il en déduisit qu'apparemment, pour l'instant, l'enquête n'avait pas encore permis de retrouver la sienne et ce fut avec un regain d'optimisme qu'il franchit, sans encombre, ce point chaud. Il lui en restait encore un, le péage de

Bordeaux. Priant le ciel que les forces de l'ordre lui laissent encore quelques heures de tranquillité, il s'élança vers le but de son voyage. Deux heures après, il arriva au seuil de la grande agglomération girondine, après avoir franchi le deuxième cap dangereux du trajet. Il était 23 heures et le sommeil commençait à le gagner. Il prit la décision de dormir un peu, dans un petit hôtel de troisième zone, ce qui serait plus prudent. Il ne voulait pas mettre sa famille dans l'embarras en ce présentant chez eux sans savoir où il en était.

### CHAPITRE III

Après une bonne nuit de sommeil, Gilles se sentait d'attaque. Mais d'attaque de quoi ? Tout à coup, tous les événements de la veille lui revinrent en mémoire et il lui fallut un bon quart d'heure pour réanalyser la totalité de la situation dans laquelle il se trouvait. Il se souvint notamment qu'il était venu en Gironde pour visiter l'appartement de Rachid, que celui-ci se trouvait au Haillan. Ce fut à ce moment là qu'un trait lui traversa l'esprit. Il se précipita sur son balluchon, l'ouvrit, en retira l'enveloppe que Mohamed avait donnée à Rachid en vue de transmission, avant que celui-ci ne soit transformé en cadavre. En effet sur celle-ci, il découvrit une nouvelle adresse, celle du correspondant en Gironde de l'Algérien de Céret. Gilles n'y avait pas prêté attention au départ, mais il se dit que finalement, il tenait un deuxième début de piste qui permettrait peut-être de prendre quelqu'un de vivant qui pourrait apporter des éclaircissements dans cette affaire.

Après avoir commandé et ingurgité un solide petit déjeuner, il se décida à se mettre en route. Au volant de son véhicule, il prit la direction du Haillan. Après avoir emprunté presque tous les boulevards de Bordeaux, il tourna à gauche, à la barrière Saint Médard, traversa la commune de Caudéran, pour arriver enfin sur la commune du Haillan. Se fiant à ses souvenirs, il passa devant le collège, longea le stade, pour tourner enfin dans la rue Beethoven située à une vingtaine de mètres du croisement de la route d'Eysines. Roulant doucement pour situer le numéro 18, la 405 s'immobilisa sur la

petite place au bout de la rue. La maison que Gilles recherchait était la dernière à droite. Un seul voisin, cela devrait lui simplifier la vie. Patientant un bon moment, il se remit à écouter la radio pour avoir les derniers déroulements de l'enquête

Les journalistes l'informèrent que ce que les gendarmes regardaient hier comme deux affaires distinctes n'en faisaient plus qu'une. Les enquêteurs avaient, en effet, trouvés sur le cadavre du Boulou un papier mentionnant, outre le lieu et l'heure du rendez-vous, le nom d'un des corps retrouvés à Céret Un certain Mohamed. Sur l'autre, aucun indice ne permettait son identification. La gendarmerie s'orientait donc vers un règlement de compte. Le présentateur du journal ajoutait que l'on se perdait en conjoncture quant à la disparition du témoin des événements de la veille, si ce n'était que les forces de l'ordre étaient maintenant persuadées qu'elle était volontaire et que tous les moyens dont elles disposaient étaient mis en œuvre pour le retrouver. Sa voiture avait été repérée sur le parking d'une grande surface et il était évident que celui-ci avait changé de véhicule.

" Quelle logique !!! " Pensa Gilles, "je ne m'étonne plus qu'ils arrivent à meubler leurs journaux lorsqu'ils n'ont aucune nouvelle importante. "

La suite lui apprit que, pour l'instant, aucun indice ne permettait de savoir vers quelle direction le fugitif était parti, ce qui on s'en doute, lui apporta un grand bol d'oxygène.

Après une attente d'une petite heure, Gilles se dit qu'il ne devrait pas rester trop longtemps s'il ne voulait pas se faire remarquer. Il sortit donc de son véhicule et



se mit à déambuler nonchalamment en direction du stade. Ce trajet lui permit en même temps de jeter un coup d'œil sur l'arrière de la maison qu'il surveillait. De retour de sa promenade, n'ayant rien remarqué d'inquiétant, il décida de tenter sa chance. Il ferma la voiture, enfila ses gants de cuirs, et se rendit d'un pas naturel vers le domicile, pénétra dans le jardin, glissa la clef Yale du trousseau, récupéré sur Rachid, dans la serrure et entra dans la maison. En faisant le moins de bruit possible, il visita les lieux en notant au passage tous les endroits qui lui semblaient susceptibles d'être des cachettes.

" A mon avis, il n'y a que trois emplacements sûrs où je cacherais des papiers importants." Pensa-t-il, "le meuble secrétaire du salon, l'étagère du haut du placard qui semble presque invisible et enfin le petit tiroir du bureau de la chambre. Heureusement pour moi que cette baraque est meublée sommairement, sinon j'en aurais eu pour plusieurs heures. "

Commençant sa fouille minutieuse, il tomba sur plusieurs documents, mais comme à Céret, ceux-ci étaient tous rédigés en arabe, et donc incompréhensible pour lui. Il ne lui restait donc qu'à battre en retraite et à aller surveiller la deuxième adresse qu'il possédait. Commençant à redescendre les marches, il lui sembla tout à coup que le son de ces pas résonnait légèrement. Un son creux comme s'il existait un vide sous ces marches. Pourtant, il n'avait pas remarqué de porte sur le mur de soutènement de l'escalier. Faisant le tour du couloir, il s'approcha de l'arrière du mur et commença à taper doucement contre ce dernier. Effectivement, ça sonnait creux derrière une grande affiche collée à la

cloison. Inspectant la paroi avec plus d'attention, Gilles découvrit que l'affiche n'était fixée que par de très petites aiguilles, presque invisibles. Arrachant ce papier qui lui cachait quelque chose, il en était persuadé, il découvrit une porte sans poignée, et fermée à clef. Prenant le trousseau de l'Algérien dans sa poche, il observa les clefs qui y pendaient, y vit une sorte de sésame de placard standard, sans signe particulier. Une de ces clefs que, généralement on n'emporte pas avec soi, mais qu'on laisse directement sur les serrures.

" Evidemment, s'il a caché des documents importants, ou des objets, dans ce réduit, il n'allait pas laisser la clef sur la porte " se dit notre cambrioleur du dimanche. Il entreprit d'ouvrir, chercha un interrupteur, car le cagibi était relativement profond, le trouva à la place où il devait être, à gauche en entrant, à hauteur d'homme. A l'intérieur, cinq caisses de forme rectangulaire et posées verticalement, ainsi qu'une autre de forme carrée. Revenant sur ces pas, Gilles se rendit au garage où il avait remarqué un tableau sur lequel étaient disposés des outils, fixa son choix sur un gros tournevis d'une vingtaine de centimètres de long, et d'une épaisseur assez importante. Retournant dans le cagibi, il entreprit d'ouvrir une des caisses rectangulaires et, après en avoir ôté le couvercle, il découvrit, enveloppés dans des chiffons gras, des sortes de mitraillettes de petites taille, comme on les voit dans les films modernes. En bout de caisse, une cinquantaine de chargeurs remplis de leurs ogives mortelles. De quoi faire une petite révolution. Notre homme s'attaqua ensuite à la caisse de forme carrée par laquelle il mit à jour plusieurs petites plaquettes rectangulaires de dix centimètres sur quinze environ et de couleur marron claire.

" Cela ressemble fortement aux pains d'explosifs que l'on voit aux informations quand les flics ont découvert une cache d'armes et qu'ils montrent leur butin étalé sur une table. "

Déconcerté, il s'assied sur une caisse et commença à réfléchir.

" Je voulais des preuves, j'en ai. Mais qu'est-ce-que je vais bien pouvoir en faire ? Je ne peux quand même pas les mettre dans ma voiture, au moindre contrôle, je suis chocolat : fugitif et trafiquant d'armes. Cette histoire commence à sentir très mauvais et il faudrait que je passe la main, ce serait plus sage. Mais à qui, ni la police ni la gendarmerie ne voudront me croire ni prendre vraiment le temps d'écouter mon histoire. Surtout dans la situation où je suis envers eux. A la rigueur les journalistes, mais j'ai bien peur qu'ils ne pensent qu'au scoop et à descendre les autorités officielles et leurs incapacités à défendre le territoire contre le terrorisme. "

Ces pensées le déprimèrent un peu, mais continuant à réfléchir, il se dit :

" Il reste encore la solution des services spéciaux, la DGSE, on doit pouvoir s'entendre avec ses gens là. Mais comment les contacter. " Et c'est au moment où il se posait la question que la réponse lui apparut comme un flash dans la nuit la plus noire : " Mais bien sûr, PAPA !!! .

## CHAPITRE IV

Le père de Gilles était un homme qui, par son métier, se trouvait souvent en rapport avec les militaires et les fonctionnaires du ministère de la défense.

"Travaillant dans l'aéronautique, et surtout pour l'aviation, il sera en mesure de me mettre en contact avec des gens compétents " se dit Gilles "et comme, en plus, il habite près d'ici, l'affaire devrait se régler assez rapidement. "

Notre aventurier d'un jour se souvint de sa jeunesse passée dans cette région, ses parents habitaient une petite bourgade sur la route de Lacanau, dans un petit lotissement bien tranquille qui l'avait vu grandir et s'épanouir dans un environnement calme et entouré de l'affection des siens. Dans son esprit, son père acceptera de l'aider, mais là où il faudra faire attention, c'est que son identité étant connue des forces de l'ordre, il était fort possible que la maison de ces parents ait été mise sous surveillance pour le cas où il s'y rendrait. Le seul moyen de s'y rendre était de mettre le véhicule au milieu des bois et de continuer à pied pour arriver par derrière le lotissement, et tout ça de nuit. Hors il n'était que 16 heures, son père ne rentrait généralement pas avant 20 heures. Soudain, il envisagea une autre hypothèse pour contacter sa providence.

" Je sais où il travaille, je connais sa voiture. Si je vais m'embusquer près de son boulot, je pourrais voir s'il est surveillé là-bas. Dans l'affirmative, je reviendrais à mon idée première, sinon, je le bloque sur la route et je lui explique tout. Il y a plus d'intelligence dans deux têtes que dans une. "

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Gilles ressortit de la maison et, après avoir soigneusement refermé, regardé alentours, il prit la direction de l'aéroport de Mérignac, puis se dirigea vers la zone industrielle de cette ville pour se poster, à l'abri de quelques arbres, à une cinquantaine de mètres d'un petit bâtiment gris flanqué d'un entrepôt et entouré d'un grillage. En son centre, un grand portail avec une petite cabane dans laquelle officiait un gardien. Faisant mine de se promener, Gilles passa devant l'entrée, jeta un coup d'œil curieux à l'intérieur de l'enceinte et, finalement repéra la voiture de son père. Continuant sa ballade, et malgré l'air décontracté qu'il affichait, il prêta toute son attention aux environs pour repérer une éventuelle surveillance. Ne voyant rien, il revint vers son véhicule et décida d'attendre, ne voulant plus penser, durant quelques brefs moments, à tous les problèmes qui étaient son lot depuis environ 48 heures. Il sortit ses cigarettes et en alluma une qu'il commença à savourer avec délectation. Il regarda la montre du tableau de bord : 18h30. Il irait bien boire un petit verre au troquet qui se situait un peu plus loin sur la route, mais ce dernier se trouvait dans la direction opposée à celle que prendrait son père pour rentrer et, comme celui-ci n'avait pas d'horaires fixes et pouvait quitter son travail d'une minute à l'autre ou rester jusqu'à 20 heures ou plus. Donc Gilles résolut de ne pas bouger et d'attendre sur place.

C'est à 19h15 qu'il vit enfin la voiture qu'il attendait se présenter au portail de l'entreprise, recouvrant alors toute sa concentration, il laissa passer le véhicule, attendit deux petites minutes pour vérifier si les arrières de son père étaient clairs, puis il s'élança. Connaissant le trajet que celui-ci devait emprunter, il ne

perdit pas de temps à regarder si la voiture était devant lui. Il fonça dès qu'il se trouva sur les petites routes où il y avait peu de chances de rencontrer des représentants de la loi. Le long du stade de Saint Médard en Jalles, alors qu'il s'apprêtait à dépasser un véhicule, il reconnut dans la lumière de ces feux, celui de son père. Se disant que l'endroit était propice à une discussion rapide, il accéléra tout en enlevant les postiches qu'il portait, commença à doubler puis au niveau de la voiture, il mit son clignotant de l'autre côté tout en faisant de grands signes du bras, comme s'il voulait signaler au conducteur un problème sur son véhicule. Pensant que l'homme qui le doublait voulait lui expliquer quelque chose, Etienne CRAIB, le père de Gilles, se rangea sur le bas-côté, et voyant que l'autre voiture en faisait autant, il ouvrit sa portière et commença à mettre un pied à terre en se disant :

" Que me veut cet olibrius !" en regardant l'autre homme s'approcher. Puis tout à coup, reconnaissant son fils, il s'écria :

" Nom d'un chien, Gilles !!! " il accéléra alors le pas à la rencontre de celui ci.

" Bonjour papa. "

" Bonjour, mais que fais-tu ici ? Les flics sont venus à la maison. Qu'est-ce qui se passe ? Que te veulent-ils ? Que... " ?

" Attends, je t'expliquerais tout, mais il faudrait que je puisse rentrer à la maison. As-tu remarqué si vous faisiez l'objet d'une surveillance ? "

" Je crois que oui. Mais avant toute chose, je voudrais que tu me dises une chose, as-tu fait des bêtises ? "

" J'ai tué un homme. Mais je te jure que c'était en état de légitime défense. Seulement pour tout te dire, il va me falloir un certain temps. "

Faisant confiance aux dires de son fils, Etienne dit :

" D'accord, voyons, réfléchissons à un moyen pour te faire entrer sans te faire voir. "

" Je crois avoir une idée " lui dit Gilles, "si je peux planquer la bagnole chez quelqu'un, je me planque ensuite dans ton coffre, et en rentrant, après que tu aies été fermé les volets, tu reviens me délivrer et nous devrions être tranquilles jusqu'au matin. "

" Pas bête, voyons, qui dans le village pourrait accueillir ta voiture sans poser de question ? Je crois que j'ai trouvé, mais avant tout, ta voiture est-elle connue ? "

" Normalement non, mais le problème va être l'immatriculation. Si la police remarque un véhicule immobilisé dans le bled où vous habitez et, qui plus est immatriculé 66, ils risquent de faire un dangereux rapprochement qui pourrait vous apporter de gros ennuis. L'idéal, ce serait quelqu'un qui ait un garage. "

" Non, j'ai une meilleure idée. " dit son père, "mais ici, nous risquons d'attirer l'attention, l'endroit a beau être calme, nous sommes quand même dans une agglomération importante. Tu vas passer par les petites routes de derrière et on se rejoint près de l'église de Salaunes. "

Un quart d'heure plus tard, ils étaient de nouveau ensemble dans le petit village. Etant arrivé le premier sur les lieux, Etienne avait préparé le matériel qui lui serait utile pour mettre en place la solution au problème immatriculation. Il avait sorti de son coffre, un vrai capharnaüm pour bricoleur averti, un gros rouleau

d'adhésif, un petit pot de peinture blanche et un petit pinceau qui avait dû servir à repeindre au moins trois maisons. Lorsque Gilles arriva sur les lieux, son père était en train de découper une bande, assez large, de l'adhésif. Tout en continuant sa besogne, il lui dit :

" Puisque le problème est l'immatriculation, on va la changer. Je vais te peindre un numéro quelconque mais en WW 33. "

Le WW, comme chacun le sait, étant le numéro mis sur un véhicule neuf ou d'occasion en attente d'immatriculation.

" Ma ruse tiendra bien un ou deux jours " dit-il avec un petit sourire aux lèvres. " Tu vas arriver par la route de Saumos, tu laisseras ta voiture au coin de la pharmacie, c'est un petit endroit bien sombre, personne ne viendra voir ce qu'il en est et comme demain nous partirons avant le levé du jour, et l'ouverture des commerces, ça règle les problèmes immédiats. "

" Excellent plan " dit Gilles, regonflé à bloc par le plaisir de se sentir soutenu par son père, homme en qui il avait toute confiance et auquel il aurait confié sa propre vie. " Je l'adopte sans rien y changer. "

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux hommes se séparèrent une nouvelle fois, Etienne prenant la direction de Lacanau pour se rendre à Sainte Hélène par la voie la plus rapide et la plus simple alors que Gilles s'élança dans la direction du Porge, pour rejoindre Saumos et ensuite Sainte Hélène, toujours par des petites routes au milieu des bois de pins. Etienne arriva sur les lieux avec une bonne avance sur son fils. Sachant maintenant qu'il devait faire attention pour protéger Gilles, il avait prêté une extrême attention à ses



arrières et il lui semblait ne pas avoir été suivi. Possédant un peu de temps, une dizaine de minutes, il entreprit de ranger un peu son coffre de manière à pouvoir y loger son fils. Car bien qu'il n'y ait qu'un kilomètre à couvrir jusqu'à la maison, il faudrait un minimum de confort. Lorsque Gilles arriva, il rangea sa voiture à côté de celle de son père, la ferma à clef et se glissa comme il le put dans la malle de cette dernière. Etienne reprit alors tranquillement la direction de son domicile, comme il le faisait tous les jours. Etienne espérait que le chien ne serait pas dehors car bien que tout à la joie de voir rentrer son maître, s'il se mettait à flairer le coffre avec insistance et à aboyer de joie en reconnaissant l'odeur de Gilles, il risquait d'éveiller les soupçons des deux hommes qui surveillaient la maison et donc de risquer la grosse tuile. Heureusement, cette éventualité ne se présenta pas, l'animal était derrière la porte-fenêtre de la salle à manger. Etienne rentra donc la voiture au garage, ferma celui-ci, rentra et après avoir caressé la bête qui se tortillait près de lui, il embrassa sa femme, alla se changer et, comme tous les soirs, se mit en devoir de fermer les volets. Il avait fait tout cela en essayant de respecter ses habitudes. Rose, dans sa cuisine, fut surprise de voir le chien rester devant la porte du garage alors que d'habitude il suivait son mari partout dans la maison jusqu'à ce qu'ils se mettent à table. Etienne retourna dans le garage, sans rien dire, et Rose poussa un petit cri de surprise en voyant venir son fils. Elle se précipita vers lui, l'embrassa et commença à verser quelques larmes. C'est qu'elle s'était fait du souci depuis 48 heures. Elle voulut lui poser les questions qui lui brûlaient les lèvres, mais il lui mit un doigt sur la bouche et dit :

" Le mieux, c'est que nous nous installions devant un petit whisky, et je vous raconterais ce qui c'est passé, et ce que j'envisage de faire. Car je pense que je vais avoir besoin de toi " et sur cette dernière phrase, il s'était tourné vers son père. Rose, en bonne mère, pensa tout à coup qu'il fallait préparer à manger à son fils, Dieu sait ce qu'il avait du mal se nourrir pendant ces deux jours, et avec ce qu'elle faisait à dîner pour elle et son mari, ne suffirait sûrement pas pour trois. Aussi, laissant les deux hommes s'occuper de l'apéritif, elle sortit des œufs, du jambon, de la salade, du fromage, etc....

Lorsqu'elle revint dans la salle de séjour, son mari était en train de finir le service. Ils s'installèrent donc tous les trois et Gilles commença à narrer son histoire.

Lorsqu'il conclut, ils firent silence un petit moment. Rose leur proposa de passer à table ou ils pourraient continuer leur discussion. Ceux qu'ils firent. Etienne, une fois installé, demanda :

" Bien, et maintenant ? "

" Voilà, je pense qu'il n'y a qu'une solution à mes problèmes. " Répondit son fils, "si je vais dans n'importe quel service de police ou de gendarmerie, on va me coffrer avant de vérifier mes dires, et même s'ils découvrent les armes, ils me mettront quand même au moins un des deux meurtres sur le dos. La justice admettra peut-être la légitime défense, mais au bout de combien de temps et surtout, quelle sera la peine, même minime, que je devrais effectuer. Je ne tiens pas du tout à aller derrière les barreaux pour des faits qui vont, somme toute, éviter un gros carnage si j'ai bien analysé la situation. "

" Que veux-tu dire ? " Interrogea Etienne.

" Si tu as bien suivi ce que j'ai dit, il est question, d'un coté d'un convoi de déchets radioactifs, avec le détail de son itinéraire sur près d'un millier de kilomètres ainsi que le conseil d'un lieu à l'endroit duquel ils pourraient mettre un projet à exécution. De l'autre, des armes et surtout des explosifs ou, du moins, ce qui y ressemble fort. Je ne sais pas ce que tu en conclus... "

" OK, j'ai compris ce que tu sembles dire, tu penses à un attentat qui consisterait à faire sauter le convoi à proximité d'une agglomération d'importance. Si tu as raison, il faut absolument mettre les flics dans le coup, tu ne peux pas arrêter ça tout seul, ni avec moi. "

" A mon avis " reprit Gilles, "il faut mettre quelqu'un sur le coup, c'est sûr, mais la solution à laquelle je pense, si je peux la négocier, permettrait de faire échouer le projet, de démanteler le réseau qui en est l'exécutant et surtout de garder ma liberté, même au prix de quelques sacrifices. "

" A quoi penses-tu ? "

" Aux services spéciaux, la DGSE, en particulier. Tu dois bien pouvoir faire ça. En passant par tes connaissances au ministère tu dois pouvoir entrer en relation avec ces gens là. "

Etienne ne répondit pas tout de suite, l'idée de son fils fit son chemin. Au bout d'un petit moment, il dit :

" Oui, effectivement, ça doit pouvoir se faire. "

Puis reprenant :

" Je trouve même ton idée excellente et je regrette de ne pas y avoir pensé moi-même. Mais il va falloir bien réfléchir sur les termes que nous allons leur exposer. "

" La dessus, je crois pouvoir t'aider, il suffit que tu leur fasses transmettre que tu as quelques précisions sur le trajet, le contenu et les risques qu'encourt un certain convoi qui ira de Pierrelatte à La Hague. Et après tu ajoutes que tu voudrais en parler à quelqu'un de chez eux. M'est avis qu'ils te contacteront assez rapidement. "

" Tu as raison " répondit son père, "je vais tourner ma lettre dans le sens que tu viens de donner. Si je la fais transmettre par une personne qui a du poids, je pense que ça doit marcher. Mais dis-moi, tu ne m'as pas dit la date, donc je ne sais pas de combien de temps nous disposons. "

" Dans l'absolu, nous avons environ trois semaines. Mais il faudrait que le contact ait lieu le plus tôt possible parce que les surveillances et les renseignements que j'ai ne sont pas suffisants pour empêcher l'attentat, et s'ils veulent reprendre une enquête plus poussée, il leur faudra du temps. "

" Oui, attends, demain nous avons une personne qui va en réunion à Paris, au ministère de la défense. Je lui remettrais un pli cacheté comme il m'arrive de le faire de temps en temps pour tel ou tel problème confidentiel ou pour les conclusions sur les accidents d'avion militaire. Parallèlement, je téléphonerais au secrétaire général du ministère, que j'ai rencontré à quelques occasions, en lui faisant part de mon désir que la lettre soit remise à un responsable de la DGSE avant le soir. J'insisterais sur l'urgence. "

" Mais toi " reprit Etienne, "que vas-tu faire, tu ne peux pas rester ici la journée, et je vais devoir te donner les résultats le plus vite possible. "

" Ne t'en fais pas, de toute façon je ne tenais pas à rester ici, il faut que je continue à surveiller la maison du Haillan car je n'oublie pas que les médias ont mentionné la disparition des deux Algériens. Il ne faudrait pas que leurs complices puissent démenager les pièces à convictions avant que j'ai pu les montrer à qui de droit, elles sont mon passeport pour ma liberté et surtout elles prouvent l'imminence de l'action terroriste. Aussi comme tes trajets ne semblent pas surveillés, l'idéal serait que tu me retrouves demain soir à proximité de cette maison. Tu te souviens du parking en face de l'entrée latérale du stade ? "

" Oui "

" Bien, je laisserais ma voiture à cet endroit. Demain soir, tu passes devant. Si tu la vois, parques-toi et attends-moi, j'essayerai de te rejoindre vers 18h. Si tu ne la vois pas... c'est qu'il se sera passé quelque chose, soit que je sois obligé de suivre quelqu'un, soit que je me sois fait repérer et alors ce sera à toi de poursuivre ce que j'ai commencé. Ne m'attends pas au-delà de 20h. "

" D'accord, pas de problèmes. "

Puis, passant à des sujets de conversation plus anodins, ils passèrent à table. Maman demanda des nouvelles de la famille et Gilles lui expliqua que si Marie n'avait pas appelé, c'est que lui-même le lui avait déconseillé en raison des risques qu'il y avait de prononcer des mots imprudents au téléphone. Il la rassura tout de même sur la santé de sa belle-fille et de son petit-fils.

## CHAPITRE V

Le lendemain, un peu avant l'aube, après avoir laissé Gilles à sa voiture, et être arrivé sur son lieu de travail, Etienne entreprit de rédiger la lettre qu'il allait confier à son subordonné. Celui-ci devait s'envoler pour la capitale à huit heures et demie. Il le conduirait lui-même à l'aéroport et lui remettrait le pli juste avant qu'il ne monte dans l'avion, comme il le faisait quand les documents qu'il avait à transmettre étaient très importants. Après avoir fermé l'enveloppe contenant les précieux renseignements, il prit un tampon qui se trouvait non au milieu des autres sur le bureau, mais dans le premier tiroir, celui qui était fermé à clef. Il l'apposa sur la fermeture de l'enveloppe et quand il l'eut retiré, on pouvait lire :

**CLOS PAR NECESSITE – SECRET DEFENSE.**

La façon dont le tampon était appliqué n'autorisait personne, sauf le destinataire, à prendre connaissance des informations contenues dans le pli sans que cela ne se remarque.

A l'aéroport, au moment où il remit la lettre à son collègue, Etienne lui dit :

" Cette missive doit être remise au secrétaire général du ministère en main propre et ce dès que tu seras en sa présence. Normalement, ce sera lui qui viendra te récupérer. Si ce n'est pas le cas, tu attends de le voir. Tu ne la remets à personne d'autre même si on te la demande. Tu as bien compris ? "

" Oui monsieur "

" Bien, après consacre-toi à la réunion. Elle est très importante car elle concerne les modifications qui vont être apportées sur le moteur du jaguar. Il nous faut le

maximum d'informations là dessus pour que nos ingénieurs puissent travailler sérieusement et émettre un avis qui soit correct. "

Après avoir surveillé le départ de l'avion, Etienne regagna son bureau. Une fois installé, il décrocha son téléphone et composa le numéro du ministère. Regardant sa montre, il se dit qu'à neuf heures cinq, les fonctionnaires de la maison mère devaient être à leur poste. Lorsqu'il obtint la communication, il se présenta, donna son identification professionnelle et demanda à être mis en liaison avec le secrétaire général. Dès qu'il eut son correspondant au bout du fil, ne s'embarrassant pas de fioritures, il lui dit :

" Monsieur, j'ai un pli à faire remettre de toute urgence aux services de la DGSE. C'est tellement important que je vous serais reconnaissant si vous alliez vous-même accueillir le porteur à sa descente d'avion pour réceptionner l'envoi et le transmettre dans la foulée. "

Un peu surpris par l'entrée en matière, le haut fonctionnaire répondit :

" Mais ce que vous me demandez là n'est pas pensable, vous savez quand même qu'il y a une voie hiérarchique à respecter, et que toute transmission de ce type doit passer par le ministre. "

" Je sais " répondit Etienne, "mais je sais aussi que le ministre est absent pendant trois jours et que ce que j'ai à raconter ne souffre aucun retard attendu que cela a rapport au terrorisme et à un risque d'attentat qui pourrait se produire d'un jour à l'autre." Il faut reconnaître qu'il bluffait un peu, mais il voulait arriver à ses fins par n'importe quels moyens.

Le responsable ministériel lui demanda :

" Pouvez-vous m'en dire un peu plus ? Vous savez que ma ligne est protégée. "

" Bien, juste un petit détail qui vous permettra d'apprécier l'urgence. J'ai appris qu'un convoi de déchets hautement radioactifs doit partir dans quelques semaines de Pierrelatte sans escorte. Il me semble que cette information ne doit être connue que de très peu de personnes. "

A l'énoncé de ce "petit détail ", le secrétaire général fit un bon sur son siège. Effectivement, cette information n'était, à sa connaissance, connue que d'une vingtaine de personnes, toutes soumises au secret professionnel. Sa réaction montra à Etienne que son argument avait fait mouche.

" Comment avez-vous eu ce renseignement ? " S'étrangla la voie de son correspondant.

" Désolé monsieur, je ne peux vous en dire davantage, mais je pense que le directeur de la DGSE fera un rapport à votre ministre et que celui-ci vous le répercutera. Tout ce que je vous demande, c'est d'aller vous-même accueillir mon homme à l'aéroport car son avion atterrit dans une demi-heure et nous perdons un temps précieux. "

Connaissant le sérieux de l'homme avec qui il conversait, le secrétaire décida de lui faire confiance, et après lui avoir donné toutes les assurances voulues quant à la transmission des documents, il raccrocha son téléphone, reprit le combiné en main et demanda si la voiture préposée à l'accueil de l'ingénieur qui arrivait de Bordeaux était déjà partie. La réponse fut que celle-ci était sur le point de se mettre en route. Il décommanda le véhicule et informa son chauffeur personnel qu'il



devait se rendre à l'aéroport sur-le-champ et que celui-ci devait donc l'attendre en bas dans les deux minutes. Une fois en route, il s'abîma dans ses réflexions. D'où son correspondant avait-il pu apprendre ces informations sur le convoi ? Quel rapport avec le terrorisme ? Un attentat ? De qui ? Comment ? Il avait eu suffisamment à faire avec ceux qui avaient ensanglanté Paris ou Lyon durant l'été. Tout à son soliloque personnel, il ne vit pas le temps passer, et dès qu'il revint à la réalité, la voiture se trouvait sur le parking de l'aéroport réservé aux personnalités. Le délégué ministériel dit à son chauffeur :

" Continuez à rouler Roger, nous allons directement sur la piste, je ne veux pas perdre de temps. "

" Bien monsieur " et ils prirent le chemin d'accès. A l'entrée des pistes, ils furent arrêtés par le service d'ordre.

Le secrétaire du ministre montra ces papiers et son laissez-passer permanent. Au fonctionnaire en faction qui s'était mis au garde à vous, il demanda à quel endroit il devait se rendre pour attendre le vol en provenance de Bordeaux-Mérignac.

" Allez directement en bout de la piste numéro deux " répondit le policier, "votre avion arrive dans une dizaine de minutes. "

Effectivement, sept minutes plus tard, l'airbus A-320 se posa majestueusement sur le tarmac. Dès l'immobilisation de ce dernier, la voiture se propulsa au pied de la passerelle mobile qui venait d'être installée. Le délégué monta les marches. A l'ouverture de la porte, il se présenta à l'hôtesse et lui demanda de faire sortir le passager DANVIER qu'il devait emmener

séance tenante. Il rejoignit la voiture avec son homme, ils montèrent dans le véhicule et le secrétaire dit au chauffeur de prendre la direction du boulevard MORTIER, siège des services spéciaux français. Une fois en route, le haut fonctionnaire tourna enfin la tête vers l'ingénieur et lui dit :

" On m'a informé que vous aviez une enveloppe à me remettre, je vous prie donc de vous acquitter de votre tâche. "

Le collaborateur d'Etienne ayant déjà eu l'occasion de voir le délégué du ministère, ne se posa même pas la question de savoir si son interlocuteur était le bon.

" Voici la lettre. " Répondit-il tout simplement en lui tendant le pli. Le fonctionnaire prit la missive et discrètement s'assura que celle ci n'avait pas été décachetée pendant le voyage. Rassuré sur ce point, il entama alors une discussion banale avec son interlocuteur. Arrivé à la piscine, il demanda à être reçu de toute urgence par le directeur pour une communication de la plus haute importance. On le pria de patienter un instant car celui-ci était en conversation téléphonique. Il en profita donc pour dire à son chauffeur :

" Vous allez amener ce monsieur au ministère pour qu'il puisse prendre part à la réunion pour laquelle il est venu, puis vous viendrez me récupérer. Je pense que vous en avez pour une petite demi-heure, donc si je n'ai pas fini d'ici là, vous m'attendrez dans cette cour. "

" Bien monsieur " répondit le chauffeur avec son laconisme habituel, comme s'il n'avait appris à dire que ces deux mots, et il s'en fut vers sa destination.

Après cinq minutes d'attente, un planton vint chercher le haut fonctionnaire pour le conduire vers le bureau du chef des services spéciaux. Il pénétra dans une vaste pièce au fond de laquelle trônait, derrière un large bureau, un homme déjà âgé dont le visage était enlaidi par une paire de grosse lunette aux verres épais. Le secrétaire général, malgré ses fonctions et l'habitude qu'il avait de rencontrer cet homme, fut impressionné. C'était la première fois qu'il rencontrait l'Amiral BOULANT dans le bureau de celui-ci. Habituellement, ils se voyaient au ministère et très souvent en compagnie du ministre. Après les salutations d'usage, il rentra dans le vif du sujet en relatant la conversation téléphonique qu'il avait eue dans la matinée. Après ce récit, il tendit l'enveloppe à son interlocuteur. Celui-ci, sans s'embarrasser de scrupules de discrétion la retourna tout en demandant :

" Vous ne l'avez pas ouverte ? "

" Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'ouvrir des messages qui ne me sont pas destinés " répondit le fonctionnaire outré.

" Moi si, c'est mon métier, mais je me méfie toujours de celles dont je ne connais pas précisément la provenance. Qui est cet homme ? Le connaissez-vous ? "

" Oui, je le connais. C'est un ingénieur qui travaille pour la défense nationale et un ancien militaire d'active. "

" Bien ! Et vous dites que la phrase qu'il vous a donnée au téléphone parlait... ? "

" D'un convoi de déchets radioactifs, et de terrorisme. "

" Et, si je comprends bien, il n'aurait jamais dû être au courant de cela. "

" Bien sûr que non, seul une vingtaine de personnes doivent le savoir, et je me compte parmi elles, ainsi que trois ministres, le locataire de Matignon et le Président de la République. "

" Et moi maintenant " ajouta le redoutable personnage, d'une façon qui fit comprendre à son interlocuteur qu'il ne l'était pas auparavant et que ce n'était pas franchement normal.

" Je vous remercie, monsieur le secrétaire général, d'avoir fait diligence. Je vais analyser ce problème et voir les suites que nous pourrons lui donner. Je crois que votre voiture vous attend. " Ce qui était une manière claire et nette de congédier le bonhomme. Une fois celui-ci sorti, l'amiral ouvrit la lettre, prit connaissance du maigre contenu et après un bref instant de réflexion, il appuya sur une touche de son Interphone :

" GAUVERT, apporté moi immédiatement le dossier des islamistes et faite convoquer le commandant FIVIER. Je le veux dans mon bureau avant midi. "

" Oui Amiral "

" Je n'ai pas fini, vérifiez à quelle heure il y a des vols pour Bordeaux, heure maximum d'arrivée : 20 heures. Et rappelez-moi aussitôt. " Et satisfait, il se renversa sur son fauteuil. Le sourire qu'il affichait n'était pas simplement dut au coup de gueule qu'il venait de faire souffler sur la maison mais surtout au fait qu'il allait, peut-être, pouvoir enfin repiquer sur ses damnés réseaux islamistes qui l'empêchaient de dormir depuis quelques mois. Car bien que cela n'ait pas été précisé, il en était sûr, c'était eux, pour peu que l'informateur soit fiable. Ils avaient perdu leurs traces depuis l'élimination mouvementée de R.K.

" Les services de polices sont persuadés qu'ils ont décapité les forces vives des extrémistes de l'Islam en France " pensa-t-il en lui-même, "mais moi je sais qu'ils sont encore actifs et qu'ils nous préparent un coup de jarnac. "

Trois coups secs à la porte le firent sortir de sa rêverie professionnelle. Il se recomposa le visage bougon que connaissaient ses subordonnés et envoya un tonitruant "entrez ". Il vit apparaître le commandant FIVIER qui portait sous son bras un volumineux dossier, épais comme un tiroir de bureau.

" Déjà là " lui demanda son chef, "je ne vous connaissais pas cette rapidité. "

" Je suis dans la maison depuis deux heures, aux archives plus précisément " répondit un solide gaillard du haut de ses 1,85 m. Le visage bronzé de cet homme ainsi que son sourire lui donnait plus l'air d'un pirate des temps modernes que celui d'un officier de l'armée française.

" Je feuilletais justement le dossier que vous avez demandé " continua-t-il, "aussi comme vous vouliez nous voir l'un et l'autre, nous voilà, l'un portant l'autre. "

Ne trouvant rien à opposer à l'humour de son agent, l'Amiral lui dit :

" Bien, asseyez-vous, lisez cette note et dites moi si, à votre avis, elle vaut un billet d'avion jusqu'à Bordeaux. " Laissant Paul FIVIER à sa lecture, le chef rappela son secrétaire :

" Alors GAUVERT, ces horaires d'avions !!! "

" J'allais vous rappeler, Amiral. Il y en a trois :

Départ 13h15 Arrivée 14h50

Départ 16h40 Arrivée 18h00

Départ 17h30 Arrivée 19h05

" Bien, restez en ligne une minute. " Regardant son subordonné, il lui demanda :

" Alors, je vous réserve une place ? "

" Oui, à 16h40. D'ici là, nous aurons eu le temps de régler les détails. " Répondit Paul en regardant sa montre qui indiquait 11h15.

" GAUVERT, réservez une place dans le deuxième, en première. "

" Bien Amiral "

" Dîtes moi ce que vous en pensez " reprit le patron après avoir éteint l'Interphone.

" D'abord quelques questions. La première : ce convoi dont il est question, est-il réel ? "

" Apparemment oui puisque le délégué du ministère le savait ainsi qu'une vingtaine de personnes d'après ce qu'il m'a dit. "

" Bien, et l'auteur de la lettre n'aurait pas dut l'être lui, c'est ça qui vous gêne ? "

" C'est bien, vos capacités de déduction honorent la maison pour laquelle vous travaillez, mon cher Paul. " Répondit l'Amiral, ironique. Sans relever la remarque légèrement acerbe de son directeur, le commandant le regarda dans les yeux et reprit :

" Si ce type ne raconte pas de salade, nous allons pouvoir repartir du bon pied sur les extrémistes islamistes. Le plus petit indice sera le bienvenu, car depuis quelques temps, nous étions revenus à zéro. "

" Qui vous parle d'islamistes ? " Reprit l'Amiral, vexé que Paul y ait pensé de suite.

" Qui voulez-vous que ce soit d'autre " lui rétorqua ce dernier.

" Bon, vous allez étudier ce dossier le plus minutieusement possible, essayez de garder le maximum de données en mémoire. Vous partirez par l'avion de 16h40. Je vais m'arranger pour que votre contact soit à l'aéroport à votre arrivée. Vous emporterez un exemplaire du "New York Herald Tribune" que vous tiendrez bien en évidence contre votre poitrine. "

Dés que le commandant eut quitté son bureau, le directeur appela le délégué ministériel et, après s'être identifié, lui dit :

" J'envoie un agent sur place afin de voir si l'affaire est sérieuse ou pas, si oui, je demande une audience au ministre dès son retour. Je me donne deux jours pour juger de la situation. "

" Pourquoi me dire tout cela, ce n'est pas dans vos habitudes de me tenir au courant de vos intentions " répondit le haut fonctionnaire vaguement acerbe, n'ayant pas encore digéré la façon dont il avait été congédié précédemment.

" C'est vrai, mais j'ai deux raisons à cela. La première c'est de vous demander la discrétion absolue tant que je ne suis pas sûr de l'importance de l'affaire en question. La deuxième, c'est pour vous demander de prendre contact avec l'homme qui vous a fait parvenir la lettre et que vous lui disiez de se trouver à l'aéroport de Bordeaux-Mérignac pour l'arrivée du vol que prendra notre agent et qui atterrira à 18h00. " Il lui donna les signes de reconnaissance prévus, raccrocha et se remit

au travail, se replongeant dans le dossier qu'il étudiait avant l'arrivée du délégué de son ministre de tutelle.

## CHAPITRE VI

Paul FIVIER, agent LD 21 de la DGSE, était un homme de 1,85 m portant allègrement ses 80 kg de muscles et d'os. La part de graisse était minime. On remarquait donc une silhouette bien découpée que surmontait un visage qui attirait l'attention des dames plus souvent qu'il ne l'aurait souhaité. Sa carrière au sein des services spéciaux en faisait l'un des chefs de mission les plus appréciés de son patron. Spécialiste en combat rapproché, expert en tout type d'arts martiaux, champion de tir et d'une intelligence supérieure à la moyenne. Depuis quelques années, il s'était spécialisé dans la lutte anti-terroriste, que ce soit à l'étranger ou il coopérait avec les services de sécurité du pays où il se trouvait, ou sur le territoire national et là, il travaillait en étroite collaboration avec le commissaire LARRUE, de la DST. A eux deux, et leurs équipes respectives, il formait le fer de lance du CAT, le comité anti terroriste. Assis dans l'avion qui le conduisait vers la province, il se demanda quels allaient être les éléments que l'homme qu'il devait rencontrer pourrait lui fournir, et surtout serait-il en mesure de les exploiter. Il serait obligé de rapporter à son chef l'ensemble des données qu'il allait recevoir, comment ce dernier pourrait-il s'en servir ? Paul espérait que son service s'occuperait lui-même de cette affaire, car après la bavure d'une affaire précédente, il s'était mis en colère contre la direction, il avait transmis des renseignements très importants sur



un homme soupçonné de préparer un attentat sur le sol français et la surveillance de ce dernier aurait pu permettre de démanteler son réseau de soutien. Ces informations avaient été transmises à l'échelon supérieur et celui-ci avait ordonné l'arrestation immédiate du suspect, ceci pour tranquilliser la population. Bilan de l'affaire, l'homme se voyant pris avait carrément décidé de se faire péter avec les explosifs qu'il préparait entraînant avec lui dans la mort deux inspecteurs de la BRI ainsi que trois malheureux innocents, et blessant une dizaine d'autres personnes. Paul avait été en colère contre l'Amiral, lui reprochant de ne pas avoir prit l'affaire en main lui-même, avec les propres équipes du service. Celui-ci lui avait rétorqué qu'il n'était pas maître de la politique du pays et que les dirigeants voulaient montrer aux citoyens qu'ils ne restaient pas inactifs dans le domaine de la lutte contre le terrorisme. Ce en quoi son directeur avait raison et il dut en convenir, mais le résultat de l'histoire était que toute la racaille qui sévissait en France et que l'on avait pu cadrer, s'était dispersée et personne n'avait encore pu repiquer dessus. C'est une des raisons qui l'avait incité à se rendre à Bordeaux car le moindre petit indice qui pouvait relancer toute la machine sur la piste de ces dangereux bandits était bon à prendre. Paul espérait surtout qu'il n'aurait pas affaire à un plaisantin. Tout à ses pensées, il ne vit pas le vol passer. Il sursauta lorsque l'hôtesse de l'air lui tapota l'épaule pour lui dire qu'ils allaient atterrir et qu'il devait attacher sa ceinture.

Etienne attendait dans le hall d'arrivée. Le coup de téléphone du ministère lui demandant d'attendre un

homme dont on lui avait donné un signalement sommaire et la façon de le reconnaître, l'avait un peu surpris. Il ne s'attendait pas à être relancé le jour même, mais finalement, ce n'était pas plus mal. Peut-être Gilles serait plus tranquille et, ma foi, s'il avait l'aide d'un vrai professionnel, serait moins en danger. Voyant surgir les passagers, il concentra son regard sur cette foule et repéra l'homme attendu sans problème. Il est vrai que pour ne pas remarquer celui-ci dont la tête dépassait légèrement et qui tenait un journal étranger d'une manière particulière, il fallait être aveugle. Se dirigeant vers lui, il lui dit :

" Bonjour, je m'appelle Etienne. Je suis envoyé par le ministère. "

" Commandant FIVIER " répondit Paul. Puis sans un mot, ils se dirigèrent vers le parking, montèrent dans la voiture d'Etienne et se mirent en route. Le père de Gilles n'osait pas commencer la conversation. Il attendait les questions du représentant des services spéciaux qui ne devraient pas tardées à venir. Paul attendit un peu puis dit :

" Alors, il paraît que vous avez des renseignements à me donner sur un éventuel attentat. Je dois vous dire que la phrase que vous avez donnée au téléphone a provoqué un certain effarement au ministère. "

" Je m'en doute, mais en fait, pour être tout à fait exact, ce n'est pas moi qui ai les renseignements, c'est mon fils. "

" Pourquoi nous l'avoir signalé à nous et non aux services de police ou de gendarmerie ? "

" Encore une idée de mon fils. Mais je dois vous préciser que son problème est plus complexe qu'il ne

pourrait y paraître au premier abord. Quant au fait de transmettre aux services officiels, cela lui est impossible dans l'immédiat. Dans cette affaire, il a agit sur un coup de tête. Il n'en a entrevu les complications que trop tard, c'est à dire après avoir commis des actes répréhensibles, qui lui ont fermé les portes des services cités. Je dois vous préciser aussi qu'au début, son attitude m'a parut idiote, mais après réflexion, ma vision des choses est maintenant différente car ce qu'il a fait, même si cela paraît inconscient, va vous apporter une piste qui normalement était appelée à disparaître. Je ne peux vous en dire plus, mais comme nous allons le rejoindre, il vous racontera tout lui-même.

Cette petite discussion avait conduit les deux hommes jusqu'au Haillan et Etienne, s'engageant dans la petite rue latérale au stade tenta de repérer la voiture de son fils. Il la remarqua juste au moment où Gilles sortit de celle-ci, ayant lui aussi reconnu le véhicule paternel.

## CHAPITRE VII

Le matin même, après un rapide maquillage lui rendant son aspect barbu et les cheveux blond, et être reparti de Sainte Hélène, Gilles était venu se replacer à l'endroit où il se trouvait la veille. Son souci majeur était devenu les armes. Elles devaient absolument rester où elles étaient. Il descendit de voiture et fit un rapide tour dans la rue, comme un promeneur, pour voir si personne ne s'intéressait à la maison. Rassuré sur ce point, il se dirigea vers l'habitation, y pénétra le plus doucement possible et tendit l'oreille pour écouter les éventuels bruits pouvant dénoncer une présence indésirable. N'entendant rien, il prit la direction du placard pour vérifier si les armes étaient toujours là. Ici aussi pas de problème, elles étaient bien rangées et n'avaient pas bougé depuis la veille. Rassuré, il ressortit, referma et alla s'installer sur un banc de la place situé en face de la maison. De temps à autre, il se levait et se promenait en ayant le principal souci de ne pas perdre de vue, ou du moins le moins longtemps possible, les alentours du logis. Un peu avant midi, il reprit son véhicule pour se rendre au centre ville acheter de quoi casser une petite croûte ainsi que du tabac. Il en profita pour faire l'emplette d'une petite montre à 100 francs, il en aurait besoin pour ne pas rater le rendez-vous avec son père. Après s'être restauré d'un sandwich et avoir dégusté une bonne bière, il reprit la route vers la rue Beethoven. Dès qu'il passa devant la petite place, il vit soudain une voiture garée exactement à l'endroit où il avait mis la sienne le matin même, passant doucement il se rendit compte qu'il y avait deux hommes à bord. Il continua et alla mettre son véhicule sur le petit parking où il avait rendez-vous le soir, descendit, et revint au pas de promenade vers le lieu de

surveillance mais en prenant, cette fois ci la grande boucle de la cité. Prenant garde à ne pas se faire remarquer, il s'arrêta dans l'angle du dernier virage et observa les deux hommes et la voiture. Au bout d'un certain temps, l'un de ceux-ci descendit et de mit à faire les cents pas en face de la maison. Son aspect Nord africain et la façon dont il regardait la façade du domicile convainquirent Gilles qu'il n'était pas là, avec son comparse, pour chercher des fraises. Mais soit pour récupérer les caisses, soit pour attraper quiconque s'intéresserait de trop près à cette maison. Il allait donc falloir faire très attention à leurs faits et gestes sans pour autant se faire remarquer d'eux. Jetant un rapide coups d'œil autour de lui, notre enquêteur du dimanche vit que l'une des propriétés du coin de la rue semblait ne pas être habitée pour l'instant. Se rapprochant de l'entrée, il vit le panneau "à vendre " et se dit qu'il pourrait très bien se mettre dans le jardin avec vue sur son gibier et que cela paraîtrait moins étrange. Avisant un grand arbre au milieu, il alla s'asseoir dessous. Il remarqua que deux fois dans l'après-midi, l'un des deux hommes s'était risqué à tenter d'ouvrir la maison qu'ils surveillaient, et qu'à chaque fois il ne semblait pas pouvoir rentrer. Il en déduisit deux choses. La première qui semblait évidente était qu'ils n'avaient pas la clef. La deuxième, moins sûre, devait être qu'ils attendaient la nuit et l'obscurité pour pénétrer à l'intérieur par effraction.

La température était agréable, et la fumée qui s'échappait du véhicule montrait que les deux hommes avaient leur vitre ouverte.

" Impossible de m'approcher plus " se dit Gilles, "c'est dommage, j'aurais bien aimé entendre ce qu'ils se disent, ça aurait pu être instructif. "

L'attente se prolongea. Dans le jardin, notre homme ressemblait à un brave citoyen goûtant aux joies d'une fin de journée ensoleillée au milieu de la végétation qu'il avait plantée. Jetant un coup d'œil à sa montre, il se rendit compte qu'il était déjà 18h30. Il fallait qu'il rejoigne le parking ou son père devait l'attendre. Il se leva donc, fit le tour de la villa et ressortit par derrière. Il rejoignit son véhicule et, ne voyant pas celui d'Etienne, s'installa à l'intérieur. Dans les minutes qui suivirent, une voiture prit le virage et approcha à petite allure. Reconnaisant la 405, Gilles sortit et s'approcha. Il fut surpris de voir une silhouette sur le siège passager. Mais il se dit que si son père avait amené quelqu'un, c'est qu'il avait une bonne raison et que donc on pouvait faire confiance à cette personne.

" Bonjour, Gilles " dit Etienne, "je te présente le commandant FIVIER, il arrive de Paris suite à notre lettre. "

Les deux hommes échangèrent une brève poignée de main.

" Tu l'as mis au courant ? " Demanda Gilles à son père.

" Partiellement " répondit ce dernier.

" Bon, on verra ça plus tard. Il faut retourner là-bas rapidement, une voiture avec deux hommes à bord surveille l'endroit. Jusqu'à maintenant ils n'ont pu pénétrer à l'intérieur et ils donnent l'impression d'attendre quelqu'un.

Je vous expliquerais tout sur place " dit-il en particulier au commandant, "je ne voudrais pas que ces gars

profitent de mon absence pour embarquer mes pièces à conviction. "

Les trois hommes se mirent en route et rejoignirent le jardin où Gilles avait passé son après midi. Il montra la voiture et la villa en disant à l'attention de Paul :

" Il y a dans cette maison suffisamment d'armes et ce que je crois être des explosifs pour l'organisation d'attentats et d'action de guérilla. Si les deux bonhommes s'éloignent un moment, je vous montrerai tout ça. "

" Il faudra aussi que vous m'expliquiez tout ce que vous savez " répondit FIVIER, en commençant à se convaincre qu'il n'était peut-être pas en train de perdre son temps, "mais comme vous le disiez, le plus important pour le moment, et si ce que vous m'annoncez est vrai, c'est de s'occuper des gars là-bas. "

Après une petite demi-heure d'attente, Paul, dont la patience n'était pas la vertu dominante, dit à ses compagnons :

" Si dans dix minutes ces rigolos n'ont pas bougé, je fais intervenir des collègues pour me les garder au chaud. C'est un bon point pour vous " dit-il en se tournant vers Gilles, " Ces gars là semblent bien être en surveillance et comme certains détails me laissent à penser que ce n'est pas une voiture banalisée... Et maintenant, si vous m'en disiez un peu plus ? "

" Eh bien, au départ il y a un meurtre juste en face de mon domicile et dont j'ai été le témoin sans que l'assassin ne m'aperçoive. Ensuite, j'ai été moi même obligé de tuer pour ne pas l'être et ça m'a permis de récupérer des papiers et une adresse, celle-ci. Mais

pour bien vous expliquer, il faudrait que nous soyons au calme, et surtout que vous ne doutiez plus de moi. Et la seule façon dans l'immédiat, c'est que vous voyiez les armes et, parallèlement, je vous ferais lire un document que j'ai récupéré. Vous en tirerez vous même les conclusions que vous voudrez. "

" Papa " reprit-il en s'adressant à Etienne, " tu devrais rentrer maintenant, je t'ai mêlé à cette histoire parce que je ne pouvais pas faire autrement et parce que j'ai une entière confiance en toi. Mais je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose par ma faute. Je te raconterais le reste quand tout ceci sera fini, du moins je l'espère. "

Son père lui répondit :

" OK, mais avant de partir, fait nous signe, pour nous rassurer. " et il reprit le chemin en sens inverse, laissant son fils à contre cœur, mais il le savait maintenant, en de bonnes mains.

Gilles dit alors à Paul :

" Ne croyez vous pas qu'il serait temps de s'occuper des deux gars d'en face ? "

" Si " répondit-il et il se dirigea vers l'arrière de la villa, prit le téléphone portable qu'il avait à la ceinture et qu'il avait pris le soin d'éteindre avant d'arriver sur les lieux de surveillance. Il le ralluma, forma le numéro de la DST, de Paris et demanda à être mis en rapport avec son collègue du CAT. Dès qu'il eut celui-ci au bout du fil, il lui dit :

" Bonjour LARRUE, FIVIER, dites moi, il faudrait que vous me mettiez en rapport avec votre section de Bordeaux le plus rapidement possible pour prendre en charge et garder au secret deux bonhommes que je



soupçonne de faire parti d'un réseau islamiste chez nous. "

" Mais comment avez-vous trouvé ça " répondit le commissaire, " et pourquoi agissez vous sur le territoire national ? "

" Pourquoi croyez-vous que je m'adresse à vous, je tiens à respecter les formes, Bon, trêves de plaisanteries, vous me les faites coxer vous même ou vous préférez que je me débrouille sans vous, je peux m'arranger avec ma propre hiérarchie. "

" Bon, ne vous fâchez pas, je vais m'occuper de vos zigotos, et personne n'en sauras rien. "

" OK, mais il faudrait aussi les faire remonter chez vous, à Paris, et attendre que je vous contacte de nouveau. Le problème c'est que je ne sais pas combien de temps cela devrait me prendre. Comptons un maximum de trois jours pleins. Mais je pense que nous pourrons nous rencontrer demain ou après-demain chez mon directeur. " Et il indiqua les coordonnées de l'endroit ou devait se faire la prise en charge.

Une demi-heure plus tard, deux véhicules banalisés se rendirent sur les lieux. Arrivant des deux cotés de la rue, ils s'arrêtèrent de part et d'autre de la voiture et en un tour de main, brassard orange marqué Police autour des bras, les inspecteurs de la DST neutralisèrent les deux algériens sans que ceux-ci aient le temps de réaliser ce qui leur arrivaient. Enfournés dans les voitures de la Police, ils furent acheminés séance tenante vers l'aéroport où ils allaient être transférés au siège parisien. Un des inspecteurs pris le soin de prendre leur véhicule pour le diriger vers la fourrière de la capitale girondine.

Ayant assisté à l'interpellation sans se faire connaître, et voyant que conformément aux instructions, personne ne restait dans les environs, Paul et son compagnon se dirigèrent vers la maison. Gilles ouvrit la porte et se mit en devoir de conduire FIVIER vers le placard où se trouvaient les armes. En voyant cela, le commandant émit un sifflement admiratif et se mit à faire un rapide inventaire. Une fois terminé, il se tourna vers Gilles et lui dit :

" Il me manque quand même l'essentiel, les détonateurs. "

" A quoi cela ressemble-t-il ? "

" Ce sont des petits bâtons reliés à deux fils, vous n'avez pas vu ça quelque part ? "

" Non, je n'ai rien vu de tel ici, et je crois avoir tout fouillé. "

" Nous allons recommencer. " et ils se mirent au travail. Mais même avec l'expérience de Paul, ils ne mirent pas à jour les joujoux qu'ils cherchaient. Pourtant il fouilla minutieusement la maison, utilisant toutes les ficelles du métier. Gilles le regardait faire avec beaucoup d'intérêt. Il n'est jamais trop tard pour apprendre les astuces d'un métier, surtout quand ce n'est pas le sien. Paul dit alors :

" Il semble que nos adversaires n'aient pas mis tous leurs œufs dans le même panier, ils sont moins bêtes que je ne le pensais de prime abord. Enfin, je crois que je vais vous emmener faire un tour à Paris, " continua-t-il en lançant un regard de sympathie vers Gilles, " il faut que vous me racontiez maintenant toute votre histoire en détails et nous en ferons profiter le grand patron. Mais avant, je vais reprendre contact avec la

DST pour qu'elle mette cette maison sous surveillance, et après nous irons prendre l'avion pour la capitale. "

" Si cela ne vous fait rien, je préférerais que nous y allions en voiture, j'ai un très bon véhicule et, ma foi, si je suis fatigué, vous me remplacerez " lui répondit Gilles avec une légère trace d'angoisse dans la voie.

Paul le fixa et lui demanda intrigué :

" D'accord, mais pourquoi ? "

" Il y a deux raisons, la première c'est j'aime beaucoup conduire et que je préfère avoir ma voiture à portée de la main, la deuxième.... C'est que j'ai une trouille bleue de l'avion, même si je ne l'ai jamais pris. Je sais que ça peut paraître ridicule, mais je n'y peux rien. "

" Chacun à ses petits travers, je ne vous en blâme pas, mais... "

" Excusez moi de vous interrompre, mais avant de partir, je pense à quelque chose, j'ai une autre adresse à vous communiquer, toujours dans le coin. C'est apparemment celle du correspondant de feu l'occupant de celle-ci. Il aurait du lui remettre des instructions de la part du centralisateur de Céret, l'un des macchabés de cette histoire. "

" A la bonne heure, si vous m'apportez une piste toute les heures, on va boucler cette affaire en trois jours " répondit Paul, ironique.

Gilles, la percevant, reprit légèrement mordant :

" Je suis désolé, je ne suis pas un professionnel. Je sais très bien que je me suis engagé dans une affaire qui ne me regardait pas et que j'aurais dû laisser les flics faire leur boulot. Mais je sais aussi que si je n'avais rien fait d'autre que témoigner, vous auriez été beaucoup moins

avancé. Maintenant, je joue ma peau d'un côté, ma liberté de l'autre, alors permettez moi de faire quelques erreurs. "

" Allons, ne vous fâchez pas et donnez moi cette adresse que je puisse la communiquer à mon collègue et que nous puissions partir sur Paris rapidement. "

Ils attendirent quand même que les inspecteurs de la DST soient revenus, Paul voulait régler lui-même les détails de la surveillance et donner les dernières consignes. Il fit enlever les armes et les explosifs et demanda si toutes les dispositions avaient été prises en ce qui concernait la deuxième adresse. Ayant reçu toutes les assurances sur ce point, il rejoignit Gilles à sa voiture, ce dernier avait préféré s'éclipser avant l'arrivée des flics de peur que ceux-ci aient reçu l'avis de recherche le concernant, ce qui, il faut le dire, était fort probable.

Après avoir fait le plein du véhicule, ils se mirent en route, direction Paris. Avec le temps dont ils disposaient, Gilles commença alors son récit en ne négligeant aucun détail. Au fur et à mesure que celui-ci se déroulait, Paul se rendait compte que même en ayant en face de lui un amateur, cet amateur s'était fort bien débrouillé, que effectivement les deux éliminations n'étaient pas volontaires puisque la première était en état de légitime défense et que la seconde, bien qu'en ayant été le détonateur, elle n'était pas de son fait. Il se rendait compte que sans les actes, les initiatives et le courage de ce drôle de type, aucun policier ou gendarme n'aurait suivi la piste jusqu'ici, et que même si le projet d'attentat sur le convoi, car maintenant il était certain de ce fait, semblait gelé, ce gars là les mettait sur la piste d'un

réseau dont les filières habituelles étaient considérablement remaniées.

" Finalement " se dit-il en lui même, tout en continuant d'écouter son compagnon de route, " c'est toujours du coté ou l'on s'y attend le moins que surgit l'étincelle. "

A la fin de l'histoire, il demanda tout simplement :

" Mais pourquoi avoir fait appel à la DGSE ? "

" Tout simplement parce qu'à mes yeux, je n'avais pas d'autre choix. Imaginez qu'après ce que j'ai fait, je m'adresse aux services officiels, la première chose qu'ils auraient faite, c'est de me mettre à l'ombre. Ensuite ils m'auraient interrogé et finalement ils m'auraient inculpé de meurtre car même si j'étais en état de légitime défense, pourquoi me croiraient-ils, je n'ai aucun témoin et je ne suis même pas sûr qu'ils aient pris mon histoire au sérieux. Je risquerais de passer pour un affabulateur à leurs yeux. Pensez donc, une tête de réseau dans un bled comme Céret...Alors qu'avec vous, et la probité du contact que j'ai utilisé, les renseignements que je vous apportais, il y avait une chance que je sois pris au sérieux et surtout, à mon avis, une grande chance que je sorte blanchis de cette histoire, même au prix de quelques concessions. "

" Il est en effet possible de s'arranger, mais il va falloir réfléchir vite à la question. Pour cela et pour avoir le soutien totale de ma hiérarchie, il faut que je vous pose une simple question : Seriez-vous d'accord pour nous apporter votre aide ? "

" Il me semble que c'est exactement ce que je fais. "

" Je ne parle pas de cette histoire, mais après... "

" Je crois que j'entrevois ce que vous voulez dire, vous souhaiteriez que je devienne ce que l'on appelle un HC, ou alors un résident. C'est cela ? "

" En effet. Qu'en pensez-vous ? "

" Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle là, mais je crois que ça ne me déplairait pas et, ma foi, si c'est le seul moyen de ne pas me faire coffrer, je pense que ça ne devrait, à priori, ne pas poser de problème. "

" Bien, maintenant nous allons pouvoir négocier avec mon directeur, ce n'est pas le mauvais bougre, mais il aime bien recruter du personnel et comme nous ne sommes pas très à cheval sur la légalité... "

" Bon, maintenant " reprit Paul, " êtes vous fatigué ? "

" Non, je peux encore conduire un moment. "

" Alors, je vais faire un petit somme. Réveillez-moi lorsque vous souhaiterez que je prenne le relais. " Et il s'endormit, avec la faculté qu'ont certaines personnes de pouvoir dormir n'importe où et dans n'importe quelles conditions.

## CHAPITRE VIII

Gilles se décida à réveiller son compagnon à l'arrivée à Paris, en le secouant légèrement sur l'épaule. Aussitôt réveillé, Paul reprit toute sa lucidité et, reconnaissant l'endroit, il s'exclama :

" Mais, nous sommes à Paris, pourquoi ... ? "

" Excusez moi, mais je n'avais aucune envie de dormir, je suis un peu sur les nerfs. Mais je dois vous dire aussi que je n'aime pas quand une autre personne conduit. Une vieille habitude. Conduire me détend alors que lorsque c'est un autre, non seulement je ne dors pas mais en plus je m'angoisse. "

" Bon, ma foi, ça m'a permis de récupérer. Acceptez-vous quand même de me laisser le volant pour vous amener chez nous ? "

" Bien obligé " répondit Gilles avec un soupir un peu exagéré, mais le sourire qui étira ses lèvres aussitôt après rassura son interlocuteur qui découvrit en même temps un certain humour qui n'était pas pour lui déplaire.

" Rassurez-vous, je ne vous abîmerais pas la voiture et, même, je vous amènerais à bon port. "

" J'espère que vous ne me menez pas en bateau. "

En arrivant au boulevard Mortier, Paul rentra dans la cour d'une ancienne caserne, rangea le véhicule et regarda si les lumières du bureau du patron étaient allumées. Oui, donc il était là. Il se fit annoncer et indiqua qu'il désirait en entretien et qu'il amenait un visiteur. Comprenant que le retour de son agent, accompagné, était sûrement le signe d'une piste très sérieuse, l'Amiral le reçut immédiatement. Mais il demanda à le voir seul pour commencer. On fit donc

attendre Gilles dans l'antichambre alors que Paul pénétra dans le bureau directorial.

Une fois installé, FIVIER attendit que son patron ouvre le feu. Celui-ci ne tarda guère :

" Alors, cette petite escapade dans une de nos belles régions vous a-t-elle plu ? "

" Ma foi, oui, si ce n'est que je n'ai pu l'admirer que de nuit. Mais ce que j'en ai vu me laisse à penser qu'un boom est à prévoir, pas un boom économique mais un de ceux que vous et moi avons l'habitude d'essayer d'empêcher. "

" Oui, je sais, j'ai eu LARRUE au téléphone, il m'a donné l'inventaire complet des armes et explosifs récupérés. Il était un peu furieux que ce soit à nous que l'on se soit adressé, mais surtout il n'a pas digéré que nous ne lui ayons pas répercuté l'information immédiatement. Bon, ceci dit, qu'en pensez-vous ? "

" Je crois qu'avant d'entendre mon avis, vous devriez écouter l'histoire du gars que je vous ai amené. Je vous direz juste ceci : au départ, on peut le prendre pour un inconscient, mais ensuite, on se rend compte que tout ce qu'il a fait l'a été de manière quasi professionnelle, et comme je ne pense pas qu'à moi, je vous l'ai ramené car il ne semble pas opposé à nous donner un coups de main en temps que collaborateur occasionnel du service. Et si ma mémoire est bonne, depuis la mort de notre correspondant à Perpignan, nous n'avons plus personne dans le coin. "

" Vous me dites qu'il a agit presque en professionnel, qui vous dit qu'il n'essaye pas une manœuvre d'infiltration. Je vais d'abord regarder si nous n'avons pas quelque chose sur lui dans nos archives. "



" Oui, c'est une idée. Mais je voudrais quand même que vous l'écoutez avant toute autre chose. Votre jugement n'a, jusqu'à maintenant, jamais été pris en défaut et il me semble, si mes souvenirs sont bon, que votre première impression ait toujours été bonne, en bien ou en mal. "

Un peu étonné par l'attitude de Paul, l'Amiral reprit :

" Vous me semblez bien affirmatif sur ce garçon il me semble, je me trompe ? "

" Non, vous ne vous trompez pas. J'ai éprouvé d'emblée de la sympathie pour lui, mais ce n'est pas ça qui m'a le plus impressionné, au fur et à mesure que les événements se déroulaient, il a fait preuve d'un certain sang-froid, de courage et de lucidité, n'agissant jamais de façon irréfléchie. Quand ensuite sur la route il m'a raconté son histoire, il m'a semblait entendre un rapport clair net et précis, sans un mot de trop, sans aucune forfanterie. Je crois que c'est assez rare chez des citoyens ordinaires pour que je vous donne mon sentiment. "

" Et bien, voilà une opinion et un appui sans réserve sur ce jeune homme. Et après ça, vous voulez que je vous donne ma première impression. Comment voulez-vous qu'elle soit défavorable. Mais je vais quand même suivre votre conseil, je vais le recevoir sans parti pris. Et je vais m'efforcer d'oublier tout ce que vous m'avez dit sur lui. Allez chercher votre protégé. "

Paul comprit qu'il aurait mieux fait de garder son opinion pour lui, mais enfin, ce qui est fait est fait. Et pour ne léser personne, il décida de ne pas prévenir Gilles, car si celui-ci se débrouillait aussi bien devant son patron qu'il ne l'avait fait devant lui, l'Amiral serait bien obligé

d'admettre que ce garçon n'était pas ordinaire. Introduit dans le bureau directorial, Gilles raconta de nouveau son histoire, puis sous le feu roulant des questions du vieux maniaque qu'il avait en face de lui, il répondit calmement, franchement, il expliqua sur quels critères il avait basé ses différentes déductions et les raisonnements qui l'avaient poussé à s'adresser aux services spéciaux plutôt qu'aux services officiels. Ayant épuisé toutes les questions qu'il avait à poser, et analysé les réponses qui lui furent données, l'Amiral arborait maintenant un visage grave et fermé. Il demanda à Gilles de se retirer dans la pièce à côté. Un fois celui-ci sortit, il continua à réfléchir un instant puis s'adressa à Paul :

" Je dois vous avouer que je suis non seulement très impressionné par ce bonhomme, mais aussi, au vue de ce que vous et lui m'avait raconté, très inquiet quand à cette affaire. Ce que vous m'avez appris tout les deux aujourd'hui me fait craindre les pires problèmes. Je vais vous confier le dossier, Paul, car maintenant, je vais vous dire tout ce que je sais sur cette histoire, et que vous ne savez pas. J'ai mes sources, et je ne suis pas loin de penser que ce qu'elles m'ont transmis il y a une dizaine de jours en provenance d'Algérie soit en rapport direct avec le problème que nous traitons ici. Le rapport de notre agent résident à Alger m'a signalé que le GIA avait décidé de remanier de fond en comble les réseaux qu'il entretien chez nous, mais, et c'est la le premier renseignement de votre protégé, je n'avais aucune information concernant ce remaniement. Ensuite, GG 22 me signale qu'un gros coup se préparait sur la France et le point qu'il indique c'est que celui-ci doit se faire entre le 15 et le 30 octobre de cette année. Apparemment, il

s'agirait de faire péter le convoi de déchets radioactifs dans une agglomération assez importante, mais aussi, et ceci est une déduction personnelle mais que je crois réelle, dans une ville qui héberge une quantité non négligeable de nos forces armées. Bien, en conclusion, nous avons quand même un point positif. L'action prévue par nos adversaires ne se fera pas dans l'immédiat car le réseau islamiste a non seulement perdu son centralisateur, mais aussi l'élément de transmission et l'informateur en la personne de l'ingénieur de Pierrelatte qui a été assassiné au Boulou. Et comme le dernier renseignement n'est pas parvenu aux exécutants, ils vont être paralysés quant à l'action. Qui plus est, de la façon dont a agit votre protégé, ils sont dans le pastis le plus complet. Ils ne savent pas d'où vient le coup. " Puis, sans transition, il appuya sur l'Interphone et aboya :

" GAUVERT, il me faut dans les quinze minutes qui suivent toutes les informations que vous pourrez me trouver sur un nom : CRAIB. Regardez chez nous et contactez les RG et la DST sur l'heure, je veux tout savoir sur les individus qui porte ce patronyme. "

Reprenant à l'adresse de Paul :

" Je ne peux pas lui donner le bon dieu sans confession, quand même. Les renseignements que nous allons obtenir confirmeront ou non l'impression que vous avez eue de lui, et que je ne suis pas loin de partager. Bien, allez le rejoindre, invitez le à manger. Je vous autorise même à mettre ceci sur votre note de frais, car si ce que ce garçon nous a appris se révèle exact, ce ne sera pas trop cher payé. Et je peux aussi vous garantir que pour être dédouané, il sera dédouané. " Sur ce, il se

replongea dans le dossier qu'il étudiait lorsque les deux hommes étaient arrivés. Délivré d'un grand poids, Paul ressortit, prit Gilles avec lui et ils partirent dans les rues de Paris.

" Avez-vous faim ? " demanda FIVIER à son compagnon.

" Ma foi, ce n'est pas de refus, depuis quelques jours, je ne mange que des sandwiches, et les rares repas que j'ai ingurgité dans les petits hôtels étaient à l'image de ceux-ci, c'est à dire petits. "

" Je vous emmène dans une petite gargote tenue par la veuve d'un ancien collègue qui nous a quitté depuis peu. Sa cuisine est excellente et quand ce sont des gens de la boîte, un peu plus copieux que la plupart des clients ordinaires. En plus, comme j'ai l'autorisation de mettre ça sur ma note de frais, je préfère que ce soit elle qui en profite plutôt qu'un d'autre. Vous n'avez rien contre ma proposition ? "

" Vous êtes mon bienfaiteur " répondit Gilles en se penchant très bas, style oriental. " L'indigne affamé que je suis sera ravi d'entrer dans l'honorable établissement où vous daignez l'amener. "

" Décidément " pensa Paul, " son humour me plaît, et malgré la tension de ces derniers jours, il blague. "

Après un copieux repas légèrement arrosé, les deux hommes reprirent la direction de la piscine, surnom donné aux locaux de la DGSE, et dès leur arrivée, on leur apprit qu'ils devaient se rendre chez le directeur. Dès qu'ils furent installés, l'Amiral annonça :

" J'ai fait des recherches sur vous " dit-il regardant Gilles, " et a part une note des RG, avis de recherche vous concernant pour une affaire de meurtre récente, je

n'ai pas besoin de vous rappeler les faits, il n'y a rien. C'est un bon point. Mais il y a mieux, j'ai, dans mes archives, les états de services de votre père, et je me suis permis de lui téléphoner pour que nous parlions de vous. Je suis extrêmement content de cet entretien car il me permet de ne plus mettre en doute les renseignements que vous m'avez donnés. Et ceci est important car c'est sur la base de vos informations que nous allons baser la suite de l'enquête. Maintenant, ouvrez bien vos oreilles " reprit-il à l'adresse de Paul, " Je veux que vous me démolissiez, par n'importe quel moyens, ce réseau, acéphale pour l'instant. Il faut qu'il soit mis HS le plus rapidement possible. Je veux aussi le maximum de renseignements que vous pourrez obtenir, d'une part sur les connexions qu'il peut y avoir sur d'autres réseaux au niveau de l'hexagone mais aussi au niveau des autres pays européens et d'autre part, sur toutes les personnes autres que les militants de ces réseaux, qui leur apportent leur soutien, que celui-ci soit intéressé ou non. Les autorités suprêmes que j'ai consultées ne veulent absolument pas prendre le risque que ces gens mettent leur odieux projet à exécution malgré l'absence de dirigeant et des derniers renseignements. Sur un des documents que vous avez rapporté, et que j'ai fait traduire, il est écrit :

" L'action évoquée lors de notre dernière lettre doit être exécutée le 26 octobre à Cherbourg. Cette action obligera, nous en sommes persuadés, le gouvernement français à cesser de soutenir les dictateurs qui oppressent notre peuple et l'empêche de vivre sa religion dans le respect du Coran. Bonne chance. ALLAH AKBAR. "

L'Amiral reprit : " Les trois autres lettres ne sont ni plus ni moins que des tracts demandant à leurs amis d'enrôler par différents moyens toutes personnes pouvant leur être utiles. Bon maintenant au travail. Et laissez-moi finir le mien.

## CHAPITRE IX

A Mérignac, en Gironde, Kassem ne savait plus à quel saint se vouer. Rachid assassiné, avec les dernières instructions et surtout les derniers renseignements concernant le convoi, les plus importantes. Mohamed, le coordinateur suprême des nouvelles cellules, mort lui aussi. Que faire, il avait bien essayé de contacter le numéro de téléphone qu'on lui avait donné pour les cas d'urgences, mais dans l'immédiat, celui-ci ne répondait pas.

" A la limite " pensa-t-il, " ce n'est pas un mal, car je devrais appeler d'une cabine publique. Si jamais les flics repiquent sur moi, il ne faudrait pas que je leur donne des indices qui les amèneraient vers nos chefs en France. "

Il se rassura aussitôt en se disant qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter car, ici, dès que la police à un indice, les journalistes l'annonçaient et les suspects avaient le temps de parer les coups. Comme la télé n'avait rien dit de plus si ce n'est que l'enquête piétinait, il pouvait se sentir tranquille.

" Mais j'irai quand même téléphoner d'une cabine publique, c'est plus sûr et on ne pourra pas me reprocher d'agir sans prendre aucune précaution. "

Dehors, au pied des tours, les inspecteurs de la DST de Bordeaux CARRE et LEFAUR s'ennuyaient. Surveiller

un suspect qui ne bougeait pas beaucoup n'était vraiment pas leur passe-temps préféré, et pourtant comme disait leur patron, ils savaient que c'était les surveillances qui permettaient de faire le travail le plus intéressant pour eux ensuite, le boulot que tous les policiers des services de choc appréciaient : la bagarre, les poursuites et les arrestations en flagrant délit puis la fierté du devoir accompli. Mais ça n'empêchait pas nos deux inspecteurs de trouver le temps long. Soudain, LEFAUR secoua son compagnon :

" Réveille-toi, voilà notre client qui sort de chez lui. On va attendre pour voir s'il s'en va à pied ou s'il prend sa bagnole. Dans le premier cas, tu le prends en filature. Je te suivrais de loin pour le cas où il se ferait embarquer par un taxi ou si un complice l'attend plus loin. "

" D'accord " répondit CARRE, dont le laconisme bien connu dans le service était devenu une petite légende. S'avisant que leur bonhomme continuait son chemin à pied, l'inspecteur sortit de la voiture et se mit dans son sillage. Pas pour longtemps car son gibier s'arrêta à la première cabine qu'il rencontrât.

" Bizarre " pensa le policier, et attendant pour voir si le type avait vraiment un coups de fil à passer et si ce n'était un truc pour voir s'il n'était pas suivi. Voyant que son client restait dans la cabine avec le combiné sur l'oreille, CARRE fit demi-tour et rejoignit son collègue.

" Ce gars-là, il a pas le téléphone chez lui ? "

" Si " répondit LEFAUR, " on l'a même mis sur table d'écoute. Pourquoi ? "

" Il est dans une cabine et il appelle. "

" Tiens, étonnant. Bon tu vas retourner là-bas et continuer la surveillance. Moi je vais répercuter au

patron et voir ce qu'il y a lieu de faire. " Et pendant que CARRE repartait, il empoigna son téléphone de voiture et se mit en communication avec sa hiérarchie.

" Toujours pas de réponse " marmonna Kassem pour lui-même, " Il faudra que je recommence tout à l'heure. " et tout en regardant derrière lui, il regagna son domicile. Mais même un terroriste comme lui ne pouvait se douter que les redoutables limiers du service de contre espionnage le surveillaient, et comme ils connaissaient bien leur boulot, ils n'étaient pas faciles à repérer. Re commençant son manège une heure plus tard, il obtint enfin la communication désirée. A l'autre bout du fil, une voix ayant le même accent que lui, un peu plus accentué, lui demanda de s'identifier. Après avoir décliné son matricule et le nom du réseau pour lequel il travaillait, il relata rapidement ce qu'il se passait. La voie reprit :

" Trouvez-vous ce soir, à 22h devant les tripodes, à Bordeaux. Une personne vous contactera. Prenez le maximum de précautions pour ne pas être suivi. " Et dans seconde qui suivit la ligne fut coupée.

Le commissaire JOUER, patron de la DST girondine n'avait rien d'un novice. Grand, plutôt massif, il ne devait sa place qu'à son courage, sa ténacité et sa plus grande qualité, se plaisait-il à penser, sa capacité à réagir devant n'importe quel problème. Dès que ses subordonnés lui avaient indiqué que le suspect se rendait dans une cabine pour téléphoner, il avait décidé de demander au juge bordelais, en charge des affaires de terrorisme, de pouvoir mettre immédiatement sur écoute certaines cabines. Le magistrat avait un peu tiqué mais, connaissant l'honnêteté foncière du policier



et après que celui-ci lui ai dit que cela concernait une affaire qui se traitait en urgence à Paris, il avait accédé à sa requête et lui avait fait parvenir une commission rogatoire l'autorisant à pouvoir mettre sur écoute quatre cabines. C'était plus qu'il n'en fallait, mais comme le commissaire y avait droit, il fit placer sur écoute les trois cabines les plus proches du domicile de Kassem, se réservant la dernière pour le cas où ce dernier aurait l'idée de s'éloigner un peu plus. Précaution superflue car Kassem se rendit exactement à la même que précédemment.

Lorsque le service des écoutes lui retransmis la conversation accompagnée du numéro du correspondant, JOUER se mit en rapport avec les télécoms pour avoir l'identité de ce dernier. Il obtint ainsi le nom et l'adresse du propriétaire de la ligne. Un certain Abdel KOUFFIR. Vérifiant alors dans ses fichiers, il ne trouva rien qui concernait cet individu. Ni demande de permis de séjour, ni aucune autre donnée sur le bonhomme.

" Il va falloir que je fasse une enquête sur ce drôle d'oiseaux qui a le téléphone et qui semble ne pas exister. " mais, se souvenant alors des consignes qui lui avaient été transmises par la direction au moment de la mise sous surveillance des deux adresses, il préféra se mettre en rapport immédiatement avec son collègue de Paris, le commissaire LARRUE qui semblait être à l'origine de l'affaire. Empoignant son appareil, il obtint rapidement la communication avec la capitale.

" Dis donc " dit-il à son ami, " tu sembles avoir soulevé un drôle de lièvre. La grille mise en place sur un des

deux lieux que tu m'as cité me paraît fort intéressante. Elle aboutit sur une personne qui n'existe pas. "

" Hein, que veux-tu dire. "

" Tout simplement que notre suspect est entré en relation avec un individu inscrit au télécom avec un nom à consonance nord africaine dont je ne retrouve aucune trace dans nos archives. "

" Donne moi ce nom, je vais vérifier chez nous et je te recontacte le plus vite possible. "

" D'accord, mais avant tout, il faut que je te signale que le dénommé Kassem ROUZZA, locataire de l'appartement que tu nous as fait surveiller, à rendez-vous ce soir à 22h avec le sieur Abdel KOUFFIR ou un de ses séides. Je voudrais savoir si je continue la planque ou si je les coffre tous les deux pour interrogatoire. "

" Ne te met pas martel en tête, je te rappelle avant 14h. " répondit LARRUE, et après un salut amical, ils coupèrent la communication. JOUER, avec le sentiment du devoir accompli, se décida à attendre la réponse parisienne, ce qui ne l'empêchait pas de commencer à élaborer un plan de bataille pour le rendez-vous du soir, et tant qu'à faire mettre en place une autre grille concernant le soi-disant monsieur KOUFFIR. Il ignorait à ce moment là que ce ne serait pas son service qui allait continuer l'enquête et que celle-ci allait prendre une tournure un peu plus rapide et méchante qu'une simple mission de routine.

## CHAPITRE X

" Vous semblez prendre nos services pour un ramassis de gens incapables " s'emporta le commissaire LARRUE en s'adressant à Paul FIVIER, " on a l'impression que seule la DGSE est capable de faire correctement son boulot et que les autres ne sont là que pour amuser la galerie. " Paul, légèrement agacé, lui répondit :

" Ecoutez, commissaire, là n'est pas la question, je pense sincèrement qu'il n'y a pas de meilleur flic que vous dans l'hexagone, mais cette affaire là, c'est du tonnerre en boîte et j'ai reçu la mission, avec la bénédiction des plus hautes autorités de l'état, de la mener tambour battant. La seule façon de réussir est de snatcher nos deux lascars sans prendre de gants, en toute illégalité et vous le savez très bien. Si on les arrête de manière légale, dans l'heure qui suit, les journaux sont au courant, et pour la suite, on se retrouvera le bec dans l'eau, pas plus avancé qu'il y a quelques jours. Vous, vous êtes obligé de respecter les voies légales, moi pas. Vous pouvez me rétorquer que je suis sur le territoire national, mais vous savez aussi bien que moi qu'au niveau de la lutte anti terroriste cette notion n'a plus cours, sinon pourquoi aurait-on créé le CAT... "

" Mais enfin, comprenez mes raisons, si vous foutez la panique, c'est moi qui trinquerait. "

" Vous ne risquez rien puisque les consignes de l'Elysée et de Matignon sont de faire disparaître ce réseau et toutes les ramifications que nous pourrons mettre à jours et ceci sans laisser de trace. Vous voyez bien que même si vous vouliez faire équipe avec moi, il arriverait un moment ou vous ne pourriez plus nous suivre. "

" Bon, mais je veux un ordre écrit m'ordonnant de tout arrêter. "

" Mais il ne s'agit pas de tout stopper, il faut juste suspendre les grilles de 18h à 6h demain. Le temps pour mon équipe de récupérer les deux loustics. Ensuite, vous reprenez la surveillance et ce pour le cas ou d'autres personnes fassent irruption dans le circuit. Il faut que vous soyez en mesure de nous communiquer le renseignement séance tenante et éventuellement de les arrêter le plus discrètement possible. Leurs transferts et leurs sorts ne seront ensuite plus votre problème. Et, à part le document que vous me réclamez, il n'y aura aucun rapport, aucune trace écrite sur cette affaire. "

" OK Paul, je vous fait confiance. Mais il y a une chose que vous ne pourrez pas m'empêcher de faire, c'est d'aller avec vous. Je vous demande juste de me laisser mettre en place un système de protection pour vous et vos hommes pour le cas où il y aurait du grabuge. Nous ne vous gênerons pas, les hommes ne seront même pas mis au courant, mais au moins, s'il y a un problème, nous pourrons intervenir plus rapidement. "

" D'accord, mais aucune indiscretion, hein. "

" Il n'y aura que mon collègue JOUER, je ne peux pas faire moins. De plus vous vous connaissez et je sais qu'il vous apprécie. Comme c'est lui qui reprendra le commandement de la surveillance une fois vos opérations terminées, on ne peut pas le laisser dans le cirage. "

S'étant enfin mis d'accord au terme de cette passe d'arme qui semblait être leur jeu favori chaque fois qu'ils étaient ensembles sur une même affaire, les deux

hommes se séparèrent le temps de préparer leur batteries respectives. LARRUE prévint son collègue de Bordeaux qu'il allait venir sur place avec les ordres et consignes alors que FIVIER se démenait comme un beau diable pour obtenir un avion qui pourrait les amener, lui et son équipe, le plus rapidement possible dans la capitale de la Gironde. Ayant enfin obtenu ce qu'il voulait, après intervention de l'Élysée, Paul, ses adjoints, le commissaire de la DST et leur dernière recrue se retrouvèrent à bord d'un Falcon. Gilles, toujours en vertu de sa trouille des avions, avait proposé de se rendre là-bas en voiture, jurant qu'ils seraient sur place vers 20h, et qu'après tout, un véhicule ne serait peut-être pas superflu. Il s'était vu opposé un refus catégorique du chef de staff. Celui-ci lui avait dit :

" Je connais vos raisons, mais je ne peux pas en tenir compte dans ce cas parce que pendant le trajet, qui va durer environ 1h15, nous allons mettre au point toutes les phases de l'opération de ce soir et nous avons besoin de vous en raison de votre connaissance des lieux. Vous êtes le seul à pouvoir nous dire à quoi ressemble ce coin puisque nous ne devons pas faire participer les policiers du crû. Et comme nous ne pouvons pas tous monter dans le même véhicule, tout le monde prend l'avion. "

CQFD, et Gilles avait du s'incliner. Finalement, ça ne s'était pas trop mal passé et malgré l'angoisse du décollage et de l'atterrissage, il arriva entier avec ses nouveaux amis dans cette région qu'il affectionnait tant. A leur descente, un homme grand et trapu s'approcha d'eux.

" Salut, LARRUE " lança-t-il à l'adresse du commissaire,  
" Salut commandant, vous vous souvenez de moi ? "

" Bonjour commissaire. Bien sur que je me souviens de vous, vous m'aviez été d'un grand secours la dernière fois que nous nous sommes vus, ce sont des choses que l'on n'oublie pas. Je vous présente mon équipe, ce sont eux qui vont faire le boulot ce soir. "

" Oui, je sais, LARRUE m'a tout expliqué. J'ai même reçu de la direction du service une note m'enjoignant de me mettre à votre entière disposition et d'exécuter vos directives sans chercher à comprendre. Je précise qu'il y avait une note manuscrite de mon directeur me spécifiant qu'il n'était nullement à l'origine de cet ordre mais que celui-ci émanait directement de la place Beauvau avec la propre signature du ministre. Aussi, me voilà avec le minibus que vous avez demandé pour vous conduire où vous le désirez.

" Ne soit pas amer " lui dit son ami de la DST. " FIVIER et moi avons décidé de te mettre au parfum pour la suite des opérations, car nous avons besoin de ta coopération et de celle de tes hommes. Par contre, tu seras le seul de la brigade à savoir exactement ce qu'il en est. Nous avons une entière confiance en toi, mais nous ne sommes pas sûrs que chez toi, il n'y a pas de ver. "

Outré pas ce sous-entendu, JOUER voulut répliquer mais LARRUE l'arrêta d'un geste :

" Je ne dis pas que c'est le cas, mais on en a vu d'autre, même chez moi, dans mon service. Donc c'est à prendre ou à laisser. Nous ne pouvons pas assumer le risque. "

" Bien " répondit le commissaire bordelais, " dites moi ce que vous attendez de nous. "

" Patience " lui dit Paul, " nous allons déjà aller nous restaurer. Notre ami Gilles nous a dit qu'il y avait un excellent restaurant à Salaunes, sur la route de Lacanau. Et comme il n'est que 14h30, nous avons un peu de temps devant nous. "

" Auquel faites-vous allusion " reprit JOUER, " il y en a deux. Personnellement, j'opterais pour " Mimi et René ", c'est plus familial et plus tranquille. "

" Je remarque que les bonnes tables sont connues dans la région, c'est celui qui nous a été conseillé. "

" Mais le problème c'est qu'il faut réserver " répondit le policier.

" C'est fait, depuis l'avion nous avons pris contact avec les restaurateurs et ils nous ont réservés la petite salle pour nous seuls. " lui répondit Gilles, " Comme ça, nous serons plus tranquilles. Et comme ce sont des amis de longues dates, je suis sûr que nous ne serons pas dérangés hormis les moments de services. Nous avons même pensé à vous inviter. Ils montèrent tous dans le véhicule et prirent la direction indiquée par leurs estomacs.

Finalement, après un excellent repas, la préparation reprit et cette fois elle incluait la mission qui allait être confiée aux hommes de JOUER : la protection des alentours. Mission délicate s'il en est, car si les armes devaient parler, il ne faudrait pas que des innocents soient touchés. En plus, si les hommes de la DGSE se rendaient compte que le contact était protégé, il incomberait à l'équipe de la DST de prendre en charge les protecteurs, et ce pour les loger et ainsi trouver de

nouvelles pistes. Leurs arrestations interviendraient plus tard.

Et enfin, troisième objectif, le remplacement des hommes de FIVIER pour l'enlèvement dans le cas où ceux-ci seraient mis hors jeu d'entrée. Cette action là ne devait pas être révélée tout de suite, mais uniquement ordonnée par LARRUE si celui-ci la jugeait indispensable. Le commissaire avait même promis à Paul que s'il était obligé d'en arriver là, les deux hommes seraient rapatriés sur Paris dans le plus grand secret et confiés directement aux services de la DGSE qui les prendraient en charge. JOUER proposa quand même d'associer à son équipe une dizaine d'inspecteurs de la BRI locale, car avec seulement le même nombre d'hommes, et vu le périmètre qu'ils auraient à couvrir, il avait peur d'être un peu juste pour assurer le travail :

" S'il ne s'agit que des deux premiers points, cela aurait suffi, mais si nous devons vous remplacer au pied levé, nous serons trop juste. On pourrait mettre cinq hommes de chez moi plus dix de la BRI pour assumer les deux premières missions, et garder en réserve mes cinq derniers pour une éventuelle intervention. "

Sa proposition fut acceptée par Paul, à condition qu'il puisse récupérer les inspecteurs avant 19h. Pour expliquer sa décision, il expliqua :

" Il faut que nous nous scindions en deux groupes. Nous de notre côté et vous, avec LARRUE, il faut que vous briefiez vos hommes et ceux de la BRI avant 19h. Le rendez-vous étant fixé à 22h et dans un coin relativement tranquille à cette heure d'après nos



renseignements, il faut que vous vous mettiez en place, et de la manière la plus discrète possible pour ne pas attirer l'attention, avant 20h30. Je sais que cela fait un certain temps à attendre, mais c'est le prix à payer pour éviter d'être ennuyé par les impondérables. Il y en a toujours trop dans ce genre de situation pour que nous tentions de les réduire au minimum. "

Tout le monde ayant reçu ses consignes, ils reprirent le véhicule et se dirigèrent vers Bordeaux. Le commissaire JOUER se mit en devoir de leur montrer le local qu'il leur avait réservé. Celui-ci se trouvait dans un immeuble bourgeois qui se trouvait à une centaine de mètres de la rue conduisant au tripode, et du côté opposé au parc LESCURE, stade fétiche du club de football girondin. Une fois les deux commissaires partis, Paul conseilla à son équipe de faire une petite sieste pendant que Gilles et lui sortirent faire une petite ballade. Une fois dehors, FIVIER dit à son compagnon :

" J'aimerais que vous me montriez les lieux, je préfère avoir une vision exacte de l'endroit avant de passer à l'action. Le temps est un peu court, mais il faudra faire avec. "

" D'accord, pas de problèmes, d'ailleurs l'endroit n'est pas loin et le tour en sera vite fait. "

Paul reprit :

" Ce soir, vous ne participerez pas, je vous accorde juste le droit d'observer de loin et surtout de faire attention à tout ce qui se passera autour de vous. Quand cette affaire sera terminée, et si le patron accepte de vous blanchir, nous vous ferons faire un petit stage pour vous apprendre les ficelles de notre métier et surtout celles de résident. "

Ils arrivèrent en vue de la place, Gilles lui dit :

" Nous y voilà, comme vous le voyiez, il s'agit d'une place assez importante. L'ensemble peut-être surveillé de quatre endroits, et m'est avis que si votre collègue de la DST connaît son boulot, il mettra ses hommes aux sorties de toutes les rues qui aboutissent à cette place. Et avec le nombre de porches existants dans les environs, vous pourrez cacher qui vous voulez dessous pour peu qu'ils ne soient pas déjà occupés. "

Faisant le tour de l'endroit, Paul en profita pour admirer le grand bâtiment qui trônait au milieu de la place. Fer de lance de l'ensemble du centre hospitalier régional, celui que tous les girondins appelait les Tripodes était une superbe bâtisse s'élevant sur plusieurs étages et cerné par des locaux plus petits regroupant la recherche et l'enseignement. Centre nerveux de l'urgence sur l'ensemble de l'Aquitaine, il avait été rénové il y a quelques années et disposait en son sein de toutes les nouveautés en matière médicale.

Après avoir localisé tous les points importants de la place, Paul pensa avoir en tête le moyen de son action de la soirée, et sans faire preuve d'un grand optimisme, l'affaire semblait pouvoir se régler vite fait et dans toute la discrétion souhaitable pour peu qu'il n'y ait pas d'impondérable.

" Rentrons maintenant " dit-il à Gilles, " j'ai vu ce que je voulais voir. Il faut à présent que je m'occupe du matériel et des véhicules qui ont été mis à notre disposition. "

" Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais me promener un peu " lui dit son compagnon, " je ressens le besoin

de marcher pour me détendre. Je pense que vous pouvez rentrer seul. "

Un peu surpris, le commandant acquiesça néanmoins. Gilles reprit :

" Je vois que cela vous surprend, mais comme je ne participe pas ce soir, vous n'avez pas besoin de moi pour le briefing final, et comme nous sommes dans un coin que j'aime beaucoup, cela me fera un bien fou de pouvoir me relaxer et oublier mes problèmes pendant un petit moment. Rassurez-vous, je serais de retour dans une petite heure. "

Les deux hommes se séparèrent. Paul regagna le boulevard Georges V où se situait le logement. Pendant ce temps, après avoir fait un détour par le cours d'Ornano, Gilles reprit la direction de l'hôpital. Il avait beaucoup réfléchi et était arrivé à la conclusion que si le rendez-vous devait avoir lieu à cet endroit, il y avait peut-être une raison. Surtout que d'après ce qui avait été dit pendant le repas, le dénommé Abdel n'avait pas hésité à citer ce coin. Ne voulant pas avoir l'air ridicule avec ses impressions, surtout devant un gars chevronné comme ce commandant, il avait décidé de faire quelques petites recherches sur les habitants de la place. C'est dans cette optique qu'il avait fait son détour par l'artère voisine. Dans celle-ci, il avait remarqué un de ces gars qui prennent un malin plaisir à surcharger les boîtes à lettres de prospectus publicitaire vantant les mérites de tel produits, où les prix imbattables de telle grande surface. Lui ayant proposé son aide et l'homme paraissant enchanté de se débarrasser d'une partie de son fardeau, surtout que Gilles ne lui avait pas demandé une contribution, il lui avait juste dit qu'il s'ennuyait et

que c'était une façon comme une autre de s'occuper, Gilles fut de retour sur la place où trônait l'hôpital, nantis de ces papiers, il commença la distribution tout en jetant un coup d'œil sur les noms inscrits au niveau des boîtes, ne retenant que ceux qui avaient une consonance nord africaine. Il en dénombra trois. Sur deux d'entre elles, il y avait –Monsieur et Madame....- la dernière semblait dénoncer un célibataire probable. Ceci fait, il regagna l'appartement où étaient logés ses compagnons. Ceux-ci étaient en pleine discussion et Paul était en train de mettre au point le dispositif du soir. Après en avoir terminé, il se mit en contact avec les deux commissaires de la DST pour savoir où ils en étaient. Rassuré par ce bref coup de fil, il décida qu'il était l'heure de se restaurer car le début des opérations s'approchait à grand pas.

La nuit était tombée depuis un moment lorsque Kassem arriva sur le lieu de son contact. Il était curieux. Il ne s'était jamais posé la question de savoir, lorsqu'on lui avait ordonné de s'installer dans la région, pourquoi on lui avait donné ce numéro de téléphone sur Bordeaux alors qu'il agissait sous la haute direction de Mohamed ZILLAOU, qui lui était installé dans les Pyrénées Orientales. Il pensait surtout qu'il n'aurait jamais à contacter ce numéro et voilà qu'il avait rencard avec un homme qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait jamais vu. Mais il lui avait semblé, au ton qu'avait adopté celui-ci, qu'il devait être un chef, ces remarques n'avaient souffert aucunes objections et sa façon de s'exprimer, autoritaire, ne permettait aucune contestation. Un peu d'appréhension avait occupé l'esprit de Kassem après le coup de téléphone qu'il avait donné, mais une fois rentré chez lui, il en avait reçu un autre qui, à mots couverts,

avait demandé confirmation de la conversation qu'il avait eue. Toutes les garanties étant réunies à ses yeux, il s'était mis en route pour Bordeaux avec un regain de confiance. Il allait peut-être recevoir de nouvelles instructions qui allaient lui permettre de continuer son travail. Il avait conscience d'œuvrer pour le bien de l'Islam. Tout en marchant, il se remémora les étapes qui l'avaient conduit dans ce coin de l'ancien pays colonisateur. Sa ferveur religieuse, son entretien avec l'Imam de la mosquée de BAB EL OUED, son stage en Libye et enfin son retour où il avait été pris en charge par un dignitaire de l'église coranique, pure et dure, qui lui avait expliqué tout ce que l'on attendait de lui, nouveau combattant de l'Islam qui, pour le plus grand honneur d'ALLAH, allait porter un grand coup à ces chiens de roumis. Ceux qui avaient souillé la terre d'Algérie et qui maintenant soutenaient les militaires en place au pouvoir et leur dictaient leurs actes. Complètement embrigadé, le pauvre Kassem ne se rendait pas compte qu'il était manipulé et c'était avec de grands espoirs qu'il avait accepté d'accomplir ce qu'il croyait être son devoir au service de la cause et de son Dieu.

Tout à son soliloque, il se rendit à peine compte qu'il était arrivé à sa destination, il s'arrêta, regarda autour de lui, il n'y avait personne. Il releva sa manche et jeta un coup d'œil sur sa montre : 21h55. Il resta donc à attendre. Il ne se doutait pas que plusieurs paires d'yeux l'observaient. Une dizaine de minutes plus tard, une silhouette apparue dans son champ de vision et vint vers lui sans aucune hésitation. Au moment où celle-ci lui tendait la main, quatre hommes étaient sur eux et les ceinturaient. Ils furent promptement assommés et

entraînés vers une R25 qui stationnait à une vingtaine de mètres, tout feux éteints. Enfournés sans ménagement dans le véhicule, ils furent placés sur le sol et on leurs passa les menottes. Au moment où la voiture démarrait, un homme surgit d'une porte cochère et se mit à tirer en direction de celle-ci. Paul, resté en retrait pour protéger l'action, se propulsa sur le tireur et lui administra un coup de crosse qui l'envoya promptement dans les songes. Au moment où il se penchait pour regarder sa victime, il eut l'impression qu'un immeuble lui tombait sur le crâne et il lui sembla qu'il plongeait dans un trou sans fond.

La douleur qui irradiait le cerveau du commandant, lorsque celui-ci reprit conscience, le fit grimacer. Il ouvrit lentement les yeux et la première chose qu'il vit était le visage de Gilles penché sur lui. Il se dit :

" Merde, si c'est lui qui m'a fait ça, alors là chapeau, il a drôlement bien mené sa barque. "

" Alors, on se décide à revenir dans le monde des vivants " lui dit ce dernier, " il faudrait vous dépêcher de reprendre vos esprits pour que l'on puisse partir d'ici avant que quelqu'un ne nous aperçoivent. En plus j'ai un gugus à embarquer. "

" Qu'est-ce que vous dites ?... "

" Ben oui, celui qui vous a si joliment envoyé au pays des songes, j'ai l'impression qu'il ne vous veut pas du bien. " Paul se releva tout en se frottant la tête. Il se rendit compte qu'il y avait une forme allongée près de lui, sur le trottoir.

" Avez-vous un autre véhicule " lui demanda Gilles, " je nous vois mal partir tous les deux avec un corps sur l'épaule.

" Quelle heure est-il ? " interrogea son compagnon.

" 22h20, cela fait environ 10 mn que vous dormez. "

" Les autres... ? "

" Pas de problème, tout a été réglé en trois minutes et ils ont déguerpi avec le gibier. Mais depuis, personne n'est venu voir s'il vous était arrivé quelque chose. "

" Oui, c'est normal, il est encore un peu tôt. Je devais partir de mon côté et nous devons nous retrouver à 3h dans une petite villa de Lacanau Océan prêtée par un ancien collègue de JOUER. D'ici là, pas de contact. Même le dispositif secondaire devait lever le camp à minuit sans se préoccuper de ce qui se passait ici s'il n'y était pas invité. " Puis, regardant Gilles, il reprit :

" Mais qu'est-ce que vous foutez ici ? Je vous avais dit de rester à l'écart. "

" Bon, on fout le camp d'abord, je vous explique ensuite. Le temps passe et l'un des gaillards que nous avons pourrait bien se réveiller et se mettre à gueuler." Trouvant que la suggestion était bonne, Paul alla chercher la laguna et embarqua Gilles, et l'un des deux hommes inconscient, après avoir prit soin de le ligoter avec des cordelettes de Nylon. Ils rejoignirent les boulevards et prirent la direction du lac. Sur les indications de Gilles, ils tournèrent à gauche à la barrière du Médoc et continuèrent vers Le Taillan pour rejoindre la direction de Lacanau. Tout en conduisant, Paul réclama des explications :

" Lorsque je suis parti me promener, cette après-midi, j'avais une petite idée derrière la tête, je voulais me rendre compte s'il n'y avait pas le risque qu'ils aient un éventuel complice habitant sur place. J'ai remarqué que sur les trois noms à consonance nord africaine, il y avait

un gars qui semblait vivre seul. Sans écarter la possibilité des deux autres et sans non plus écarter l'hypothèse que je me faisais des idées, quand vous êtes partis vous mettre en place, je me suis planqué sous le porche du gars. Dès que l'enlèvement a été effectué, un homme est sorti en courant de la maison, une arme à la main et s'est mis à tirer sur la voiture, entre parenthèse il devait avoir un silencieux car je n'ai pas entendu de détonation, juste vu de petites flammes. Sachant que vous étiez dans le coin, je n'ai pas bougé. La profondeur du porche et l'obscurité qui y régnait me rendaient invisible. J'ai même vu la façon dont vous avez expédié le malheureux chez Saint Pierre... "

" Que voulez vous dire, il est mort ? "

" Une belle fracture du crâne, nette et sans bavure. Mais je finis. Au moment où vous allumiez le gars, un deuxième arrive sur le pas de la porte et quand vous vous êtes penché sur le premier, l'autre vous a assené un coup de matraque. Et comme, ma foi, il semble que ce soit une manie de se pencher dans ce boulot, lorsque il s'est penché sur vous pour vous ausculter, je me suis approché et les deux mains réunies, je m'en suis servi comme d'un marteau et les lui aient abattu sur la nuque. Après quoi, j'ai récupéré l'arme et la matraque de chacun de nos protagonistes et j'ai essayé de vous réveiller. Comme vous ne sembliez pas vouloir revenir tout de suite, je me suis tourné vers les deux autres. Mon client ayant des velléités de réveil, j'ai essayé sa matraque sur lui et il est aussitôt reparti dans son rêve. Quand au vôtre, l'état dans lequel il était ne lui laissait que quelques minutes à vivre. J'aurais pu appeler les Urgences mais il m'a semblé plus judicieux de le rentrer



dans le hall. Le temps de le tirer à l'intérieur et il avait cessé de vivre. Lorsque je suis ressorti, je me suis de nouveau occupé de vous. "

" Bien joué " reprit Paul, " je crois que je vous dois une fière chandelle. Mais pourquoi ne pas m'avoir parlé de vos doutes ? Nous aurions pu étudier cela ensemble. "

" J'avais peur que cela ne vous semble ridicule, et vous aviez tellement de choses à mettre en place... "

" Bon, je vais vous donner votre première leçon. Ce n'est pas par celle là que je devrais commencer, mais puisque cela se présente, sachez que dans ce métier il n'y a rien de ridicule. Un doute, une simple parole qui peut vous paraître bête doit être analysée avec la plus grande attention. Ce que vous avez fait, j'aurais du y penser moi-même. Ce qui prouve que même un professionnel ne peut penser à tout. Vous avez pris de grands risques et je serais malvenu de vous le reprocher. Mais à l'avenir, n'hésitez pas à me faire part de vos craintes et des initiatives que vous désirez entreprendre. Je ne suis pas systématiquement contre tout ce que je ne pense pas moi-même. Par contre, j'ai la responsabilité des gars que j'engage sur le terrain. "

" Bien, mon commandant " répondit Gilles avec un petit sourire narquois.

" Et, soyez gentil, ne m'appellez plus commandant. Je m'appelle Paul ou alors FIVIER. Mais si je vous entends encore une fois me donner du " Mon commandant ", je vous allonge et vous livre pieds et poings liés à la police. Vu ! " Lui répondit Paul avec le même sourire, signe que la plaisanterie qui, bien que dîtes dans le sérieux de la conversation, révélât le relâchement de sa tension nerveuse.

" Vous allez prendre à gauche, au feu. " lui dit son compagnon lorsque la voiture arriva à hauteur du Taillan, " nous avons évité la commune de St Médard en Jalles et nous serons à Lacanau océan dans une petite demi-heure. " Il sortit son paquet de cigarettes, en offrit une à Paul qui acceptât, les allumât et se mit à regarder la route sans chercher à renouer le dialogue car il lui semblait que son chef avait besoin de réfléchir.

Ils arrivèrent sans encombre à la petite station balnéaire de la côte atlantique, calme en cette saison et surtout à cette heure et ne rencontrèrent aucun véhicule. Après avoir donné l'adresse à Gilles et ayant arrêté celui-ci près d'un plan de la ville, Paul se laissa guider jusqu'à une petite maison située dans le lotissement se trouvant sur la route menant à la plage dite " Plage du lion ". Un seul véhicule était garé devant l'habitation, une R21 Nevada. FIVIER rentra sa voiture dans le jardin, la mit à coté de la R25 et les deux hommes descendirent. Ils jetèrent un coup d'œil sur leur prisonnier et constatant qu'il dormait encore, ils se dirigèrent vers l'entrée de l'habitation. Après avoir frappé à la porte selon un code convenu, ils durent attendre une petite minute pour qu'on leur ouvre. A l'intérieur, toute la troupe était là : LARRUE, JOUER, et les quatre costauds, équipiers de Paul qui avaient opéré le rapt. Le commandant demanda avant toute chose :

" Le break dehors est-il à quelqu'un de chez nous ? "

" C'est ma voiture de fonction " répondit le commissaire bordelais.

" Si cela ne vous fait rien, il faudrait la déplacer, soit la rentrer, soit la garer un peu plus loin, je ne voudrais pas attirer l'attention sur cette maison. Ensuite, Richard et

Denis, allez me chercher le zigoto qui roupille dans notre bagnole, le plus discrètement possible. " Dit-il à deux gars de son staff. Les ordres furent exécutés sur le champ et tout ce petit monde se retrouva enfin au calme dans le salon. Paul reprit, devant une bouteille de whisky qui faisait le bonheur de sa troupe :

" Dites moi, JOUER, il faudrait que vous fassiez enlever un cadavre sur le lieu de notre intervention et que vous le fassiez placer à la morgue. " il lui donna l'adresse exacte et lui dit que le corps se trouvait dans le hall d'entrée. Il reprit à l'adresse des autres : " Où avez vous mis les prisonniers ? "

Ce fut LARRUE qui répondit :

" Ils sont dans la pièce du fond, Là où se trouve le téléphone " indiqua-t-il à l'adresse de son confrère de la DST. " Si tu veux appeler tes gars pour le macchab. " ce qui fut fait. Paul dit alors :

" Avaient-ils des papiers sur eux ? "

" Non, nous les avons fouillés, rien. " lui répondit Richard.

JOUER rejoignit le groupe, son visage avait prit un air crispé.

" Que se passe-t-il " demanda Gilles au commissaire, " vous n'avez pas l'air dans votre assiette, pourtant tout c'est relativement bien passé. " il était le seul à avoir remarqué le changement chez le fonctionnaire. Levant la tête, Paul se rendit compte que la remarque de sa nouvelle recrue n'était pas dénuée de fondement.

" Je sais qui se cache sous l'identité de Abdel KOUFFIR " répondit l'homme interrogé, " et j'ai l'impression que nous allons nous retrouver dans une sacrée panade. Il s'agit, ni plus ni moins, que de

l'attaché culturel de l'ambassade d'Iran à Paris, devenu depuis un mois consul de ce pays à Bordeaux. J'ai eu sa photo entre les mains dans un dossier que m'avait fait parvenir la direction car le bonhomme voulait s'installer dans la région, le coin lui plaisait disait-il et leur ambassade nous a demandé l'autorisation d'implanter un consulat. Et Djamel EL LARAOUI, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est devenu attaché consulaire. "

" Eh bien ! Voilà enfin une bonne nouvelle " s'exclama FIVIER

" Vous trouvez ? " répondit JOUER du tac au tac.

" Ben dame, nous récupérons un fonctionnaire iranien noyé dans un réseau islamiste implanté en France, si vous ne pensez pas que c'est un grand pas en avant dans notre enquête, je ne sais pas ce qu'il vous faut. " et il se mit à contempler le fond ambrée de son verre.

" Il faut absolument que nous transportions toute la troupe directement dans les locaux de la piscine, cette histoire prend une tournure très importante et je pense que le patron voudra interroger lui même notre consul, depuis le temps qu'il clame aux autorités que ce sont les ayatollahs de Téhéran qui manipulent les réseaux chez nous, il risque d'en avoir une preuve irréfutable. Mais, c'est comme un flacon de nitroglycérine, à ne manipuler qu'avec un maximum de précaution. Mon cher JOUER, vous allez devoir jouer au chat et à la souris avec nos amis iraniens qui vont sûrement trouver bizarre qu'un de leurs diplomates ait disparu. Il faudra donner l'illusion que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour le retrouver tout en essayant d'envoyer les autres services sur des voies de garages. "

" Merci du cadeau " répondit celui-ci.

Paul prit alors son portable et s'isola dans une chambre pour se mettre en rapport avec la boîte. Il demanda à être mis en contact avec l'Amiral et ce en priorité absolue. Il savait que, malgré l'heure plus que matinale, son appel allait être transmis dans la minute qui suit. Effectivement, la voie ensommeillée du patron des services spéciaux résonna dans l'écouteur :

" Oui, je vous écoute commandant. "

" J'ai des nouvelles très intéressantes à vous communiquer, mais je souhaiterais le faire de vive voix dans votre bureau. "

" Eh bien ! Venez, ce n'est pas la peine de me réveiller pour me demander la permission de rentrer. "

" C'est que j'ai trois colis à rapatrier dont un qui vous intéressera au premier chef. Je ne peux pas les interroger sur place, non que je n'en ai pas les moyens, mais je ne suis pas sûr que ce dernier ne me livre la totalité de ce qu'il a en tête. "

" Bon, j'ai compris, que voulez-vous ? "

" Je pense qu'un camion de déménagement devrait faire l'affaire, avec chargement pour l'aller et le retour. "

" Donnez-moi l'adresse. "

" Il vaut mieux que vous disiez au chauffeur de se rendre à l'entrée de Lacanau Océan et de nous appeler dès qu'il y arrivera, nous viendrons le chercher. "

" Bon, le bahut va se mettre en route vers cinq heures " répondit l'irascible officier après avoir consulté sa montre, " Renvoyez quand même votre équipe par le premier avion. "

" A vos ordres, je ne garde que le nouveau et je règle la suite sur place avec les gars de la DST. "

" A plus tard " lui dit son patron après avoir noté les coordonnées pour permettre au chauffeur du camion d'entrer en contact avec eux. Revenant dans la pièce principale où était réunie la petite troupe, il annonça :

" Richard, Denis, Pierre et Jean-Claude, vous prenez la voiture direction l'aéroport. Fini pour vous dans l'immédiat, vous rentrez à la maison. " Les quatre hommes concernés ne posèrent aucune question, se levèrent et se préparèrent à partir. Ce n'était pas dans leurs habitudes de soldats de discuter avec un supérieur. Après leur départ, Paul reprit la mise au point des grilles avec les deux commissaires, ceci ne prit que peu de temps car JOUER semblait connaître son sujet sur le bout des doigts. Il quitta les lieux environ une heure plus tard. Ne restait alors que FIVIER, LARRUE et Gilles, qui se décidât enfin à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

" Et moi, pourquoi m'avoir gardé avec vous ? "

" Mais mon cher, tout simplement pour vous éviter les désagréments d'un autre voyage en avion, comme vous n'aimez pas ça... " Lui répondit Paul ironique, " Non, je tiens à vous garder près de moi pour finir cette affaire, il faut que vous compreniez bien exactement à quoi vous mènerez l'engagement que vous prendrez peut-être chez nous. Après, si vous ne vous ressentez pas de continuer, il faudra nous le dire le plus franchement possible. Vous ferez un peu de prison sans doute mais nous nous arrangerons pour que se soit le plus court possible. Par contre, si vous estimez que vous voulez continuer, alors... "

" Que vous a dit l'Amiral ? " demanda alors le commissaire parisien.

" On va venir nous chercher avec un camion de déménagement spécialement aménagé pour recevoir non seulement les pêcheurs en eaux troubles que nous sommes, mais aussi les prises que nous avons ramené dans nos filets. Le camion devait partir vers 5h ce matin, donc théoriquement, il devrait arriver dans le coin vers 12h ou 13h. D'ici là, nous allons pouvoir nous reposer et surtout nous taper un solide petit déjeuner. J'avoue qu'en ce moment c'est ce qui me semble le plus important. "

Le camion n'arriva que vers 14h, il avait été légèrement retardé par un ou deux accidents survenus sur sa route. L'embarquement prit une petite demi-heure, le temps d'installer les prisonniers inconscients sans que personne ne remarque la manœuvre. Enfin ils se mirent en route. Le voyage jusqu'à Paris leur sembla durer une éternité mais ils l'occupèrent en discussions futiles et en longues périodes de réflexions. Une fois dans la capitale, ils déposèrent LARRUE à son bureau de la rue Nélaton, siège des services du contre-espionnage français, ils arrivèrent à la piscine vers 22h. Le planton avait reçu la consigne de prévenir l'Amiral à son domicile dès l'arrivée du camion, ce qu'il fit et le patron arriva 10 mn plus tard. Il ordonna à l'équipe de garde de transporter les prisonniers dans une pièce du sous-sol, celle-ci n'était ni plus ni moins qu'une cellule pour les prisonniers occasionnels qui devaient raconter leur histoire, même à contrecœur, avant d'être transférés vers un lieu de détention officiel ou de disparaître à jamais selon l'avis du grand patron.

L'Amiral entraîna ensuite Paul et Gilles vers son bureau où le commandant prit la parole pour un rapport verbal détaillé sur les événements qui s'étaient déroulés en gironde. Le patron eut un léger frémissement lorsque Paul relata l'action entreprise par Gilles pendant les faits. C'était à coup sûr une pierre de plus dans le jardin de celui-ci. Ce n'était pas tous les jours qu'on rencontrait un homme qui réagissait avec intelligence et clairvoyance parmi les civils.

" Bien, allez vous reposer, tous les deux, vous avez fait du bon boulot. Présentez vous demain matin vers onze heures, j'aurais eu le temps de démêler un peu tout ce que vous m'avez servi et j'aurais aussi pu assister aux premiers interrogatoires. Une dernière chose, Paul, quand allez vous cesser de démolir la moitié des gens que vous rencontrez durant vos missions, vous savez bien que notre boulot ne doit pas laisser de trace. "

Refusant de polémiquer avec son directeur, celui-ci répondit :

" Que voulez-vous, c'est l'entraînement que vous nous faites subir entre les missions qui en est responsable, nous sommes trop musclés, et le moindre petit coup que nous donnons prend des proportions considérables. "

Après cette joute verbale, Paul et Gilles se retirèrent et ce dernier demanda :

" Il est toujours comme ça ou c'est le fait d'être venu à une heure aussi tardive ? "

" Non, il est toujours comme ça, il faut toujours qu'il trouve un reproche à faire. Sa devise c'est : *il n'y a pas de travail parfait, on peut toujours s'améliorer.* Et il pense qu'en trouvant systématiquement des défauts



dans l'exécution d'une mission, on se forcera à faire mieux à la suivante. "

" Eh bé, ça n'a pas l'air très gai tout ça. Bon il faudrait que vous me donniez l'adresse d'un petit hôtel tranquille où je puisse passer la nuit. "

" Je vais vous emmener dans une petite pension où je loge à l'occasion, nous allons rester ensemble pendant quelques jours. "

" Ma foi, si cela ne vous gêne pas, j'accepte avec grand plaisir. "

" Non seulement ça ne m'ennuie pas, mais j'aimerais discuter un peu avec vous, vous connaître un peu mieux, car je dois vous dire que vous m'intriguez. Vos façons de réagir ne sont pas communes pour un novice et vous me semblez avoir des dons pour ce métier. " Et ensemble, ils se rendirent vers la petite pension de famille située comme par hasard, mais ce n'en était pas un, juste au dessus du restaurant où ils avaient pris leur premier repas ensemble.

## CHAPITRE XI

L'Amiral se rendit à son bureau à six heures le lendemain matin, il avait fort à faire avec les nouveaux prisonniers. Il avait réfléchi, une bonne partie de son

insomnie, au rapport du commandant FIVIER, et cela lui avait ouvert des horizons insoupçonnés, au point qu'il avait dû se résoudre, avant toute nouvelle action, à rendre compte directement au Président de la République. Dans une affaire de cette importance, il valait mieux se couvrir plutôt que d'agir de sa propre initiative et récolter les coups de bâtons si cela foirait. Estimant que l'affaire ne souffrait aucun retard, il prit sur lui de former le numéro privé du Président pour solliciter un entretien immédiat. Sachant que l'Amiral n'usait de ce numéro que dans les cas d'extrême urgence, le chef de l'état lui donna son accord et lui dit de se présenter immédiatement à l'Élysée. Le patron des services secrets ne revint à son bureau qu'une heure plus tard, affichant une mine réjouie que ne lui connaissent pas ses proches collaborateurs. Il ameuta toute la maison, convoqua tous les chefs de services concernés par l'opération et leur enjoignit d'être au rapport dans son bureau dans le quart d'heure qui suivait. Les permanents des services dont le patron n'était pas encore à son poste firent des pieds et des mains pour se mettre en contact avec ceux-ci et pour leur transmettre les ordres. Le résultat ne se fit pas attendre. Un quart d'heure plus tard, le dernier invité franchissait les portes du bureau. L'Amiral leur fit un résumé succinct de la situation. En conclusion, il dit :

" J'arrive en droite ligne de chez le Président, nous avons le feu vert sur toute la ligne. Les instructions sont claires, il nous faut absolument, et par tous les moyens en notre possession, faire parler le dénommé Djamel EL LARRAOUI et ses complices, c'est la seule solution que nous ayons pour démanteler leurs réseaux, les empêcher de commettre leur odieux forfait ou autres

attentats et de renouer des pistes qui sont actuellement bloqués par notre action de la nuit dernière. " Et il donna à chacun des consignes très précises en fonction du service qui était sous leur responsabilité. Il donna des ordres très particuliers au patron du service Chimie et lui dit de prévenir le médecin du service pour que celui-ci puisse préparer ses produits pour l'interrogatoire que l'Amiral entendait diriger personnellement. Il se rendit ensuite sur le lieu où étaient gardés les prisonniers. Il fit comparaître le consul en premier :

" Monsieur KOUFFIR, ou devrais-je vous appelez EL LARRAOUI, vous avez été interpellé à la suite de surveillances effectuées par mes services dans le cadre d'une enquête sur un réseau dont la tâche principale est le terrorisme, que pouvez-vous répondre à cette accusation ? " N'obtenant qu'un visage hermétique et des lèvres closes, l'Amiral reprit :

" Vous êtes ici au secret, personne ne sait ce que vous êtes devenu ni où vous vous trouvez. Je vous signale ceci pour que vous compreniez bien qu'il nous sera facile de vous faire disparaître si vous ne faites pas preuve de bonne volonté. "

" Je suis couvert par l'immunité diplomatique " répondit l'homme, " vous devez me relâcher. "

" C'est là que vous faites erreur, pour moi, il n'y a pas plus d'immunité que de légalité quand la sûreté de l'état est en cause. Si vous ne parlez pas, vous disparaissiez définitivement. " Mais l'Iranien n'ouvrit plus la bouche. En fin de compte, l'Amiral fut obligé de faire intervenir le médecin du service avec ses produits miracles qui ont la faculté de délier les langues les moins pendues. Le docteur PALIS mit en place son garrot, repéra la veine

qu'il estimait être la plus apte à recevoir l'aiguille, enfonça celle-ci d'un geste précis, retira son garrot et commença à pousser le piston de la seringue lentement, envoyant dans le corps du prisonnier un liquide blanchâtre. Après quelques secondes, l'iranien eu un soubresaut d'une violence extraordinaire, il se tendit comme un arc avant de s'affaler dans le fauteuil, les yeux vitreux. Le médecin retira brutalement l'aiguille du bras, ausculta l'homme et constata que son cœur avait cessé de battre. Agissant avec célérité, il entreprit d'essayer de le réanimer, mais malgré tous ses efforts, il dut renoncer après un quart d'heure de combat acharné. A ce moment là l'Amiral, pressentant la catastrophe, demanda au toubib ce qui s'était passé. Celui-ci répondit :

" Il a succombé à une crise cardiaque, vraisemblablement due à une réaction allergique au produit injecté. Les chances que cela se produise étaient de une sur cinq cent. Apparemment, il faisait parti du lot, et la rapidité de sa réaction ainsi que la violence de celle-ci montre, à mon avis, qu'il a déjà été en contact avec ce produit. Sinon nous aurions pu le rattraper. Je suis désolé, mais je n'ai rien pu faire. "

Ravalant sa déconvenue, le patron des services spéciaux ne pensa même pas à faire des reproches à l'homme de science. Celui-ci était dans la maison depuis une quinzaine d'années, et l'Amiral connaissait sa compétence. Donc s'il n'avait rien put faire, c'était qu'il n'y avait rien à faire. Il décida d'aller voir où en était l'interrogatoire du dénommé Kassem. Peut-être ce dernier pourrait-il leur apporter quelques éléments qui permettraient de poursuivre leur travail. Sans oublier

qu'il leur restait un troisième lascar, celui que ce jeune avait assommé, empêchant FIVIER d'avoir de graves problèmes. Dans la pièce où il pénétra, l'injection avait déjà été faite. Un deuxième médecin, aussi compétent que le premier, l'avait pratiqué après qu'un des collaborateurs du patron se soit rendu compte que le prisonnier leur racontait n'importe quoi, inventant ses réponses au fur et à mesure, sans que celles-ci confirment le précédentes. Une fois, il se disait victime, la seconde suivante il reconnaissait qu'il agissait librement, sans contrainte. Il disait qu'il était musulman modéré et dans la minute qui suivait, il louait Allah et vomissait tous les étrangers en blocs et glorifiait la guerre sainte. Ils calmèrent sa logorrhée verbale par l'injection du produit. Le colonel MOTTIN posait maintenant ses questions avec toute la douceur qu'il pouvait mettre dans sa voie et Kassem répondait de manière calme et tranquille.

Il ressortit de son interrogatoire que celui-ci ne connaissait pas l'iranien avant leur rencontre et que ce contact avait été mis sur pied à cause de différents petits ennuis qui l'avaient empêché de poursuivre sa mission. Les hommes des services spéciaux apprirent aussi que Kassem gardait chez lui les détonateurs manquants dans la cache découverte au Haillan, ainsi que des documents se rapportant à l'action en cours. L'ensemble se trouvait dans une planque spécialement aménagée dans un placard de son appartement. L'interrogatoire du troisième larron finit de décevoir le patron, car celui-ci n'était qu'un comparse chargé de protéger l'iranien. Après ces auditions relativement décevantes, l'Amiral regagna sa tour de contrôle où il se mit en devoir d'élaborer la suite des opérations. C'est

vers onze heures, comme prévu, que Paul et Gilles firent leur apparition dans le service. Ils furent amenés vers le bureau du patron et furent invités à s'asseoir en face de lui. Celui-ci le fit un rapide retour sur les événements de la matinée. Lorsque Paul apprit que l'iranien était décédé, ainsi que les circonstances de ce décès, il soupira :

" Pourquoi faut-il toujours que ce soit les gens les plus intéressants qui nous claquent dans les doigts, ça va nous faire perdre un temps précieux. "

" Nous n'allons pas pleurer sur le lait répandu " lui répondit son chef, " nous allons faire avec ce que nous avons sous la main. J'ai demandé à LARRUE de voir avec son collègue de Bordeaux pour une perquisition du domicile de Kassem. Tans pis pour la souricière, fouille complète de l'appartement avec les indications que nous a donné le locataire, ainsi qu'une enquête en profondeur de tous les occupants de l'immeuble. JOUER a ordre de transférer tout ce qu'il récoltera, et ce le plus rapidement possible, chez LARRUE. Quand à vous deux, vous allez repartir pour la capitale de la gironde. "

" Les voyages forment la jeunesse " reprit Paul, " et qu'allons nous y faire ? "

" Vous allez me fouiller l'appartement privé d'EL LARRAOUI et essayez de me trouver l'endroit où il cache, je devrais dire où il cachait ses archives et tout ce qui se rapporte à ses activités occultes. Je vais aussi vous adjoindre LEVRET, qui lui aura pour tâche essentielle le bureau de l'iranien au consulat. " Paul tiqua. LEVRET était un être à part dans la maison. L'Amiral l'avait surpris le jour où il s'était mis en tête de

cambríoler la résidence secondaire de celui-ci. Il pensait qu'il n'y avait personne car il avait planqué durant huit jours et rien ne dénotait une présence humaine. Ce qu'il ne pouvait pas savoir, c'était la qualité du propriétaire des lieux, et donc que ceux-ci étaient sous surveillance 24h/24h. Une fois en plein travail, il avait pris sur le râble un commando d'hommes qui l'avait réduit à l'état de saucisson et l'avait transféré à la piscine. L'Amiral l'avait interrogé et s'était rendu compte que le voleur n'était pas un espion en quête de renseignement, mais un simple truand. Lui ayant donné le choix entre la prison et la liberté sous certaines conditions, LEVRET n'avait pas hésité. Il avait, par la suite, subi un entraînement particulièrement poussé dans sa partie et était devenu le cambrioleur d'état le plus efficace que Paul ait connu.

" La mission de LEVRET est prioritaire, car je pense que c'est au consulat que nous trouverons les renseignements les plus intéressants. Aussi, vous le laissez agir en premier tout en lui donnant un coup de main s'il vous le demande. Après vous faites votre travail. "

## CHAPITRE XII

Au même moment, à 500 km de là, le commissaire JOUER pénétrait dans l'appartement de Kassem. Il avait reçu les ordres de Paris et avait

organisé les choses en deux temps, trois mouvements. Pendant que lui et deux inspecteurs faisaient la visite domiciliaire, une dizaine d'autres s'occuperaient de l'enquête de voisinage. Relever les noms, prendre les renseignements dans les archives des différents services de police, et ensuite mener les interrogatoires qui leurs sembleraient nécessaires. Tout en pénétrant au domicile, JOUER se demanda pourquoi on lui laissait le personnage secondaire de cette affaire et qu'il lui avait été formellement interdit de suivre la piste EL LARRAOUI, car en fin de compte c'était quand même lui qui avait reconnu l'iranien, et ce dernier semblait être le principal suspect dans cette histoire. Il avait posé la question à LARRUE et celui-ci lui avait répondu que les ordres venaient directement de la présidence et que ce ne serait sûrement pas leur service qui continuerait sur cette piste là. Le commissaire s'était dit que le commandant FIVIER avait dû demander la priorité et que, à mots couverts, LARRUE lui faisait comprendre que c'était la DGSE qui prenait la suite. Enfin, il n'était pas là pour ruminer de sombres pensées, mais pour faire son boulot de flic. Aussi se mit-il à distribuer ses ordres en vue de mener la perquisition de telle manière que rien de ce qui se trouvait dans ces lieux ne resta secret. Au bout d'une heure, et en tenant compte des renseignements qui lui étaient parvenus de Paris, il obtint un butin non négligeable :

- Une vingtaine de détonateurs.
- Des tracts pour la lutte armée au nom d'Allah.
- Différentes lettres rédigées en arabe qui furent traduites par un inspecteur connaissant cette langue et qui donnaient, à des dates séparées,



les renseignements concernant la mise en place d'un convoi de déchets radioactifs.

Mais, la première de ces lettres, dans l'ordre chronologique semblait être la plus intéressante. Elle disait :

" Des informations de source sûre nous apprennent qu'un convoi transportant des déchets radioactifs circulera sur les routes de France dans le courant de l'automne 1995. Une action pourrait être entreprise à l'encontre de celui-ci. Le comité révolutionnaire attend plus de renseignements pour établir un plan de bataille. ". Cette lettre était datée de décembre 1994. Une autre enveloppe fut mise à jour, celle-ci contenait des photos de l'ingénieur GENIES, de Pierrelatte, aux prises avec une beauté brune, tous les deux dans le plus simple appareil et se livrant à des joutes amoureuses qui auraient pu avoir leur place dans les revues danoises les plus spécialisées. La missive accompagnant ces photos donnait les instructions nécessaires pour que la fille soit mise en contact avec l'ingénieur ; qu'elle le séduise et l'amène dans un appartement prévu pour pouvoir les filmer sans que l'homme ne puisse s'en douter et ainsi, soit elle le faisait parler, soit les photos serviraient de moyens de pression. Il fallait absolument avoir des données précises sur la mise en place du convoi pour que les combattants de l'Islam puissent accomplir une action d'éclat.

Toutes les découvertes furent mises dans un grand carton et JOUER chargeât un des ses hommes de prendre une voiture et de filer directement au siège parisien pour remettre le butin en main propre au

commissaire LARRUE. Entre-temps, il lui téléphonerait pour lui rendre compte et pour lui annoncer l'arrivée du courrier spécial. Il dit à LEFAUR :

" Si tu ne traîne pas, tu peux être là-bas vers 18h. Tu remets le colis, tu passes la nuit où on te le dira et tu peux être de retour demain en début d'après-midi. "

" Heureusement que je ne suis pas marié " répondit l'inspecteur avec humour, " ma bergère ne vous pardonnerait pas de la priver de son homme pour la nuit. "

" Si ça se trouve, ballot, elle m'en serait reconnaissante. Bon allez mon vieux, en route. Je crois qu'à Paris ils attendent avec impatience le résultat de nos recherches. "

LEFAUR ne se doutait pas qu'en roulant vers la capitale, il allait croiser une voiture qui emmenait trois hommes en gironde et qu'ils travaillaient sur la même affaire que lui.

Arrivant à Bordeaux par le pont d'Aquitaine, Paul et ses compagnons se rendirent directement chez le correspondant de la DGSE pour la région. C'était un homme d'une cinquantaine d'années qui avait son domicile en plein centre, à deux pâtés de maison de l'hôtel de ville dans lequel se terminait un règne de quarante ans de pouvoir. Celui du maire de Bordeaux. Après avoir fait les présentations, Paul, qui avait déjà eu affaire au résident, lui expliqua succinctement ce pourquoi ils étaient là. Roger MILARD réfléchit un petit instant puis dit :

" Il serait plus prudent de ne pas loger dans un hôtel, si il y a le moindre problème..., le mieux c'est que vous logiez chez moi. Il n'y a plus personne depuis que mes

enfants volent de leurs propres ailes et que ma femme m'a quitté, victime d'un cancer. J'ai donc plus de place qu'il n'en faut pour vous héberger. "

" Rassure-toi, Roger, nous ne sortirons qu'à la nuit tombée, la surveillance et l'action que nous devons mener ne peut se faire qu'en pleine nuit. Si le domicile ou le consulat sont couverts à l'extérieur, il y a beaucoup plus de chance de s'en apercevoir quand les rues sont à peu près désertes. "

La mise au point de la visite au bureau du consulat leur prit trois jours pendant lesquels, se relayant pour la surveillance, ils purent se rendre compte d'un calme relatif dans le bâtiment. La disparition du consul ne semblait pas perturber outre mesure le fonctionnement de l'institution iranienne. Au soir du 3<sup>ème</sup> jour, LEVRET leur dit :

" Je passe à l'action ce soir, il faudra me couvrir pour le cas où il y aurait du grabuge. Ce que je n'espère pas car sinon le patron va me passer un savon maison. Pour que ma visite soit une réussite complète, il faut qu'elle passe inaperçue. "

Le moment venu, tout se passa dans la plus grande discrétion, et LEVRET sortit comme il était entré, apparemment sans rien emporter. Il avait seulement dans ses poches cinq rouleaux de pellicules de 36 prises chacune.

" Il me tarde de rentrer à la boîte " dit-il à ses compagnons, " j'ai photographié une quantité de papelards tous écrit en arabe. Alors je ne sais pas si ce que j'ai est important ou non. "

" Je t'accompagne de suite à la base militaire de Mérignac, on va te trouver un avion qui va te ramener

en un temps record " lui répondit Paul, " je vais appeler le patron de suite et les ordres seront transmis dans moins de dix minutes. Le temps d'arriver sur place. " Ce qu'il fit. Non seulement l'Amiral leur dit qu'un avion supersonique serait prêt à décoller, mais dès l'arrivée de celui-ci à Villacoublay, une voiture du service serait là pour emmener LEVRET directement dans son bureau.

Après le départ du prodige de la cambriole, Paul revint chez MILARD. Il mit au point avec ses deux compagnons la suite des opérations. Roger devait s'occuper de la voiture, location et conduite. Gilles serait chargé de couvrir les alentours pendant que lui ferait la visite. Tout ceci devait se faire et être fini la nuit prochaine.

Le domicile de Djamel EL LARRAOUI se trouvait dans la banlieue bordelaise, à Gradignan. La villa nichait dans la cité jardin, c'était la dernière maison avant de ressortir sur la route de Bayonne. Le coin était relativement calme et seules quelques mobylettes ayant des ennuis avec leurs pots d'échappements troublaient la quiétude de l'endroit. Il ne fallut pas longtemps à nos trois lascars pour se rendre compte qu'aucune surveillance n'entourait le domicile. Paul dit à ses collègues :

" Roger, tu vas te mettre sur le trottoir, à la sortie de la cité. Gilles, tu vas patrouiller autour de la maison le plus discrètement possible. " Il avait tutoyé ce dernier car depuis leur nuit passé à évoquer la vie et le caractère de Gilles, ils s'étaient trouvés beaucoup de points communs et c'est tout naturellement que Paul lui avait proposé de le tutoyer. Gilles avait accepté à condition que la réciprocité se fasse, ce qui on se doute fut accepté.

" Je n'ai rien remarqué autour de la maison, ce qui ne veut pas dire que ça va durer. " dit Paul

" As-tu pensé qu'il pourrait y avoir quelqu'un à l'intérieur ? " lui dit Gilles.

" C'est un risque à prendre, on ne peut pas se permettre d'attendre indéfiniment pour voir si ça bouge. Le temps ne joue pas pour nous. " Et il commença à s'approcher de la villa à pas de loup. Il n'eut aucun mal à ouvrir la porte et à s'introduire à l'intérieur. Il alluma sa lampe de poche et tout en dirigeant le faisceau bleuté vers le sol, il s'avança vers les premières portes situées de part et d'autre d'un couloir central. Tout à coup, deux ombres sortirent d'une pièce. Ils tenaient dans leurs mains des couteaux à cran d'arrêt dont les lames étaient aussi longues que celles des poignards du moyen-âge. L'un des hommes alluma brusquement la lumière tandis que l'autre se jetait en se fendant vers l'intrus. Paul lâcha aussitôt sa lampe, devenue inutile, fit un écart pour éviter d'être embroché et d'un coup sec sur la nuque de son agresseur l'envoya au tapis pour le compte. Se retournant aussitôt, il n'eut que le temps de se laisser tomber sur le sol au moment où le deuxième homme se jetait sur lui. Surpris par le réflexe, ce dernier fut déséquilibré l'espace d'une seconde, ce qui suffit à l'agent français pour lui lancer un formidable coup de pied dans l'estomac. L'agresseur lâcha son couteau, ouvrit de grands yeux tout en se comprimant le ventre à deux mains et en fixant son adversaire qui se relevait. Paul ne fit pas dans la dentelle, il acheva son homme d'une manchette sur la carotide. C'est au moment où l'homme s'écroulait que Gilles pénétra en trombe dans le vestibule, pistolet au poing. Il avait entendu un bruit

d'altercation et s'était précipité pour prêter main forte à son chef de mission.

" Trop tard " lui dit celui-ci. " Tu ne vas tout de même pas t'imaginer que je suis un incapable. Tu m'as sauvé une fois, mais quand même je me débrouille pas trop mal tout seul " continua-t-il, ironique. Puis redevenant sérieux, il dit :

" Bon, je pense qu'ils n'étaient que deux, sinon nous aurions déjà les autres sur le râble. Retourne dehors et continue à surveiller, moi je vais m'occuper de ces deux lascars et de la perquisition. "

Après la sortie de Gilles, Paul se mit en devoir de ligoter ses deux adversaires et de fouiller la maison de fond en comble. C'est dans une cachette aménagée sous la baignoire, dans la salle de bain, qu'il trouva enfin ce qu'il cherchait. L'iranien avait imaginé une ouverture relativement astucieuse, mais simple. Le rebord de la baignoire se soulevait et permettait de rabattre le côté vers le bas. Ce côté n'était pas, comme dans la plupart des cas, fait de béton carrelé, mais d'une plaque de bois sur laquelle étaient fixés des carreaux et dont deux charnières, habilement dissimulées, permettaient de l'ouvrir et de la fermer à volonté. Collés contre cette plaque, à l'intérieur, il y avait de quoi faire le bonheur de toute personne désirant se rendre coupable d'agression : cinq automatiques côtoyaient quelques poignards de commandos, deux grenades à fragmentation et une grande enveloppe. Posées à terre, trois petites caisses renfermaient l'une des billets de banque, la seconde des pièces d'identités telles que des cartes, des permis de conduire et des passeports.

La troisième contenait des cartes de crédits et des relevés de différents comptes au nom d'une célèbre banque suisse.

Le plus intéressant du butin, il le trouva lorsqu'il ouvrit la grande enveloppe. Sur quelques feuillets s'étalaient des noms, des adresses et des numéros de téléphones. Utilisant aussitôt l'appareil de la maison, il se mit en rapport avec son patron auquel il rendit compte de la situation. Ce dernier prit deux numéros, au hasard, et les fit contrôler immédiatement. À la vue des résultats qu'on lui communiqua, il dit à Paul :

" Bien joué, vous rentrez immédiatement avec la totalité des documents et vous laissez le matériel à MIZARD. "

" Et les prisonniers ? "

" Je ne veux plus en entendre parler " répondit l'Amiral. Et Paul comprit qu'il allait devoir les éliminer et s'arranger pour faire disparaître les corps. Retournant au vestibule, il constata que les deux hommes étaient encore dans le coma.

" Tant mieux, ils passeront de vie à trépas sans s'en rendre compte. " et il les étrangla sans aucun état d'âme car il avait en tête ce que ce réseau avait imaginé comme attentat et l'horreur qui en aurait résulté s'ils avaient réussi. Une fois sa besogne terminée, il ressortit et fit sa jonction avec ses deux compagnons. Après un bref résumé des consignes du directeur et de ce qui en avait résulté, il dit à Roger :

" Il faut que nous fassions disparaître les corps, as-tu une idée ? "

" T'en fais pas " répondit celui-ci, " j'ai une combine d'enfer. Je vais m'occuper d'eux en même temps que je récupérerai le matos. Ils vont finir leurs carrières entre

les mains des étudiants de la fac de médecine. Ces gars là, ils ont toujours besoin de macchabés pour leurs études. "

" As-tu besoin d'un coup de main ? "

" Non, merci. Je vous ramène à la maison pour que vous puissiez repartir immédiatement. Quant à moi, j'aurais tout fini avant l'aube. "

Paul et Gilles reprirent donc la route et se relayèrent pour conduire. Ils arrivèrent au domicile de FIVIER aux alentours de sept heures du matin et, d'un commun accord, allèrent se coucher. Ils avaient eu entièrement le temps de discuter durant le trajet et deux heures de sommeil ne seraient pas de trop attendu que le patron les attendait à onze heures dans son bureau. C'est fraîchement rasés qu'ils se présentèrent devant l'Amiral qui, chose rare d'après Paul, leur présenta ses félicitations pour les résultats qu'ils avaient obtenus. Il leur dit :

" Nous allons pouvoir mettre sous surveillance toutes les personnes mentionnées sur les listes que vous m'avez rapporté. Mais notre travail n'en est pas fini pour autant. Gilles, vous allez vous mettre au vert quelques temps dans notre centre d'entraînement, le commandant FIVIER vous récupérera dès son retour car je vais l'envoyer rencontrer notre agent à Alger, celui-ci à, paraît-il, des renseignements de la plus haute importance à nous communiquer, mais comme il se sent surveillé, il m'a demandé l'envoi d'un agent de liaison pour lui remettre le courrier. "

Gilles sortit de la pièce et fut pris en charge par l'Adjudant GENET qui devait s'occuper de lui et le convoyer jusqu'au camp de Cercottes, dans le Loiret.



Paul reçu les dernières consignes de son chef et se prépara à partir vers la capitale de l'Algérie. Après un passage par les services administratifs, Paul fut gratifié d'un passeport au nom de Pascal FERRANT, journaliste indépendant. Il était censé faire un reportage sur l'évolution du régime et sur la préparation des élections présidentielles en Algérie. Il lui avait été réservé une place dans un vol direct, en première. Il prit donc une valise, toujours prête pour ce genre de départ un peu précipité, et se rendit à l'aéroport de ROISSY CHARLES DE GAULLE où il s'installa dans l'Airbus A-310 qui allait le mener directement dans la capitale de l'ancienne province française. Le vol se passa sans histoire et Paul eut comme voisine une charmante vieille dame qui lui raconta une partie de sa vie, celle qui s'était déroulée au Maghreb :

" J'avais une petite boutique d'alimentation au pied de Notre Dame d'Afrique." lui narra-t-elle, " j'étais amie avec tout le monde. Mon mari était mort à la fin de la deuxième guerre et je me suis retrouvée toute seule. Heureusement, nous avons des connaissances dans toute la ville et Français comme Algériens m'ont beaucoup aidé. Maintenant, à quatre vingt cinq ans, j'arrive au bout de mon chemin et je voulais absolument revoir ce pays que j'ai tant aimé. Alors, mes enfants et mes petits enfants m'ont offert ce voyage. C'est merveilleux, ne trouvez-vous pas ? "

" Si " lui répondit-il, " vous avez de la chance d'avoir des descendants comme ça, mais ne craignez-vous pas d'être déçue, les choses ont du beaucoup changer depuis que vous avez quitté cet endroit. "

" Oh non ! Je sais bien que je ne retrouverais pas ce que j'ai connu. Je vais surtout là-bas pour respirer l'air, sentir la terre et revoir la lumière de cette contrée, surtout celle qui baigne Alger la blanche, dans cette ville, elle n'est pas la même qu'ailleurs. "

Paul trouva adorable cette petite bonne femme ridée qui ne pensait même pas aux dangers qu'elle pouvait courir dans ce pays où les européens n'étaient pas les bienvenus et où, à chaque coins de rue, ils risquaient de se trouver nez à nez avec un poignard intégriste prêt à trancher une gorge au nom d'une interprétation de leur religion qui n'était pas celle de la majorité des musulmans. Ayant l'air d'avoir lu dans ses pensées, la vieille dame reprit :

" Vous me prenez pour une vieille folle. Mais vous savez, je suis consciente des dangers qu'il y a à me rendre dans un endroit comme celui-ci. Mais que voulez-vous que cela me fasse. J'ai largement dépassé l'espérance de vie pour une personne humaine, de plus je suis catholique, alors je crois en mon destin. Si c'est mon heure, alors je resterais en Algérie, sinon j'espère avoir le privilège de voyager de nouveau à vos cotés pour le retour. Vous êtes un charmant compagnon de voyage pour une dame comme moi. "

### CHAPITRE XIII

En sortant de l'aéroport Houari BOUMEDIENE, Paul monta dans un taxi pour se faire conduire à l'hôtel St Georges, fleuron de l'hôtellerie Algérienne et datant

de l'ère française. Ce dernier avait résisté à la guerre d'indépendance et dressait sa majestueuse silhouette sur la rue encore somnolente. Le réceptionniste lui demandât son passeport et dit :

" Bienvenue chez nous, monsieur FERRANT, nous vous avons réservé la chambre 109, au premier étage. Le groom va vous y conduire. " Ce dernier prit la valise de Paul et le guida jusqu'à sa chambre. Après lui avoir ouvert et remis les clefs, il attendit. Paul comprit très vite que la révolution spirituelle qui secouait le pays n'empêchait pas la recherche d'un bien-être matériel et il abandonna vingt francs au groom, n'ayant pas encore eu le temps de changer son argent. Une fois installé, il fit un rapide tour du propriétaire et s'assura qu'aucun moyen d'écoute clandestine ne fonctionnait dans la pièce. Dans ces grands hôtels où descendent des étrangers, il n'était pas rare de trouver ces petits espions électroniques qui permettaient aux services de police de surveiller les agissements de ces hôtes. Rassuré sur ce point, il résolut de passer rapidement aux choses sérieuses. Il se mit donc en route et se rendit, en premier lieu, à l'ambassade de France où il demandât à être reçu par l'attaché militaire, correspondant occasionnel de la DGSE et dépositaire de quelques objets pouvant rendre des services appréciables en cas de problème. Le capitaine GALON le reçut après que Paul lui ait fait parvenir une carte de visite un peu particulière permettant à l'attaché de savoir exactement à qui il avait à faire.

" Bonjour, monsieur FERRANT, que me vaut l'honneur de votre visite ? "

" Un ami, l'Amiral BOULANT, m'a conseillé de m'adresser à vous pour me procurer un petit engin apte à garantir ma sécurité au cours du reportage que je suis venu effectuer dans cette ville pleine de dangers. "

" Il a eu raison de vous aiguiller vers moi, je suis l'homme de la situation. Avez-vous une préférence sur les qualités de cet objet ? "

" Ma foi, un petit calibre conviendrait parfaitement, un 7,65 par exemple si vous avez ça dans vos réserves. "

" Votre choix est excellent, mais vous oubliez la marque. "

" Avez-vous un arsenal tellement riche ? "

" Voyez-vous même " lui répondit le capitaine en se levant et en se dirigeant vers une grosse malle en bois. Il l'ouvrit, en retira une petite planche recouverte de papiers ce qui mis à jour, rangé de manière très ordonnée, une quinzaine de pistolets. Paul porta son choix sur un des derniers nés de la famille Beretta. Un 7,65 extra plat avec chargeur de onze balles. Il accompagna donc son choix de quelque uns de ceux ci et, dans la foulée, prit aussi un poignard de commando dont une petite réserve se trouvait sur les cotés de la malle. Après avoir empoché les armes, il dit à son interlocuteur :

" Je vous remercie grandement, avec de tels arguments, je pense que mon article sera riche de renseignements. J'espère ne plus avoir à vous déranger. "

" Mais vous ne me gênez pas du tout, vous pouvez même vous servir de ces armes sans aucune arrière pensée, elles ne sont pas répertoriées. " Et il reconduisit son visiteur vers la porte de son bureau. Tout à coup, il se tapa la main sur le front :

" Attendez, ne partez pas tout de suite, j'ai carrément oublié de vous donner le silencieux qui va avec votre arme, je pense que vous tenez à la discrétion ? "

" Oui, beaucoup. "

Après avoir réglé ce dernier détail, Paul se retrouva dans la rue. Il retourna à l'hôtel et se mit en devoir de téléphoner à l'agent qui avait demandé l'envoi d'un courrier. Comme ce dernier était censé être le correspondant d'un grand quotidien français, il n'y avait aucune contre-indication à ce que le dénommé Pascal FERRANT le contacte. Il forma donc le numéro qu'on lui avait donné avant de partir, et à la troisième sonnerie, une voix mâle lui répondit :

" Oui, allô ! "

" Bonjour, Monsieur DUVERT ? "

" C'est moi. "

" Je suis Pascal FERRANT, journaliste indépendant. Je vous appelle de la part d'un ami commun. Il m'a donné votre numéro pendant que nous prenions l'apéritif au bord de la piscine. "

L'agent GG22 poussa un petit soupir de soulagement, il attendait cette phrase depuis trois jours. Depuis qu'il avait eu en main certains papiers, contre espèces sonnantes et trébuchantes, que lui avait remis un de ses contacts nageant dans les eaux troubles des milieux islamistes intégristes.

" Je suis ravi de vous entendre " reprit-il.

" Pouvons nous nous rencontrer ? " demanda Paul, " j'aurai besoin de vos connaissances du milieu pour évaluer la situation et pouvoir écrire mon article. "

" Oui, je pense que nous pouvons, bien que j'ai une légère indisposition. "

Paul comprit que son collègue se pensait surveiller, il lui proposa donc ;

" Si vous le désirez, vous me donnez le lieu de votre choix, celui qui vous semblera le plus adapté à votre état de santé. "

" Hé bien, soyez dans trois heures à quelques kilomètres d'Alger, à Bône, vous vous rendrez directement au petit parc situé à droite de l'ancienne basilique st Augustin. Je vous attendrais au milieu des pins. " Les deux hommes raccrochèrent. Paul, qui ne connaissait pas très bien la région, hésita entre deux solutions. Après une brève réflexion, il écarta celle qui consistait à prendre un taxi, trop hasardeuse. Il reprit donc le téléphone et se mit en contact avec l'attaché militaire de l'ambassade :

" Re bonjour, " dit-il dès qu'il eut ce dernier au bout du fil, " c'est encore FERRANT, dites accepteriez vous de venir prendre un verre au bar de mon hôtel ? "

La réponse lui parvint après quelques secondes, nécessaire à l'attaché d'ambassade pour comprendre que cette invitation cachait autre chose qu'une simple politesse.

" Ma foi, oui, pourquoi pas. Voulez-vous dans dix minutes ? "

" Cela serait parfait. Venez donc avec votre voiture, sinon vous risquez l'insolation. "

Le capitaine GALON comprit que l'agent de la piscine devait avoir besoin d'un véhicule, sinon il n'aurait pas prononcé ces mots incongrus. La température et le soleil de cette fin d'automne, même sans chapeau,

n'aurait empêché quiconque de sortir et de faire le trajet à pied. Aussi il répondit :

" Aucun problème, je vous rejoins donc au bar dans dix minutes. "

Après avoir reposé le combiné, Paul descendit tranquillement et s'installa à une petite table à droite de la salle, assez éloignée du comptoir pour ne pas être entendu du barman, mais lui permettant de voir toute la salle, ainsi que la porte d'entrée. Après cinq minutes d'attente, il vit enfin le capitaine qui pénétrait dans la salle. Celui-ci scruta les alentours et, après avoir localisé son collègue, se dirigea vers sa table et s'installa en face de lui. Il commanda un porto. Les deux hommes attendirent d'être servis et que le barman se soit éloigné pour entamer leur conversation. Rentrant alors très rapidement dans le vif du sujet, Paul dit :

" J'ai rendez-vous avec un de nos agents dans la région. Ce dernier se sent surveillé et m'a donc demandé de le rejoindre à l'ancienne basilique saint Augustin, à Bône. Vous connaissez ? "

" Oui, très bien. "

" Il faudrait que vous m'expliquiez comment m'y rendre et que vous me prêtiez votre véhicule. "

" Ca peut se faire, mais ne préférez-vous pas que je vous y conduise ? Je connais la région comme ma poche et je vous ferai gagner du temps. "

" Il ne faudrait pas que ça vous porte tort, ni à vous, ni à l'ambassade. "

" Aucun risque, j'ai l'habitude de véhiculer les invités de notre représentation diplomatique, chaque fois qu'ils en expriment le désir, pour leur faire visiter les hauts lieux touristiques. Aussi, personne ne trouvera bizarre que je

conduise un concitoyen voir l'une des curiosités de cette région. "

" Bien, alors en route. Il me reste deux heures avant mon rendez-vous. "

Les deux hommes se mirent en route. Pendant le trajet, le capitaine dit à Paul :

" L'amiral a eu une foutue idée de me faire nommer représentant officiel ici, je m'ennuie à mourir car, du fait de mon poste officiel à l'ambassade, je n'ai pas la possibilité d'action directe. Je m'étais engagé dans les services spéciaux pour la vie d'aventure, et me voilà cloué derrière un bureau. "

" Tiens, mais pourquoi ? "

" Tout ça par la faute d'un libyen qui m'a envoyé du plomb dans la jambe lors de l'opération que nous menions au Tchad pour empêcher que ce pays ne tombe sous la coupe du fou de Tripoli. J'étais en mission de reconnaissance pour savoir où étaient stationnés leurs véhicules blindés afin de leur envoyer nos jaguars pour réduire leurs capacités offensives. Je me suis fait repérer et j'ai pris deux bastos dans la cuisse droite. Je vous prie de croire que je n'en menais pas large, après avoir appelé les secours, en attendant que l'on vienne me récupérer. Après m'avoir fait rafistoler, le patron m'a mis dans cette ambassade en attendant que je retrouve la totalité de mes moyens. Ca fait maintenant cinq ans et je suis toujours là. Pourtant je vous garanti que je n'ai plus la moindre séquelle de mes blessures. "

" Lui avez-vous rappelé ? " risqua Paul, un peu gêné devant tant d'amertume.



" Ben non, je pense qu'il doit avoir tous les dossiers par dévers lui, alors j'attends. "

" Vous rendez-vous compte de tout ce qu'il a à faire. " lui dit Paul, " comment voulez-vous qu'il se souvienne de tout et de tous. A votre place, je lui enverrais une note lui expliquant ce que vous m'avez raconté. Il a sans doute oublié la raison pour laquelle il vous a mis ici. Si vous lui rafraîchissez la mémoire, il y a de fortes chances pour qu'il vous réintègre dans le service actif. Nous manquons un peu d'agents expérimentés en ce moment. "

Le reste de la route se fit en silence sauf lorsque qu'ils passaient devant un endroit pittoresque, auquel cas, GALON donnait quelques précisions à son passager.

Arrivé devant l'ancienne basilique saint Augustin, Paul descendit du véhicule et dit :

" Allez faire un tour et rejoignez moi dans ... disons une demi-heure. " et, d'une allure décontractée, il se mit en route pour rejoindre l'abri des pins qui cernaient le bâtiment.

De loin, il vit une forme allongée ainsi que trois individus qui semblaient s'enfuir dans la direction opposée à la sienne. L'inquiétude s'insinua en lui et c'est en courant qu'il franchit les derniers mètres qui le séparait du corps. C'était celui d'un homme, un européen. Il avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre et il n'y avait plus aucun espoir qu'il puisse raconter quoi que ce soit. Paul se mit en devoir de le fouiller, il découvrit le portefeuille de l'homme et l'ouvrit.

Il s'agissait bien de son collègue GG 22. Le nom de sa couverture ne laissait planer aucun doute : Gérard DUVERT. Tous les papiers qu'il avait sur lui tendaient à

accréditer cette identité. Paul sentit la rage monter dans son ventre. Pourquoi l'avait-on égorgé comme une bête ? Dans ces temps troublés, on ne pouvait savoir si son exécution était due à sa nationalité ou à son activité. Toute personne de race étrangère se promenant seule dans des coins comme celui-ci risquait la mort. De toute façon, il était trop tard pour le pauvre bougre. Continuant la fouille du cadavre, Paul ne trouva rien de plus. Où étaient donc les documents ? DUVERT les avait-il avec lui pour venir au rendez-vous ou avait-il jugé plus prudent de les laisser chez lui pour un contact futur ?

Paul se mit à regretter d'avoir envoyé son chauffeur en ballade quand un coup de Klaxon lui fit lever la tête. La voiture du capitaine GALON se trouvait à l'endroit où il l'avait déposé. Pendant que ce dernier descendait du véhicule, Paul se précipitât vers lui :

" Remontez dans la voiture, nous repartons immédiatement pour Alger. "

" Je suis revenu de suite, car en partant, j'ai vu trois hommes qui semblaient fuir. J'ai cru qu'ils pouvaient vous avoir agressé et je suis venu me rendre compte. Que c'est-il passé ? "

" Je suis arrivé trop tard, les gars filaient au moment où je suis apparu. Ils ont assassiné notre ami. Peut-être le connaissiez vous, il se faisait appeler DUVERT. "

" Le journaliste ? Mais bien sûr que je le connaissais, par contre, j'ignorais qu'il travaillait pour la maison. Il ne m'a jamais contacté pour une question de boulot. "

" Normal " reprit Paul, " vos contacts sont toujours des agents alpha. Les réseaux implantés ont ordre de ne jamais se révéler aux représentants officiels. "

" Merde, et c'est lui qui devait vous remettre des documents ? "

" Oui, et je me retrouve le bec dans l'eau. Mais, vous m'avez dit que vous aviez vu les trois hommes qui s'enfuyaient. Avez-vous vu s'ils avaient quelque chose à la main ? "

" Oui, une sorte de mallette, ou de porte document. Ça m'a frappé car il est rare de voir des algériens en djellaba se balader avec l'outil de travail d'un homme d'affaire. "

" Bon, deux solutions " dit Paul, " la première, la plus probable, cette mallette contenait les documents que je devais récupérer, et dans ce cas, ils sont hors de portée pour l'instant. La deuxième, ce ne sont que des échantillons que transportait notre infortuné collègue et, auquel cas, il doit rester des éléments chez lui. Je n'y crois pas beaucoup, mais je ne dois pas négliger cette hypothèse. " Après un court instant de réflexion, Paul reprit :

" Il faut que vous me conduisiez chez lui le plus rapidement possible, Vous connaissez son adresse ? "

" Oui, il m'avait déjà invité chez lui une ou deux fois avec quelques collègues de l'ambassade. "

La voiture regagna Alger et se rendit en droite ligne à proximité de la casbah. Le domicile du défunt se trouvait sur la périphérie de celle-ci. GALON rangea son véhicule à une centaine de mètres de la maison et les deux hommes s'approchèrent de celle-ci avec mille précautions. Ils n'étaient pas sûrs que le logis ne soit pas surveillé. Paul prit la décision d'entrer. Il demanda au capitaine de rester en arrière pour faire le guet. Il valait mieux que celui-ci ne se fasse pas prendre en

train de fouiller, en toute illégalité, le domicile même si c'était celui d'un compatriote. Du fait de son rôle officiel, cela pouvait entraîner des conséquences fâcheuses. Paul, lui, n'était que de passage, il pourrait facilement se sortir d'un mauvais pas sans mouiller les autorités de l'état. Pour le cas ou...

Lorsqu'il fut entré dans le petit trois pièces du journaliste, FIVIER en fit le tour avec la plus extrême prudence. Personne ne se trouvait dans l'appartement. Celui-ci dégageait une ambiance de célibataire. Le rangement et le ménage n'était fait que partiellement et un infime couche de poussière attestait que la femme de peine n'était pas venu depuis un certain temps. Paul commença sa perquisition mais ne mit à jour aucun document pouvant, de près ou de loin, lui permettre d'avancer dans sa mission. Une fois la fouille terminée, il refit un tour rapide du logis pour vérifier qu'il ne laissait aucune trace de son passage. C'est dans la chambre à coucher qu'il aperçut soudain un petit morceau de papier qui lui avait échappé lors de sa première investigation. Il était coincé sous la boîte en bois qui trônait sur la commode Louis XVIII dans laquelle DUVERT rangeait son linge de corps. Soulevant la dite boîte, Paul retira une photo. Celle-ci représentait une ravissante jeune femme, sûrement native de la région car elle en avait les traits et le charme. Elle était en tenue de plage, avec un maillot de bain deux pièces qui ne cachait pas grand chose de son anatomie. Paul apprécia en connaisseur tout en se demandant pourquoi cette photographie était cachée. Il se décida à l'emporter avec lui car, lorsque l'on possède une si belle image, il ne pourrait y avoir que deux raisons de ne pas l'afficher : soit il s'agit d'une maîtresse dont on ne veut

pas que la liaison soit connue, soit, et dans le cas présent, c'était le plus probable, il s'agit d'un indice que le propriétaire de la photo laissait derrière lui pour le cas où il lui arriverait malheur.

LD 21 ressortit, rejoignit la voiture et fut surpris de ne pas y trouver GALON. Le temps pour lui de se poser la question et voilà son homme qui pénètre dans le véhicule.

" Excusez-moi, mais il y a un homme qui est arrivé juste après que vous soyez entré dans la maison. Il est sorti de l'immeuble en face. Il a commencé par surveiller la façade, et lorsqu'il vous a vu passer devant une des fenêtres, il s'est empressé de partir par la rue latérale. Je me suis mit dans son sillage, mais il est rentré dans la casbah. J'ai dut décrocher, c'est un endroit où un européen ne peut pas mener une filature. Il se ferait repérer tout de suite. "

" Bon, tant pis. Je ne vous en veux pas. Je connais la réputation des lieux. Je sais très bien que l'on ne peut rien faire de concret sans l'aide de quelques indigènes et un peu de matériel. Pouvez-vous me ramener à mon hôtel, il me faut rendre compte à la direction. "

Après avoir remercié chaleureusement son cicérone, Paul regagna sa chambre, prit son petit téléphone, engin sorti tout droit des ateliers de la DGSE et qui avait entre autre la faculté de brouiller les communications, ce qui les rendaient inintelligibles pour toutes personnes auxquelles elles n'étaient pas destinées. Seul l'amiral, lorsqu'il était à l'autre bout du fil, avait la restitution intégrale des propos tenus par l'un de ses agents. Paul lui fit donc un rapport succinct de la situation. Après un instant de silence que l'amiral mit à

profit pour analyser les propos de son subordonné, il lui dit :

" Il faut absolument pour vous me retrouviez ces documents. Je sais que ce ne sera pas facile, mais sans eux, nous aurons beaucoup de mal à savoir si les terroristes peuvent réaliser leur projet malgré le coup qui leur a été porté. "

" Il n'y a qu'à avancer ou retarder le départ des camions, ça nous laisserez plus de temps pour débrouiller les écheveaux de cette affaire. "

" Vous avez l'air d'oublier que la dernière hypothèse que nous avons émise avant votre départ comportait la trahison d'une autre personne engagée dans le projet. Si celle-ci touche l'entreprise d'assez près, il lui sera facile de prévenir ses mandants du changement. "

" Ouais, c'est bien joli tout ça, mais par quel bout vais-je entreprendre cette affaire moi ? "

" Mais foi, vous vieillissez. Il ne vous reste qu'à retrouver les assassins de ce pauvre DUVERT et de les interroger. Ils vous diront qui les a chargés de ce contrat. Vous remontez jusqu'à l'instigateur et vous lui faite cracher le morceau. Facile. "

" On voit que ce n'est pas vous qui êtes sur le terrain. Bon, on va essayer de vous régler ça le plus vite possible. ". Et il raccrocha sans laisser à son chef le temps de répondre. Paul était furieux. C'était toujours la même chose. On lui demandait à chaque fois de se débrouiller pour retrouver une aiguille dans une meule de foin alors qu'il n'avait même pas le bout du fil auquel elle était rattachée. Renonçant à maudire sa direction, il décida qu'il retournerait le lendemain à Bône pour

chercher d'éventuels témoins qui auraient pu apercevoir les agresseurs.

Réveillé vers dix heures, il fit sa toilette et commanda un petit déjeuner. Un simple café fit l'affaire car il avait prévu de manger relativement tôt pour pouvoir se rendre à l'ancienne basilique. Après avoir jeté un coup d'œil sur les journaux que le garçon lui avait remis en même temps que le café, Paul alla faire un petit tour en ville. Non qu'il en éprouve le besoin impérieux, mais il voulait se rendre compte s'il n'était pas surveillé. Dans cette éventualité, cela le dispenserait de sa promenade de l'après-midi, sans garanti de résultat, mais aussi lui ferait gagner un temps précieux. Il s'occuperait directement de son ou ses suiveurs et aurait un point de départ sûr.

Malheureusement, personne ne s'attacha à ses pas malgré le grand tour qu'il s'imposa. Dépit il regagna son hôtel. Lorsqu'il pénétra dans le restaurant de l'établissement, il eut besoin de tout son sang froid pour ne pas extérioriser la surprise qu'il ressentit en apercevant, installée à la table joutant la sienne, une ravissante jeune femme. Celle là même dont l'image l'avait troublé la veille. La fille de la photo. Et avec l'œillade qu'elle lui envoya en réponse au sourire qu'il lui fit, il comprit tout de suite qu'elle était là pour lui et rien que pour lui. Ils avaient donc retrouvé sa trace et lui avaient envoyé leur argument de charme. Mais dans quel but. L'attirer dans un traquenard ou lui soutirer des renseignements sur l'oreiller ? Indécis quant à l'attitude à adopter, Paul décida de ne rien brusquer. Il s'installa donc à sa table et commença à manger. Levant les yeux de temps en temps, il s'aperçut que la fille l'observait

aussi à la dérobée. Se réservant sur les suites à donner, Paul fut à peine surpris lorsque celle-ci prit l'initiative :

" Excusez-moi " lui dit-elle, en français, " auriez-vous du feu ? J'ai oublié mon briquet dans ma chambre. "

Tout en accédant à sa demande, Paul se fit la remarque que le truc de la cigarette, tout en étant vieux comme le monde, était encore le plus efficace pour lier connaissance.

" Je vous remercie. " reprit l'affriolante jeune femme en accompagnant sa réponse d'un regard plus que prometteur. " Etes-vous Français ? "

" Oui, comment l'avez-vous deviné ? "

" Vous en avez le charme. "

" Eh bang " se dit Paul, " elle attaque bille en tête. A mon avis, ses copains doivent être pressés d'obtenir des renseignements et de savoir dans quel but je suis là. "

" Puis-je vous tenir compagnie, mon prénom est Aïcha " lui dit la jeune femme.

" Bien sûr, prenez place, je vous en prie. " répondit-il en se levant, très vieille France.

" Merci, je dois vous surprendre. Ce n'est pas dans l'habitude des femmes, surtout dans mon pays, d'agir comme je le fais. Mais je m'ennuyais. Dès que je vous ai vu, je me suis dit que vous deviez être un personnage fascinant. "

" Et re bang. La grosse artillerie. J'ai attention à faire attention à mes os. "

Une conversation banale s'engagea alors sur des sujets anodins. Après une petite heure, ils s'appelaient par leurs prénoms respectifs et l'hilarité qui fusait de leur



table laissait à penser qu'ils étaient des connaissances de longue date, et les regards qu'ils se portaient semblaient n'être que le prélude à des distractions d'une autre sorte. Un vieil homme du coin lança un long regard réprobateur en direction de la jeune femme, il semblait vouloir lui faire comprendre qu'une fille de sa race ne devait pas se compromettre de la sorte, surtout dans un lieu public, avec un étranger. Cette dernière, bien qu'ayant capté le reproche muet, n'en tint aucun compte et finalement elle fini par demander à son vis à vis, en lui faisant des yeux de chatte :

" Et si vous m'offriez un dernier verre dans votre chambre." c'était plus une évidence qu'une interrogation. Il ne vint même pas à l'idée de Paul de refuser. Non seulement parce qu'il voulait savoir jusqu'où elle irait, mais aussi parce que les quelques verres qu'il avait bu lui avaient échauffé les sens. Alors, pourquoi ne pas en profiter tout en se tenant sur ses gardes. Une fois dans la chambre, ils ne prirent même pas le temps de se servir un verre. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre comme s'ils n'avaient attendu qu'un peu de solitude pour donner libre cours à la folie sensuelle qui bouillonnait en eux. Ce fut à la fois une étreinte courte et sauvage. La pointe acérée du plaisir les foudroya au bout de quelques minutes à peine et ils s'écroulèrent, pantelants, sur le lit qui n'était même pas défait. Après avoir repris son souffle, Aïcha se leva et proposa un verre à Paul. Celui-ci accepta qu'elle lui serve un whisky. Elle prit la bouteille sur le bar roulant, deux verres, et se mit sur la table centrale pour servir les boissons. Juste à côté de son sac. Elle y glissa discrètement la main, et une fois les verres remplis, fit tomber dans l'un d'eux un petit cachet blanc. La pilule

se dissout instantanément et ne laissa aucune trace dans le liquide ambré. Elle porta les verres jusqu'au lit, en donna un à Paul et ils les choquèrent l'un contre l'autre. FIVIER posa le sien sur la table de nuit et se redressa. Un éclair de surprise passa dans le regard de la jeune femme mais, comme Paul se dirigeait vers la chaise où se trouvait sa veste et en retira un paquet de cigarettes, elle sembla rassurée. Il revint vers elle, lui prit son verre des mains, le posa à côté du sien et se mit à embrasser sa conquête avec passion. Elle ne put que répondre à son baiser. Pendant ce court laps de temps, Paul inversa les deux verres de place. Etant sur ses gardes, il avait remarqué le geste imperceptible de la jeune femme lorsque celle-ci était en train de servir les boissons. Lorsque leurs bouches se séparèrent, sans un mot, il reprit les verres, donna à Aïcha celui qui était sensé être le sien, trinqua avec elle et ils burent ensemble la totalité de leur boisson. Cinq minutes après, Aïcha dormait comme une souche. Paul vérifia quand même sa respiration. Ils avaient peut-être décidé de l'éliminer directement. Non, la poitrine de la jeune femme se soulevait régulièrement. Il se demanda comment allait être la suite des opérations. Les complices attendaient-ils un signe de la femme ? Dans le doute, Paul se munit de son arme, alla entrouvrir la porte d'entrée et se dissimula derrière celle-ci. Moins d'une minute après, la porte fut poussée et deux hommes pénétrèrent dans la chambre, munis d'une grande malle qui pouvait largement contenir le corps d'un homme. Paul repoussa le battant et, son arme dirigée vers les deux hommes, il les apostropha :

" Levez vos mains. Le premier qui bouge ou qui fait mine ne serait-ce que de se gratter l'oreille, je le rempli de plomb. "

Les deux individus eurent un sursaut. Ils mirent leurs mains au dessus de leur tête et se retournèrent lentement. En face d'eux, ils virent l'homme qu'ils étaient censés enlever et qui, normalement devait être en train de dormir du sommeil du juste. Mais il était là, debout, bien réveillé et pointant dans leur direction un revolver dont le canon était prolongé d'un silencieux.

" Reculez " leur intima leur adversaire, " allez vous allonger sur le lit, pour tenir compagnie à votre complice. Couchez vous sur le ventre, les mains derrière la nuque. "

Ils prirent la position que leur imposait Paul et celui-ci les ficela avec le cordon des rideaux. Après les avoir retourné, il s'assit dans un fauteuil et les regarda, le visage mauvais, sans rien dire pendant une dizaine de minutes. Puis, sans transition, il se leva, s'approcha du premier :

" Ton nom ? "

" Ahmed. "

" Qui t'as demandé de m'enlever ? "

L'homme ne répondit pas mais il tourna légèrement la tête vers son complice qui, d'un regard, lui fit comprendre qu'il ne devait pas parler. Paul se rendit compte que le second semblait être le chef du duo. Il s'approcha de lui et l'assomma d'un coup de crosse. Revenant vers le premier, il lui dit :

" Ton chef ne peut plus t'entendre. Si tu ne réponds pas je te garantis que tu ne reverras plus la lumière du jour. Tu as compris ? "

" Oui, oui. "

" Bon, à la bonne heure, je renouvelle ma question, qui ? "

Après une seconde d'hésitation, l'homme lui répondit :

" Moi, je ne sais pas. Mon chef il sait. Il est venu me chercher tout à l'heure. Il m'a dit que j'aurais une prime spéciale mais qu'avant il fallait que je l'aide à porter un coffre avec quelqu'un dedans. Après, il devait partir tout seul avec le fourgon. Je ne sais pas où il devait vous conduire. Je n'en sais pas plus. " Finit-il d'un air affolé.

Un sous fifre sans aucun doute. Bon, il ne restait plus à Paul qu'à réveiller l'autre et à l'interroger. Ce serait, à coup sûr une autre paire de manche. Soudain, une idée lui traversa l'esprit et son visage s'illumina. Il s'approcha d'Ahmed, l'assommât. Puis il prit le poignard de commando et fit une entaille sur le poignet de l'homme et macula de sang l'endroit où se trouvait celui-ci. Quand il estima que la dose était suffisante, il posa un chiffon, imbibé de whisky sur la plaie et serra fortement pendant cinq minutes pour arrêter le saignement. Il fixa le chiffon avec une ceinture et transporta son prisonnier à la salle de bain, l'allongea dans la baignoire, le ficela comme un saucisson et le bâillonna.

Pour plus de sécurité. De retour dans la chambre, il entreprit de réveiller le second. Après quelques petits soins appropriés, l'homme reprit connaissance. Il ouvrit les yeux, sentit une migraine assez forte et vit le visage d'un inconnu penché sur lui. Tout à coup, les événements qui avaient précédés sa perte de conscience lui revinrent en mémoire. Il tourna la tête vers l'endroit où il pensait voir son complice, mais il ne

vit que des tâches de sang. De grandes tâches rouges qui imbibaient le drap. Il prit peur. L'inconnu lui dit :

" Tu cherches ton copain ? Désolé. Comme il n'avait rien d'intéressant à me dire, je l'ai un peu chatouillé. Mais, même après ce petit intermède, il n'a rien pu rajouter. Alors, je l'ai renvoyé rejoindre ses frères au paradis d'ALLAH. Maintenant c'est à toi. Je te préviens que je vais employer la même technique. Tu parle : pas de problème. Tu ne dis rien et j'utilise des moyens que je réproouve mais qui sont d'une efficacité que je qualifierais de redoutable. A toi de décider. Ah, j'oubliais, ton complice m'a quand même dit que c'est toi le chef, alors n'essaye pas de me raconter des fariboles. En plus, la patience n'est pas ma qualité dominante. "

Après ce petit préambule destiné à détraquer les nerfs de son prisonnier, Paul posa la première question :

" Qui t'as donné l'ordre de m'enlever ? "

L'homme avait les lèvres qui tremblaient et ses yeux semblaient être sur le point de jaillir de ses orbites. Il suait la peur par tous les pores de sa peau. Paul lui laissa deux minutes pour réfléchir, sachant très bien que les propos qu'il avait tenu plus la vue du sang sur les draps allaient faire fléchir son prisonnier. Il espérait qu'il n'aurait pas besoin de recourir à d'autres moyens pour que le bonhomme lui raconte ce qu'il voulait entendre.

" Je répète ma question pour la dernière fois : qui t'as donné l'ordre de m'enlever ? "

L'homme s'écroula d'un coup :

" C'est Abdul GIFARI !! C'est lui qui m'a téléphoné et qui m'a dit ce que je devais faire. "

" Très bien, et où le trouve-t-on ton copain Abdul ? "

" Si je vous donne son adresse, que ferez-vous de moi ? Je sais très bien que si je continue à vous parler, ils me tueront. "

" Si tu te tais, c'est moi qui vais t'envoyer en enfer, et après de joyeuses fêtes, je te le garantis. " rétorqua Paul en dirigeant vers lui un regard qui lui montrait qu'il ne plaisantait pas. " A toi de choisir. Par contre je te signale que ton patron, je vais m'occuper de lui. Donc, lui ne pourra plus s'occuper de toi. "

" Il habite à la rue Burdeaux, au 16. " s'effondra l'homme.

" Quelles étaient les consignes à mon égard ? "

" Aïcha devait vous endormir et nous ouvrir la porte. Après, nous devons vous emmener directement chez lui. "

" Et si je n'étais pas tombé dans les bras de cette beauté le premier jour ? "

" Il m'a dit que nous avons un maximum de trois jours pour vous embarquer. Il avait envisagé la possibilité que vous venez de mentionner. Après, d'autres personnes auraient été chargé de vous enlever de force. "

Paul ressentit enfin une bouffée d'optimisme. Enfin la chance lui donnait un coup de pouce. Et si elle voulait bien laisser ce pouce un petit moment sur son dos, il allait pouvoir terminer sa partie algérienne sans anicroche.

Il fit semblant de déambuler dans la pièce et, sans prévenir, il redonna de la crosse sur le crâne de sa victime. Il le bâillonna ainsi que sa complice qui continuait son voyage dans les bras de Morphée. Paul ignorait la durée d'action du produit. Enfin, il se dirigea vers le téléphone.

" Dites-moi GALON " dit-il lorsqu'il eut le capitaine au bout du fil, " êtes-vous équipé pour héberger trois personnes pendant quelques jours ? "

" Ca doit être dans le domaine du possible. J'ai dans ma cave un local sans fenêtre et relativement bien aménagé pourvu que les pensionnaires ne soient pas trop exigeants. "

" Et, d'après vous, comment peut-on les emmener dans la discrétion, sachant qu'ils ne peuvent pas marcher tout seul et que je ne pense pas qu'ils me suivent de leur plein gré ? "

" Où êtes-vous ? "

" A l'hôtel, dans ma chambre. "

" Je vais vous envoyer deux hommes qui vont s'occuper de ce petit problème pendant que vous viendrez dîner chez moi. Cela vous convient-il ? "

" C'est parfait. A tout à l'heure. " Répondit Paul en raccrochant tout en commençant à apprécier franchement le bonhomme. " Ce type comprend vite, ne pose pas de question et agit exactement dans le sens qu'il faut. " Puis rassuré, il attendit patiemment l'arrivée des hommes de GALON pour leur expliquer ce qu'ils devaient faire. Lorsqu'ils arrivèrent, Paul les fit entrer et leur montra le gibier. L'un d'eux s'exclama avec un accent venu tout droit du sud-ouest de la France :

" Vingt dieux la poupée, vous ne vous ennuyez pas dans votre vie. Par contre, pourquoi vous les saucissonnez, ça je ne comprends pas. "

Comprenant qu'il plaisantait, Paul répondit :

" Que voulez-vous, moi mon truc c'est les cochonneries. Alors, comme la charcuterie, je ficelle et j'attends que ça sèche. "

" Bon, trêves de plaisanterie " reprit le second gaillard, " les ordres sont les suivants. Vous, monsieur FERRANT, vous partirez chez l'attaché militaire vers dix huit heures. C'est à dire dans une dizaine de minutes. Pour le reste, on s'occupe de tout. "

" Comment allez-vous vous débrouiller ? " s'enquit Paul, curieux.

" Ca, vous poserez la question au patron. S'il veut vous vendre la mèche c'est ses oignons. Moi, je ne me sens pas le droit de vous révéler quoi que ce soit. Bon, nous sortons cinq minutes le temps de préparer nos petites affaires. D'ici là, vous serez prêt à partir. "

Paul, prenant son petit téléphone portable se mit en devoir d'appeler son chef, à Paris. Il comptait le faire plus tard mais pourquoi attendre. Une fois l'Amiral en ligne, il lui fit un nouveau rapport sur la situation et en conclusion il lui dit :

" Il faudrait que vous m'envoyiez mes quatre lascars le plus rapidement possible. Je vais avoir besoin d'eux pour m'introduire chez le dénommé Abdul et m'emparer de lui. "

" D'accord Paul, vous aurez vos adjoints. Est-ce tout ? "

" Non, qu'ils emmènent avec eux une trousse de Chimie. Jusqu'à maintenant, je n'ai eu à faire qu'à des rigolos. Avec leur chef, je risque de tomber sur du plus coriace et je ne voudrais pas perdre de temps cette fois ci. "

" Bien, je fais le nécessaire. Où vous retrouvent-ils ? "



" Le mieux, c'est qu'ils se rendent à l'ambassade et demandent le capitaine GALON. "

" Ah ! C'est vrai, c'est lui qui nous représente là-bas. Comment va-t-il ? "

" Eh bien, il commence à ne plus vous porter dans son cœur " lui répondit son subordonné, " Il lui semble que vous lui aviez promis de le réintégrer dans le service action et, maintenant il a l'impression que vous l'avez oublié. "

" Ah ! Bon, on verra ça. Je m'occupe de votre équipe tout de suite. " Et il raccrocha. Paul n'était pas mécontent d'être intervenu fort à propos dans l'intérêt de son collègue.

## CHAPITRE XIV

C'est dans une maison située dans la périphérie d'Alger que FIVIER retrouva l'homme de l'ambassade. Le haut mur qui cernait la propriété était surmonté de trois rangées de fil barbelé et électrifié.

" Le gouvernement de ce pays n'a pas hésité à prendre toutes les mesures pour protéger les représentants diplomatiques. " lui raconta son hôte devant un apéritif. " Comme tout le monde ne pouvait pas vivre indéfiniment et en permanence à l'ambassade, ils ont fortifiés les propriétés et font des patrouilles régulières dans le quartier. "

" Mais comment va-t-on faire rentrer mes prisonniers dans ce cas ? " fit remarquer Paul.

" Ne vous en faites pas. Depuis le temps que je les vois, je peux vous dire qu'ils sont réglés comme du papier à musique. Tenez, venez, c'est l'heure de l'une d'elle. " Il se dirigea vers une fenêtre, souleva le coin du rideau et indiqua du doigt la grille de la propriété. Paul regarda dans la direction indiquée et effectivement il vit passer devant le portail un camion militaire avec une douzaine d'hommes à son bord. Il se tourna vers GALON et posa sur lui un regard interrogateur pour inciter ce dernier à poursuivre ses explications. Retournant s'asseoir sur le canapé, l'attaché militaire reprit :

" Il en passe un comme ça toute les heures, à deux minutes près, réglé comme une pendule. J'ai préparé mes batteries en fonction de ces rondes. Comme en plus, je connais exactement le parcours qu'elles empruntent, ça ne m'a pas posé de problème. "

" Les hommes que vous m'avez envoyé n'ont pas voulu m'expliquer la façon dont ils allaient procéder. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ou s'agit-il d'un secret ? "

" Je vais vous expliquer. J'ai envoyé un télex à la piscine, comme je le fait à chaque fois que je réceptionne un agent, et ils m'ont fait savoir que vous étiez A1, donc je peux vous faire confiance. En temps que chef de mission, vous êtes en droit de tout me demander. Donc, les deux hommes que vous avez vus sont employés dans une entreprise de nettoyage de linge. Cette entreprise a été créée par les fonds que l'Amiral m'a octroyés lors de mon arrivée ici. J'ai donc fondé, avec un prête-nom, cette société. La grande majorité des employés sont des indigènes. Mais j'ai casé cinq agents du service, quatre s'occupent du transport et le cinquième en est le directeur. Sa consigne principale a été de signer des contrats très intéressants avec quelques grands hôtels. En ce moments, l'un des hommes doit être dans votre chambre en train de mettre vos pensionnaires dans de grands sacs de linge, après quoi, il va les faire descendre, par un conduit, jusqu'au sous-sol où le second attends avec la fourgonnette. Ce dernier va les charger à bords, mélangés à tous les sacs de linge habituels qu'ils récupèrent tous les soirs. Ensuite, ils viendront ici, en suivant le même itinéraire que la patrouille mais avec dix minutes de retard. Pour le reste, vous verrez de vos propres yeux de quelle manière ils vont rentrer et ressortir de la propriété. Encore une petite astuce que m'a permise la générosité du patron. Mais de cela, je vous en réserve la surprise. "

" Bon, j'attendrais donc. A moi, demain, dans la matinée, vous recevrez à l'ambassade, à des intervalles que je ne connais pas moi-même, quatre hommes. C'est l'équipe de soutien que j'ai réclamé à Paris. Comme je ne sais pas s'il y aura ou non du grabuge dans l'action que je veux entreprendre, j'ai préféré ne pas vous mouiller et avoir ma propre équipe. "

" Ne vous excusez pas, je sais que vous avez raison. Je n'aurais même pas dut faire ce que j'ai fait. Mais, que voulez vous, je m'ennuie tellement que dès que je peux me rendre utile, j'ai tendance à en faire un peu trop. Ceci dit, comment je vais savoir que ce sont vos hommes, je reçois une trentaine d'européens par jour. "

" Ils se présenteront à vous uniquement avec des prénoms. Si vous voulez bien noter : Richard, Denis, Pierre et Jean-Claude. Bien entendu, cela ne doit correspondre en rien avec leur passeport qu'ils devront vous remettre après s'être présentés. "

Après ces mises au point, ils reprirent une conversation plus anodine qui les fit patienter jusqu'au passage de la patrouille. A partir de ce moment là, les deux hommes se rendirent dans le bureau de l'attaché militaire et attendirent. Exactement huit minutes plus tard, une lampe rouge se mit à clignoter. Entraînant Paul vers le garage, son cicérone entreprit d'ouvrir la porte arrière de celui-ci. Il montra du doigt une portion du mur de la clôture entourant le jardin et appuya sur un bouton. FIVIER écartilla les yeux de surprise car là-bas, le mur commençait à se déplacer latéralement vers la droite, sans bruit. Lorsque l'ouverture fut suffisamment grande, une fourgonnette s'y engouffra. Le mur reprit alors sa

position initiale. Le tout n'avait pas duré plus de deux minutes. GALON demanda :

" Alors, qu'en pensez-vous ? "

" Chapeau, c'est de l'excellent boulot. Jamais je n'aurais pensé à une telle astuce. Il va falloir que vous m'expliquiez comment vous avez réussi à faire une chose pareille. "

" D'accord, mais tout à l'heure. Pour le moment, nous allons mettre vos invités au chaud pour que mes gars puissent repartir et finir leur tournée. "

Aussitôt que les trois sacs furent déchargés, le véhicule repartit par le même endroit. GALON et FIVIER, de nouveau cloîtrés dans le garage, portèrent les trois colis vers l'avant du local et, par un autre système ingénieux, Paul vit le sol se soulever à un endroit que l'on ne soupçonnait pas. Un escalier fut emprunté par les deux hommes, chacun portant un sac sur l'épaule et ils arrivèrent devant deux portes blindées. Ils installèrent les deux hommes derrière l'une d'elles puis le capitaine retourna chercher la femme qu'ils mirent derrière la seconde. Ils réintégrèrent ensuite le salon.

" A quand l'ascenseur ? " demanda Paul, un sourire aux lèvres.

" C'est vrai, j'aurai du y penser. Mais figurez-vous que lorsque l'idée de ce bricolage m'est venue, j'avais pensé y cacher des personnes consentantes et valides. "

" Et si vous me racontiez pour le mur, j'avoue que vous m'avez épaté. "

" Oh, c'est très simple. Je suis bricoleur à mes heures. Quand je me suis installé dans cette propriété, possession de l'ambassade, j'ai un peu vadrouillé aux alentours. Derrière ce mur, il y a un petit chemin et

aucune maison, contrairement à devant où les domaines se touchent presque tous. Autre avantage, je suis seul de ce côté de la route et la hauteur des murs d'enceinte cache l'arrière de la propriété. L'idée m'est venue à ce moment là. Je me suis débrouillé avec un de mes hommes pour que celui-ci commette un semblant d'attentat et me bousille une portion de l'enceinte. Après, ça n'a été qu'une question de débrouillardise. J'ai dit à l'ambassadeur que je me faisais fort de réparer le mur avec des amis et que ce dernier serait encore plus solide qu'avant. Il m'a suffi d'installer le mécanisme d'ouverture à glissière et remonter le mur par dessus. Un petit travail de précision car il fallait que celui-ci s'emboîte parfaitement, sans pour cela être scellé au reste. "

" Félicitations, c'est du travail d'artiste. Je commence à comprendre pourquoi le patron ne veut pas vous rapatrier. Un gars comme vous dans la région, c'est une mine d'or. "

" Eh, arrêter ! Vous allez me faire regretter de prendre des initiatives. Je n'ai que trente cinq ans et je ne tiens pas à moisir dans le sédentarisme. "

Puis il reprit :

" Bon, et demain, qu'est ce que je fais de vos quatre hommes ? "

" Pouvez-vous les héberger ici ? "

" Combien de temps ? "

" Deux jours maximum. Je pense que d'ici là, tout doit être réglé. "

" Alors aucun problème. " et sur ces bonnes paroles, ils commencèrent à dîner.

## CHAPITRE XV

Le lendemain matin, Paul sortit de son hôtel en pleine forme. Après ces aventures de la veille et le retournement de situation, il était gonflé d'un optimisme sans borne. Il prit la direction des quais, flâna un peu puis s'arrêta devant un plan de la ville. Après avoir repéré la rue Burdeau et l'itinéraire qu'il devait emprunter pour la rejoindre, il se mit en route. Il passa devant le 16 sans s'arrêter et en baissant la tête. Un peu plus loin, il s'évertua à prendre des repères et à analyser les environs. Ensuite, satisfait mais toujours sur ses gardes, il regagna son hôtel d'où il appela GALON pour savoir où en étaient les arrivées. Celui-ci le rassura et lui dit que tout les colis étaient déjà sur place et qu'il n'avait qu'à se rendre à son domicile pour en prendre livraison. Après de vifs remerciements, Paul décida d'aller louer une voiture car maintenant il allait en avoir besoin. Son choix se porta sur une 605 V6, voiture puissante et rapide qui lui permettrait de distancer d'éventuels poursuivants.

Il retrouva son staff dans la luxueuse propriété de son collègue de l'ambassade et sans préambule commença à leur exposer le plan qu'il avait conçu :

" Il va falloir investir un appartement le plus discrètement possible. Pour ce faire, Richard tu vas aller louer une voiture, de préférence passe partout mais surtout suffisamment puissante. Tu feras équipe avec Denis. Jean-Claude et Pierre vous viendrez avec moi. Voici un plan de la ville. Notre cible se situe ici. " Leur montra-t-il en pointant le doigt sur le nom de la rue.

" L'équipe numéro un, c'est à dire Richard et Denis, vous arrêtez votre véhicule dans cette rue et vous vous

placez de part et d'autre de cet immeuble, à environ une cinquantaine de mètres de l'entrée. Vous aurez chacun un des émetteurs-récepteurs que vous a fourni le patron. Nous autres, nous pénétrons à l'intérieur à trois minutes d'intervalle chacun. Pierre le premier, car je ne sais pas si la, ou les, personnes qui sont à l'intérieur n'ont pas eu connaissance d'une photo où figurait mon visage. Donc tu seras chargé de me couvrir en première ligne si jamais il y a une réaction violente avant même que j'ai frappée à la porte. Je m'amène donc ensuite et je vais directement à la porte de l'appartement. A ce moment là, Jean-Claude nous rejoint et vous entrez derrière moi. Attention, j'en veux au moins un de vivant si on ne peut pas faire autrement. L'idéal serait quand même de ne rien casser et d'être le plus discret possible. Compris ? "

Les quatre hommes acquiescèrent avec ensemble.

Paul emmena Richard et le déposa à proximité d'une agence de location, attendit un quart d'heure et se remit en route lorsque son subalterne sortit au volant d'une 205 GTI blanche. Ce dernier n'avait pas mal choisi car FIVIER avait remarqué qu'il en circulait pas mal dans cette ville. Après un bref détour pour récupérer le reste de l'équipe, ils se rendirent tous sur place et mirent en action le plan de leur leader. Tout se passa à la perfection et Paul fut devant la lourde porte de chêne sans qu'aucune violence n'ait été nécessaire. Une fois ses deux adjoints plaqués contre les murs de part et d'autre de l'entrée, il sonna. Après quelques secondes, un homme ouvrit. Sans lui laisser le temps de réagir, Paul le bâillonna avec sa main, le retourna et lui assena un atémi très sec sur la nuque. Le corps s'amollit entre



ses bras et il le déposa doucement sur le sol en faisant signe à Jean-Claude de le ficeler. Ce que celui-ci fit avec célérité. En pénétrant sur les lieux, les trois hommes entendirent une voie qui s'exprimait en arabe. Richard, qui comprenait cette langue, dit tout bas :

" Il demande à son larbin qui c'est. "

" Répond lui que c'est un représentant " lui conseilla Paul sur le même ton. Et tout en laissant son collègue s'exprimer, il se dirigea vers la pièce d'ou était venu la question. Assis dans un confortable fauteuil, un homme enturbanné lisait. Avant que celui-ci n'ait pu se rendre compte de quoi que ce soit, il se retrouva dans un sommeil artificiel provoqué par la réception, par son crâne, d'un coup de matraque. Il fut ligoté et bâillonné de la même façon que son serviteur.

" Bon maintenant, nous allons fouiller cette baraque de fond en comble. " dit Paul. " Vous me ramenez tous les individus que vous trouverez ici. S'il n'y a personne, vous me mettez les pièces à sac. Je veux tous les documents que vous trouverez dans des endroits difficiles d'accès. Richard, tu lis l'arabe, tu feras le tri. " Et ils se mirent au travail. Le résultat fut extrêmement maigre. Il ressortait de leurs investigations que quelques papiers sans importance. Paul décida alors d'interroger le prisonnier et ceci directement sous influence chimique car il ne voulait plus perdre de temps. En plus il pensait qu'il était arrivé à un échelon élevé dans la hiérarchie du GIA. Il enjoignit Jean-Claude d'aller remplacer Denis et de lui envoyer celui-ci qui était, au sein du groupe, le spécialiste de la narcose. Une fois l'homme arrivé, FIVIER lui donna ses ordres. Tout fut réglé en un temps minimum et trois minutes après l'injection, le prisonnier

ouvrit les yeux. Le produit agissait déjà et l'algérien ne semblait éprouver aucune surprise à la vue des hommes qui l'entouraient.

" Me connaissez-vous ? " commença Paul d'une voie douce et uniforme.

" Oui, j'ai eu une photo de vous entre les mains. Vous êtes un ennemi de notre cause. Je... "

" Etes-vous un responsable de votre mouvement ? " l'interrompit son interlocuteur, connaissant les effets du produit. Si on le laissait faire, le drogué débiterait en permanence des phrases qui finiraient par n'avoir aucun sens.

" Je suis le responsable de notre organisation pour toute la région d'Alger à Oran " répondit l'homme comme si la chose allait de soi.

" Qui a ordonné d'agir sur le territoire français ? "

" Notre comité suprême en a pris la décision à mains levées. Tous les membres ont voté la résolution que je proposais. "

" Qui a proposé de faire exploser le convoi de déchets radioactifs. "

" C'est moi " répondit l'algérien d'un ton toujours monocorde. " J'en ai eu l'idée après qu'un de nos hommes en France m'ai transmis l'information. "

" Comment l'a-t-il appris ? "

" Il a recruté un ingénieur, sans que celui-ci ne s'en doute, en lui lançant dans les pattes une jeune femme. Celle-ci l'a séduite et quand il a été fou d'elle, elle lui a dit que s'il voulait la garder, il lui faudrait avoir beaucoup plus d'argent qu'il n'en possédait. Ensuite notre homme est intervenu pour lui en proposer en échange de

quelques renseignements. Bénins au début, puis de plus en plus importants. "

" Le nom de cet homme " reprit Paul en s'efforçant de garder la même voie alors que son sang commençait à bouillonner. Il maudissait ces pratiques, mais ce qu'il ne comprenait pas, c'était l'aveuglement de certains hommes qui finissaient par trahir leur pays, parents et amis. Et tout ça pour une femme qui les manipulait.

" Il s'appelle Christian PARROT. " répondit son prisonnier.

Paul n'eut pas le souvenir de ce nom dans le dossier.

" Où travaille-t-il ? "

" Mais au centre de Pierrelatte voyons " comme si cela allait de soi.

" Où sont vos archives ? "

" Sous le plancher de cette pièce. "

" Nous l'avons fouillé, nous n'avons rien trouvé. "

" Il faut enlever le tapis et soulever une des lattes du plancher avec un tournevis. "

" Montrez-nous laquelle " dit Paul tout en l'aidant à se mettre debout tandis que ses adjoints déplaçaient la carpepe. Il leur indiqua une des planches et aussitôt Richard la souleva et en sortit une boîte longue et rectangulaire dans laquelle, rangé avec ordre, gisait un bon paquet de papiers. Paul lui dit de faire un tri rapide des papiers et d'étouffer tous les documents qui concernaient leur pays. Le prisonnier commençait à somnoler. Paul le ramena sur le lit.

" Que fait-on de lui et de son larbin ? " demanda Denis.

" Je ne sais pas encore. Richard, qu'as-tu déniché ? "

" Rien, chef. Du moins en ce qui nous concerne. Par contre, il y a des listes de personnes qui habitent toutes dans le coin. Et des modèles de tracts de revendication d'attentat qui, apparemment n'ont pas encore eu lieu. "

" Sont-ils datés ? "

" Deux seulement. Un pour demain et concernant l'exécution d'un journaliste. L'autre pour dans cinq jours pour l'assassinat d'un officier supérieur. La place du nom est encore en blanc. "

Paul se mit à réfléchir. Puis il se dirigea vers le téléphone et composa directement le numéro du service. Quand il eut son patron en ligne, il lui exposa à mots couverts le dilemme devant lequel il se trouvait. L'Amiral, comprenant que Paul n'avait pas son brouilleur réfléchit un petit moment avant de répondre. Toujours de manière indirecte, il lui ordonna de laisser les deux hommes ficelés et endormis dans l'appartement :

" Je vais prendre contact avec un de mes bons amis, qui a les mêmes occupations que moi, qui se fera une joie de prendre en charge vos marchandises. Elles seront mises au frais et rien ne sera épargné pour qu'elles rapportent le plus possible. "

Réalisant que son patron allait prévenir son homologue algérien, il lui demanda :

" Quand pensez-vous que votre ami pourra les faire prendre ? "

" Ma foi, si je l'appelle maintenant, il peut les récupérer d'ici vingt minutes à une demi-heure. Cela vous convient-il ? "

" C'est parfait. " et ils raccrochèrent chacun de leur côté. Paul donna alors ses consignes pour l'évacuation, ils n'avaient plus rien à faire ici. Quand les quatre adjoints

de Paul s'en furent allés au volant de la 605, celui-ci traîna encore dans le coin, de manière discrète pour s'assurer que personne ne viendrait délivrer les prisonniers avant l'arrivée des agents algériens. Lorsqu'il vit deux voitures s'arrêter devant l'immeuble et qu'il en descendit quatre costauds en civils, il estima qu'il pouvait cesser sa faction. Il se rendit donc jusqu'à la 205 et prit la direction de la propriété de GALON où l'attendait son équipe. Une fois tous réunis, avec le capitaine revenu exprès pour connaître le fin mot de l'histoire, Paul dit :

" Nous n'avons plus rien à faire ici. Il faut maintenant que nous regagnons Paris pour faire notre rapport. Nous partirons par deux vols différents et en affectant de ne pas nous connaître. "

" Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? " demanda l'attaché d'ambassade.

" Disons que nous avons fait un grand pas dans la bonne direction. Je tiens à vous remercier, votre aide nous a été très précieuse. Et bien que mon opinion sur votre poste ici ait changé, je vous promets d'essayer d'intervenir auprès de la direction pour que vous puissiez réintégrer le service action. Je vous dois bien ça. "

" Merci. Je vous souhaite un bon retour. Je dois retourner à mon travail. Quand le dernier partira qu'il laisse la clef sous le petit pot de fleur qui se trouve à droite de la porte d'entrée. " Et ils se séparèrent. GALON repartant pour l'ambassade alors que Paul et son équipe se préparèrent en vue de leur retour.

## CHAPITRE XVI

Lorsque Paul pénétra dans le bureau de l'Amiral, il fut surpris de voir Gilles assis dans un des sièges faisant face au patron. Il s'était imaginé que son nouvel ami était encore en train de souffrir sous les ordres des instructeurs du Loiret. Comprenant la réaction de son agent, le directeur lui dit :

" J'ai décidé de le faire revenir pour que vous terminiez cette mission ensemble. Il est, de l'avis de notre cadre de Cercottes, largement en avance sur le programme que nous faisons suivre aux futurs résidents. Donc, il finit avec vous et nous trouverons un moment, plus tard, pour lui faire finir sa formation. Pendant ce temps, les deux hommes s'étaient donnés une franche poignée de main.

" Bien, installez vous et faisons le point. Nous avons une nouvelle piste. Le nom et le lieu de résidence du deuxième traître. Vous allez vous occuper de lui avec LARRUE. Il est déjà sur place et a pu cadrer le suspect. Une fois là-bas, voyez si vous pouvez vous emparer du couple qui a amené cet homme à la félonie. Pas d'autre consigne. Faites pour le mieux. "

Paul et Gilles quittèrent le bâtiment et décidèrent de se mettre en route immédiatement. Ils contacteraient le commissaire de la DST durant le trajet pour convenir d'un rendez-vous sur place. Ils prirent la 405 de Gilles et se lancèrent sur l'autoroute A6 qui les conduirait jusqu'à Lyon puis ils prendraient l'A7 pour arriver à destination. Un petit voyage de 630 kilomètres. Après six heures de route sans problèmes, seul un petit arrêt à Lyon pour se restaurer, ils arrivèrent à Pierrelatte où ils retrouvèrent le commissaire. Ce dernier leur avait donné rendez-vous à

l'entrée du village et les attendait depuis une vingtaine de minutes lorsqu'ils firent leur jonction. Après les salutations d'usages, LARRUE rentra de suite dans le vif du sujet en faisant le point sur la surveillance :

" Notre homme vit dans une petite maison à la périphérie du village. Il part tous les matins vers six heures trente pour commencer à travailler une demi-heure plus tard. Dixit les commerçants que nous avons interrogé de manière discrète. En ce moment, il doit être dépressif car depuis que je suis arrivé hier, les trois ou quatre fois où je l'ai entrevu, il tire une gueule de six pieds de long. Par contre, depuis deux jours que les inspecteurs de notre antenne de Lyon le tiennent à l'œil, personne ne lui a rendu visite et il semble qu'il vit seul. "

" Un fusible a du sauter depuis le début de cette histoire " reprit Paul, " les terroristes ont du vouloir contacter les différents maillons de la chaîne et comme les plus élevés ne répondent plus ils ont du rejoindre leur position de repli. Il faut absolument que nous arrêtions cet ingénieur, nous ne pouvons plus tergiverser. Si nous ne le faisons pas, j'ai bien peur que lui aussi ne se fasse liquider par ses complices, et nous resterions le bec dans l'eau. "

" Voulez vous que je m'en charge avec mes gars ? Cela se fera avec toute la discrétion voulue. " Lui demanda le commissaire, puis il reprit :

" Par contre il me semble indispensable de prévenir la direction de l'usine maintenant. Un ingénieur liquidé, un autre qui va disparaître. Elle risque de s'émouvoir et d'ameuter les autorités de manière officielle et nous ne pourrons plus compter sur la discrétion. "

" Vous avez entièrement raison, commissaire " dit Gilles qui n'avait pas encore prononcé un mot, " Mais, à mon avis, c'est vous qui devriez aller voir la direction de l'entreprise. Nous, nous pourrions nous charger de l'arrestation du gars. "

" Pourquoi ? " lui rétorqua LARRUE.

" Tout simplement parce que vous, vous pouvez agir de manière légale et officielle tout en respectant et en demandant le respect de la discrétion la plus totale. Alors que Paul n'a pas, juridiquement, le droit de pénétrer sans ordre de mission dans une usine travaillant pour la défense nationale. Par contre, avec un peu de bluff, il peut embarquer n'importe quel quidam. "

" C'est une idée intéressante. Qu'en pensez-vous Paul ? "

" Ma foi, si vous êtes d'accord, je me rallie à cette solution. "

Ils firent tous silence durant un petit moment, chacun réfléchissant à la façon de mettre au point leur action.

" Je pense que je devrais y aller tout de suite " dit enfin le commissaire, " si je demande un entretien privé immédiatement, personne n'aura le temps de se poser de question. Pendant ce temps, je vous laisse le soin de surveiller la boîte. Ensuite, mes hommes vous relayeront et nous irons nous embusquer à proximité du domicile du suspect. Nous pourrons l'interpeller quand il arrivera chez lui. "

" Nous allons faire comme ça " répondit Paul, " à une variante près. Nous nous placerons sur son trajet de retour, le plus près possible de l'usine. "

" Ca risque de compliquer la situation. " lui rétorqua LARRUE.



" Je m'en doute. Mais pensez bien que je ne dit pas ça pour vous contredire, mais si jamais l'hypothèse que je soulevais tout à l'heure, c'est à dire l'élimination physique de notre homme, se confirmait, il y a 90 chances sur 100 que les tueurs l'attendent à proximité de sa maison. Ici il y aurait trop de monde pour une exécution. "

" Oui, vous avez raison " conclut le commissaire. " Bon j'y vais. "

LARRUE se présenta au poste d'entrée, montra sa carte au gardien et demanda à être reçu par le directeur immédiatement. Lorsque la secrétaire lui demanda le motif, le policier lui dit qu'il s'agissait d'une raison suffisamment importante pour qu'un homme comme lui se déplace depuis Paris. La cerbère n'insista pas et partie prévenir son patron. Lorsqu'elle revint, elle dit au visiteur que monsieur le directeur allait le recevoir sur le champ et que s'il voulait bien la suivre. En lorgnant du côté de la chute de rein de l'affriolante créature, LARRUE pensa :

" Mais au bout du monde, mon chou, mais pas tout de suite. " et un sourire coquin éclaira sa face. Ce qui lui rendit le visage aimable, image que peu de gens, étrangers à son entourage, avaient pu contempler. Le grand bureau dans lequel il fut introduit avait en son centre un personnage d'une soixantaine d'année qui fixa sur lui un regard noir tout en lui demandant :

" Que me vaut l'honneur ? "

Loin de se sentir intimidé par l'accueil de son vis à vis, le commissaire lui répondit d'un ton aussi froid :

" Monsieur, je viens vous entretenir d'un sujet relatif à la sûreté intérieure de l'état. Un de vos ingénieurs, vous le savez, a été assassiné il y a quelques jours. "

" Oui, mais quel rapport avec la sûreté... "

" Attendez, j'y viens. Cet homme, nous en avons la preuve, a transmis à un réseau terroriste le jour, l'heure et le trajet exact que doit emprunter un convoi de déchets radioactif qui partira de chez vous pour l'usine de retraitement de La Hague. Je peux vous citer toutes les données si vous le désirez. "

Pendant que le policier récitait son petit laïus, il vit le visage de son interlocuteur qui virait au gris pâle pour finir au blanc lorsqu'il termina son énumération. Sa réponse fusa :

" Mais ! Que dites vous, il trahissait ! Mais c'est impossible ! Pas lui ! J'avais toute confiance en cet homme. Et la police a parlé d'un crime crapuleux, une erreur dans un règlement de compte !!! "

" Malheureusement, ce n'est pas le cas. Mais ce n'est pas tout " reprit le commissaire, décidé d'annoncer tout de go la suite à son interlocuteur pour que celui-ci n'est pas le temps de recouvrer son sang-froid. Il pourrait ainsi analyser les réactions à chaud. " Nous avons la conviction intime, étayée par des témoignages dignes de foi, qu'un autre membre de votre personnel a transmis les mêmes données au même réseau, par un canal différent. Ce qui leur a permis de recouper les renseignements pour plus de sûreté. "

Le pauvre dirigeant ne savait plus où il en était. Il bredouillait des paroles inintelligibles. Il finit quand même par balbutier :

" Qui ! Dites moi qui ! Je le fais arrêter immédiatement ! Il doit aller en prison ! " Il venait de se rendre compte des dangers qu'entraînait une telle situation.

" Justement " lui dit LARRUE, " il ne faut rien dire, à personne. Nous allons l'interpeller après qu'il ait fini sa journée de travail. Cet homme ne doit absolument pas se douter que nous le soupçonnons. "

" Mais il risque de s'échapper si vous attendez qu'il quitte l'usine ! "

" Rassurez-vous, nous connaissons notre métier. Si je suis venu vous prévenir, c'est pour deux raisons. La première, c'est pour que vous ne vous affoliez pas devant l'absence de votre collaborateur demain matin. Nous allons le mettre au secret pendant quelques jours et personne, hormis vous-même, ne doit être au courant. Je dis bien personne. Débrouillez vous pour dire à ses collègues qu'il est malade ou que vous l'avez envoyé en stage ou ce que vous voudrez. C'est compris ? "

" Oui ! Oui ! "

" La seconde est plus en rapport avec le convoi. Il faut que vous prépariez en grand secret un nouvel itinéraire, en changeant la date, pour le convoi. Vous ne communiquerez ces changements qu'au ministre de la défense lui-même. Nous avons bon espoir d'empêcher ces terroristes de nuire, mais il ne faut pas tenter le diable. "

" Bien, je ferais ce que vous me dites. " reprit l'homme effondré, " mais vous ne m'avez toujours pas dit le nom du traître. "

" Il s'agit de Christian PARROT. "

L'homme n'eut même pas un sursaut. Il dit :

" Depuis que vous me racontez votre histoire, j'étais pratiquement sûr que c'était lui. Il y a quelques temps que plus personne ne le reconnaît. Il n'est plus lui-même. Je pensais qu'il était au bord de la dépression et j'allais lui dire de prendre quelques jours de repos. "

" Alors, j'attends de vous que rien ne filtre de notre entretien. C'est votre avenir qui en dépend ! " Finit le commissaire d'une voie légèrement menaçante. Le directeur le reconduisit jusqu'à la sortie des bâtiments. C'était la première fois que la secrétaire voyait son patron faire cela. Elle pensa que ce devait être un flic très important. De retour devant son bureau, le patron lui dit qu'il ne voulait plus être dérangé jusqu'au soir.

Après avoir rejoint Paul et Gilles, LARRUE leur fit un petit compte rendu de la conversation qu'il venait d'avoir. Il leur parla aussi de l'idée de faire changer les données du convoi. Paul lui répondit :

" C'est une excellente initiative. Si personne n'est au courant à l'avance, même si nous ratons notre coup, les camions ne risqueront rien. "

Le soir venu, l'interpellation de l'ingénieur se fit dans les règles de l'art. La voiture de Gilles doubla celle du suspect et se rabattit d'un coup en lui faisant une queue de poisson. Avant même que les deux véhicules ne soient arrêtés, Paul avait déjà sauté sur l'asphalte et se précipitait vers la portière de l'individu. Il l'ouvrit, empoigna le conducteur et le colla debout, les jambes écartées, contre l'automobile. Il lui dit :

" Monsieur PARROT, vous êtes en état d'arrestation pour atteinte à la sûreté de l'état. Tout ce que vous pourrez dire à partir de maintenant pourra être utilisé contre vous. "

Entre-temps, le commissaire LARRUE était arrivé. Il passa les menottes aux poignets du suspect. Celui-ci fut embarqué dans un véhicule et tout ce petit monde se mit en route vers les locaux de la DST d'Avignon. Le commissaire LESSAUNIER avait été prévenu par son collègue parisien qu'il allait devoir lui prêter un bureau pour l'interrogatoire d'un homme. Celui-ci attendait donc l'arrivée du groupe. Lorsqu'il les eut réceptionnés et montré le local qu'il leur avait réservé, il s'enquit :

"Qui c'est ce gars que vous arrêtez dans mon secteur ? "

" C'est dans le cadre d'une enquête anti-terroriste " lui répondit LARRUE, " une affaire qui a pris naissance dans les environs de Perpignan et dont une des filières aboutit chez vous. Mais ceci étant du ressort exclusif du CAT, je ne suis pas autorisé à vous en dire plus dans l'immédiat. "

" Ah, tant pis " reprit le policier avignonnais avec fatalisme. " Bon, je vous laisse. Si vous désirez coffrer votre type, adressez vous à l'inspecteur de permanence. Et si vous avez besoin de moi, ce dernier sait toujours où me joindre. " Et il partit sans chercher à en savoir plus.

" Pas curieux pour deux sous " glissa Paul à l'oreille de LARRUE.

" Ce gars est à deux doigts de la retraite. C'est un vieux de la vieille et il connaît la chanson. Si on lui dit que ça ne le concerne pas, il ne se pose pas de question. Bien si on s'occupait de notre prisonnier. " Lui répondit le commissaire parisien en s'installant confortablement sur la chaise derrière le bureau.

Le policier affectionnait ces interrogatoires, lorsqu'il avait en face de lui un homme à questionner. Sa technique avait fait ses preuves. Il attaquait bille en tête durant cinq minutes puis il laissait mariner le suspect dans son jus pendant le même laps de temps et recommençait en changeant de sujet. Il accusait son vis à vis de choses que celui-ci avait faites et dans la tranche suivante, il lui coller sur le dos des actes qui lui étaient totalement étrangers. Paul l'avait souvent vu exécuter son numéro d'artiste et il préférait maintenant lui laisser la conduite des opérations tout en se réservant d'intervenir sur tel ou tel détail. LARRUE fit pénétrer l'ingénieur et avant même que celui-ci se fut assis, il lui dit :

" Vous savez pourquoi vous êtes là ? "

" Non, monsieur le commissaire " répondit l'homme, bien que l'on voit sur son visage l'expression d'une personne qui n'a pas la conscience tranquille.

" Ne commencez pas à vous foutre de moi, monsieur PARROT. Combien avez-vous touché pour transmettre des renseignements à un réseau étranger. "

" Mais je vous assure que... "

" Allons, nous avons les preuves de votre félonie. "

" Je vous jure que... "

" Taisez-vous ! " tonna la voie du policier, " vous parlerez quand je vous le dirais. "

" Mais j'ai droit à un avocat, je connais mes droits. "

" Allons donc, bien sûr " et LARRUE se tourna vers Paul auquel il adressa un petit clin d'œil. Ils avaient fait ce numéro tant de fois que celui-ci était maintenant parfaitement au point. Prenant la parole, l'agent de la DGSE dit au prévenu :

" Mon cher monsieur, en face de vous, vous avez un commissaire de police qui, dans l'exercice de ses fonctions, est censé vous donner ce que vous demandez. Moi, ce n'est pas pareil. J'appartiens à un service qui se fout complètement des droits de tout un chacun lorsque la sécurité nationale est en jeu. Aussi, si vous ne répondez pas aux questions qui vous sont posées, le policier qui vous interroge va faire comme s'il ne vous avait jamais vu et je vous emmène avec moi dans nos propres locaux. Ce que, entre nous, je voulais faire dès votre interpellation. C'est le commissaire qui m'a demandé de vous laisser une chance. Bon, cette chance, vous l'avez. Mais elle ne durera pas. " Il avait débité son monologue d'une voix calme et pondérée, mais accompagnée d'un regard aussi froid que de l'acier. L'homme comprit qu'il avait en face de lui un agent des services spéciaux et il n'en fut pas rassuré. A l'usine, ils avaient eu quelques visites de ces gens là et il savait qu'ils ne s'en laissaient pas compter. Paul reprit menaçant :

" Si, dans cinq minutes, tu n'as pas commencé à parler, je t'embarque et plus personne n'entendra parler de toi. "

L'ingénieur, un peu blafard, se tourna vers le commissaire, mais celui-ci fit mine de ne rien voir. Il se regardait les ongles des mains avec une telle attention qu'on eut pu croire qu'il avait pour eux un amour sans borne. Le silence dura quelques minutes puis soudain la voix du policier :

" Pourquoi avez-vous fait tuer votre collègue ? De peur que celui-ci ne vous dénonce ? "

" Mais de quoi parlez-vous ? " demanda PARROT, un peu surpris et par la reprise de l'interrogatoire et par la question elle-même.

" Mais de l'ingénieur GENIES, votre confrère que vous avez fait éliminer par les gens pour lesquels vous trahissez. "

" Mais, je vous assure que je n'y suis pour rien dans cette affaire, ce n'est pas lié. C'est un crime crapuleux. " S'exclama l'homme qui ne comprenait pas ce que venait faire son malheureux confrère dans cette histoire.

" Ce n'est pas lié à quoi ? " reprit LARRUE, s'engouffrant dans la brèche qu'il venait d'ouvrir.

" Mais.. " l'ingénieur venait de se rendre compte qu'il avait répondu trop vite et cherchait ses mots.

Le commissaire de la DST se désintéressa de lui d'un seul coup et se tourna vers Paul pour discuter avec lui de choses sans importance. Après quelques minutes, le policier revint s'asseoir et demanda :

" A qui avez-vous remis les renseignements concernant le convoi ? "

PARROT hésita, porta ses yeux sur Paul. Celui-ci avait un regard à vous glacer le sang. Ce regard ainsi que l'impression qu'avait l'ingénieur de s'être enferré tout seul lors de sa dernière réponse dissipèrent ses illusions. C'est d'une voie morne qu'il répondit :

" A un dénommé Abdul. "

" Abdul comment ? "

" Je ne sais pas, il ne m'a jamais dit son nom. "

" Admettons, comment l'avez-vous connu ? "

" Par hasard, il m'a accosté un jour... "



" Ne vous foutez pas de moi " tonitrua LARRUE, " nous savons très bien que c'est par l'intermédiaire d'une femme que vous l'avez rencontré. "

PARROT sursauta. Comment pouvaient-ils le savoir. Il se rendit compte qu'il fallait faire très attention. Ces gars là semblaient en connaître un bout sur lui.

" Mais non, je vous dis... "

" Bon, arrêtons les frais, commissaire " déclara Paul en regardant son collègue, " vous voyez bien que cet homme se fout de vous et nous fait perdre notre temps. Je vous remercie de votre collaboration, mais maintenant je l'emmène avec moi. Bien entendu, vous ne l'avez jamais vu. " Et il se leva. L'ingénieur eut un geste de recul et fut envahi d'une très grande peur. La réponse du policier les fit perdre ses dernières illusions.

" D'accord, moi j'en ai fini avec lui, je vous le laisse. Tant pis pour vous " reprit-il à l'adresse du prisonnier, " J'ai fait ce que j'ai pu. "

" Attendez, attendez ! " s'effondra tout à coup l'accusé, " oui c'est bien par une femme que j'ai fait sa connaissance. "

" Racontez nous ça " lui dit Paul d'une voie radoucie en se rasseyant sur le coin du bureau.

" C'est au début de l'année que j'ai rencontré cette femme. Elle était superbe. Les choses se sont bien passées pour moi et c'est tout juste si ce n'est pas elle qui m'a dragué. J'étais envoûté. Nous avons passé des moments merveilleux ensemble. Mais, au bout d'un mois, elle m'a dit que je n'étais pas vraiment l'homme qu'elle cherchait. Elle m'a carrément avoué qu'elle voulait un homme avec beaucoup d'argent et, qu'à son avis, je n'en avais pas assez. Au niveau caractère et

physique, elle disait m'aimer. Par contre, elle estimait que sans un minimum de confort matériel, notre amour ne durerait pas. J'étais effondré. C'est à ce moment là que j'ai du lui dire que je ferais tout pour la garder. Je me souviens qu'elle a eu un sourire et qu'elle s'est jetée dans mes bras sans plus rien dire. Deux jours après, elle me présenta un de ses amis, Abdul, qui, disait-elle, pouvait me faire gagner beaucoup d'argent. J'ai cédé. Au début, il ne m'a pas demandé grand chose. Mais ensuite, je suis rentré à fond dans leur jeu. Je ne me rendais compte de rien. J'étais fou de bonheur de pouvoir garder ma maîtresse. J'ai fait tout ce qu'ils voulaient." Puis tout à coup, se souvenant des dernières questions du commissaire :

" Mais je vous jure que je n'y suis pour rien dans le meurtre de mon ami GENIES. "

" Bien. Comment s'appelle cette femme ? "

" Véronique SARRE. "

" C'est une européenne ou a-t-elle le type maghrébine ? "

" C'est une française. Du moins c'est ce qu'elle m'a toujours dit. Elle ne m'a jamais donné son adresse. Elle me retrouvait toujours chez moi. Elle habiterait Avignon. "

" A quoi ressemble-t-elle ? Avez-vous une photo ? "

" Oui, dans mon portefeuille. "

Paul prit l'objet qui se trouvait sur la table et commença à en faire l'inventaire. Tombant en arrêt sur l'image d'une jeune femme en maillot de bain, il s'exclama :

" C'est elle ? "

" Oui. " répondit l'ingénieur en remarquant l'effet que faisait la photo sur l'homme.

" Superbe morceau " dit FIVIER en tendant le document à son collègue, on comprend qu'un homme puisse faire des bêtises. " Puis, à leur suspect :

" Et où doit-elle vous rejoindre ce soir ? " bluffa-t-il sachant par le commissaire que cela faisait un certain temps qu'il ne l'avait plus vu.

" Cela fait une semaine qu'elle a disparu. " répondit l'homme en baissant la tête, " je ne sais absolument pas où elle est passée. " et, prenant son visage dans ses mains, il se mit à pleurer. Estomaqués, les deux représentants de l'ordre comprirent qu'il était encore plus malheureux d'avoir perdu celle qu'il aimait que d'être tombé entre leurs griffes. Ayant surpris le regard de Paul, le commissaire appela l'inspecteur de garde et lui demanda d'amener le prévenu dans un autre bureau. Une fois les deux hommes sortis, il interrogea FIVIER du regard. Paul répondit en regardant les deux hommes, car Gilles était resté dans la pièce du début à la fin sans ouvrir la bouche :

" Je ne pense pas qu'il nous ait raconté des mensonges. Mais, à mon avis nous devons maintenant changer de technique. "

" Que proposez-vous ? " lui dit LARRUE.

" Revenir partiellement au plan judiciaire. C'est à dire, premièrement faire tirer plusieurs portraits de cette jeune femme et les distribuer dans tous les services. Nous aurons peut-être la chance de la localiser rapidement. Deuxièmement, il faut lancer une rafle générale de toutes les personnes dont nous avons les

noms et adresses. L'une d'elle pourra nous mettre sur la trace du dénommé Abdul. "

" Oui, vous avez raison. Mais pour tout ce remue-ménage, nous allons avoir besoin de la caution d'un juge d'instruction. "

" Je m'en doute. Mais nous avons besoin aussi d'agir le plus rapidement possible. Aussi, je vous propose de composer un dossier avec un minimum d'information pour faire comprendre à ce magistrat que l'interrogatoire de ces gens est indispensable pour démanteler un réseau terroriste important. Mais ne lui parlez pas encore du convoi, c'est très important. Ni convoi, ni de l'ingénieur. Si nous n'arrivons pas à coffrer les têtes du réseau en France, il faudra que nous mettions en place un convoi fictif pour récupérer les exécutants et remonter jusqu'au sommet. "

" D'accord pour le convoi, mais comment justifier l'incarcération de PARROT si on passe son arrestation sous silence ? "

" Si cela ne vous fait rien, je m'occupe de ça avec mon patron. On ne peut pas actuellement dire que nous avons arrêté cet homme. Si la presse apprend l'information, tous les protagonistes vont disparaître et nous nous retrouverons le bec dans l'eau. Bon, maintenant il faut rentrer à Paris. Laissez des instructions ici pour qu'ils recherchent la femme, on ne sait jamais. Bien qu'à mon avis elle a du quitter la région avec son copain Abdul. "

On se retrouve demain, voyons il est vingt deux heures, donc demain en début d'après midi dans le bureau de l'Amiral pour finir de tout mettre au point. "

Les deux hommes serrèrent la main du commissaire et récupèrent le prisonnier une fois que LARRUE ait dit à l'inspecteur de garde que ce dernier n'était plus en garde à vue. Une fois dehors, l'ingénieur demanda :

" Ou m'amenez-vous ? "

" Pour plus de sécurité, je vous transfère dans nos locaux de Paris. "

Voyant la peur s'inscrire sur le visage de l'homme, Paul reprit :

" Soyez sans crainte, vous nous avez appris tout ce que nous voulions savoir. Vous n'aurez plus d'autres ennuis que d'être cloîtré, pendant quelques jours, dans une cellule sans fenêtre. " Et il le poussa doucement à l'arrière de la voiture.

" Et après ? " reprit l'ingénieur.

" Ca, ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider. Je pense que la justice vous demandera des comptes. A vous d'être assez convainquant pour le faire comprendre que vous vous êtes fait rouler. "

## CHAPITRE XVII

Introduit dans le bureau de l'Amiral, Paul et Gilles virent que LARRUE était arrivé avant eux. Apparemment, les deux hommes avaient déjà commencé leur travail.

" Entrez et installez vous " leur dit le patron. " A vous commissaire. "

" Bien, j'ai eu le juge PEUVERT au téléphone en fin de matinée. C'est le spécialiste national en ce qui concerne le terrorisme. Je lui ai raconté une version légèrement modifiée de l'affaire en y mettant suffisamment de piment pour qu'il en ait l'eau à la bouche. Quand je lui ai parlé de la rafle que nous désirions effectuer, il m'a simplement dit de venir le voir à seize heure et qu'il me délivrerait tous les documents dont je pourrais avoir besoin. Ce qui explique que nous soyons déjà au travail votre directeur et moi. "

" Vous ne lui avez pas parlé du convoi ? "

" Non, rassurez-vous Paul. Je lui ai simplement dit que des renseignements venus de chez vous nous avaient permis d'avoir une liste de noms de gens affiliés à un réseau terroriste et que celui-ci envisageait des actions sanglantes dans notre pays. Vous pensez s'il a sauté au plafond. Ce n'est pas tous les jours qu'on lui apporte un cadeau comme celui-ci. "

La mise au point de l'action leur prit une bonne demi-heure. Mais les choses sérieuses débutèrent dès que le commissaire revint de chez le juge. Ce dernier avait délivré cent quarante sept mandats d'amenés, ce qui correspondait au nombre de personnes figurant sur les différentes listes récupérées au cours de l'enquête. Il allait falloir utiliser plusieurs services pour interpeller

toutes ces gens. Pour la capitale furent mobilisées la DST, la BRB, la BRI et bien entendu un certain nombre d'agents de la DGSE qui furent, pour l'occasion, munis d'une carte nationale de police et qui furent mis sous les ordres d'inspecteurs des différents services. Pour la province, car le réseau couvrait tout le territoire, on eu recours aux SRPJ et aux légions de gendarmerie de toutes les régions. Pour ne pas perdre de temps, LARRUE utilisa le téléphone pour la mobilisation générale ainsi que le fax pour transmettre à chacune des unités concernée les fac-similés des ordres d'arrestations qui leur incombaient. Toutes les consignes étaient écrites noir sur blanc et étaient minutées avec précision. La rafle débuta le dimanche 15 octobre à huit heures du matin. Tous les services intéressés avaient mis le paquet et la totalité des personnes se retrouvèrent sous les verrous à l'exception de deux personnes. C'était évidemment Abdul et sa complice Véronique. Ce qui mit LARRUE, bien qu'il s'y attende, dans une colère noire. L'ordre fut donné de transférer tous les prisonniers au siège de la DST dans la journée. Et c'est le lendemain que purent commencer les interrogatoires. LARRUE avait donné des ordres stricts à ses inspecteurs pour les mener à bien. Il s'était réservé, avec Paul, les hommes qui leur semblaient être des responsables ainsi que trois français qui détenaient des postes importants dans des usines travaillant pour la Défense Nationale. Tout le travail qu'abattirent les policiers durant cette journée ne put qu'amener au jour quelques caches d'armes et des tracts islamistes de guerre sainte mais rien qui ne soit vraiment important. LARRUE et FIVIER commençaient à désespérer. Ce n'est que vers la fin d'après-midi qu'intervint enfin un

élément de taille. Lorsque l'inspecteur DUCAUX montra la photo de Véronique SARRE à Ahmed KELLID, petite frappe du mitan et résident dans la ville de Roubaix, que celui-ci dit :

" Oui, inspecteur, je la connais, je l'ai déjà vu. "

Laissant à son collègue la garde du prévenu, il se leva et se précipita dans le bureau de son patron. Quand il pénétra dans la pièce, LARRUE et Paul était aux prises avec un français qui semblait ne pas comprendre ce qu'il faisait ici. DUCAUX dit quelques mots à l'oreille du commissaire et celui-ci, sans perdre son calme, répondit :

" Bien, je vais m'en occuper. Prenez donc ce paroissien là avec vous et envoyez-moi celui qui attend dans votre bureau. "

Lorsque l'inspecteur fut sorti avec le suspect, le policier dit à Paul :

" Enfin une bonne nouvelle, un des hommes a reconnu la donzelle. "

" Ouf, ce n'est pas trop tôt ! Je commençais à croire que l'on avait fait tout ce bazar pour des prunes. "

Ahmed arriva entre deux policiers. Ils l'installèrent sur une chaise ; tendirent le dossier qui accompagnait le prévenu et ressortirent aussitôt. LARRUE compulsait les notes concernant son nouveau jouet et enfin attaqua :

" Alors, Ahmed, on travaille pour les terros, tu sais que ça peut te coûter très cher. On a retrouvé chez toi des consignes pour héberger et prêter assistance à toute personne qui se présenterait chez toi muni d'un signe de reconnaissance. "



" M'sieur le commissaire, je vous jure que c'était parce qu'ils m'ont obligé. Ils m'ont dit que si je ne faisais pas ce qu'ils me disaient, y tueraient ma famille et brûleraient mon café. Qu'est que j'pouvais faire. "

" Pas grand chose " reprit le commissaire avec une voix coulante comme du miel, " pas grand chose, je suis d'accord. N'empêche que tu fais travailler quelques filles dans les chambres au dessus de ton boui-boui, ça tu ne peux pas le nier. "

L'homme baissa la tête et ne répondit pas. Le policier reprit :

" Rassures toi, nous ne sommes pas de la mondaine, et ce n'est pas ton boulot de maq qui nous intéresse. J'ai uniquement soulevé ce point pour te signaler que si tu ne réponds pas à toutes nos questions avec franchise, je te transfère chez mes copains de la BSP en leur demandant de te charger au maximum. Avec le dossier qu'ils ont sur toi plus ta complicité dans cette affaire, même sous la pression, et tu en prends pour au moins vingt piges. "

" Je vous dirais tout c'que tu veux savoir M'sieur le commissaire. " répondit l'arabe obséquieux et terrorisé.

" Bien, bien, alors parle moi un peu de la jeune femme sur la photo, tu as dit que tu l'as déjà vue. Dit nous où, quand et comment. "

" Ben voilà. Vous avez fait allusion à mon petit commerce, c'est dans ce contexte que ça s'est passé. Y'a quat jours, j'suis allé à Anvers pour chercher une nouvelle fille. C'est un ami qui m'la proposait en échange d'une des miennes pour renouveler son stock, on fait comme ça de temps en temps. Mon ami a aussi un café et je m'suis rendu chez lui. C'est dans sa rue

que j'ai vu la fille de la photo, à deux pas du lieu où j'me rendais. Je suis été subjugué et j'me suis même dit que ce s'rai chouette que ça sois celle là que j'récupère. Une beauté pareille, j'en aurais fais trois fois le tour complet avant d'la mettre sur le marché. Un corps... "

" Pas de détails de cet ordre là s'il te plaît. Au fait. "

" Oui m'sieur. Donc j'suis rentré dans le bar de mon ami et au cours de la discussion, après qu'il m'ait montré la fille qu'il m'échangeait, j'lui ai demandé si celle que j'avais vue dehors était à lui. Nous avons été voir et quand j'lui ai montré la fille en question, il m'a vite tiré en arrière et m'a répondu que non. Qu'elle était intouchable. Qu'elle appartenait à un caïd du coin et que le premier qui se risquait à la débaucher pour son compte risquait de se retrouver dans une décharge publique avec le sourire de l'ange et ses c..., pardon, ses attributs dans la bouche. "

Paul intervint :

" Le sourire de l'ange ? "

" Oui, c'est comme ça qu'on dit pour la gorge tranchée d'une oreille à l'autre. " et tandis que Paul se remémorait son collègue en poste en Algérie, LARRUE reprit :

" Bon, continue. "

" C'est tout m'sieur l'commissaire, j'ai pas insisté. Et quand j'ai vu la trouille sur la figure de mon ami, j'ai bien compris qu'il m'en dirait pas plus. "

Les deux hommes n'en continuèrent pas moins à le questionner. Ils voulaient tout savoir sur les lieux et les habitudes de l'ami en question. Paul se doutait bien qu'il allait devoir se taper un voyage en Belgique, et comme il fallait perdre le moins de temps possible, il voulait avoir

tous les détails qui, sur place, pourraient l'aider. Un léger sourire de carnassier étira sa bouche. Il se dit que cette nana là, la tactique pour l'enlever et la faire parler était toute trouvée. Une fois le prisonnier parti vers sa cellule, Paul dit au commissaire :

" Bon, je vous laisse continuer. Il va falloir que vous fassiez un rapport pour le patron. Quant à moi, j'ai l'intention, et je pense qu'il va m'en donner l'ordre, de me rendre dans cette bonne ville d'Anvers. Le charme de ces filles m'attire irrésistiblement. "

" Vas-tu m'emmener ? " demanda Gilles qui était resté silencieux depuis le début des interrogatoires, installé dans un coin de la pièce.

" Je pense que oui, je t'ai dit que je voulais que tu finisses cette affaire avec moi. "

" Tant mieux, ça me fera plaisir de m'occuper de cette nénette, mais je crois que ce qui m'enchanteras encore plus, c'est de me charger de son barbot. Finalement c'est sûrement les derniers maillons de la chaîne qui a prit naissance chez moi. "

" J'espère qu'il n'y en a pas d'autre. Allez, on s'en va. Salut commissaire. "

Celui-ci prit une mine boudeuse :

" Ouais, salut, mais je constate une fois de plus que vous allez vous occuper d'une déesse et que moi je reste là avec les voyous et la paperasse. "

" Eh oui. Que voulez vous, ce boulot apporte quelques consolations. Vous n'avez pas choisi la bonne branche. " Reprit Paul en souriant.

" Foutez-moi le camps " fit le commissaire en faisant mine de leur lancer son agrafeuse à la figure. " Et bonne chance quand même. "

Paul et Gilles se rendirent directement chez l'Amiral. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau, celui-ci était au téléphone mais il leur fit signe de s'installer.

" Oui, monsieur le Président, nous avançons. Oui monsieur nous faisons le plus vite possible mais en raison du caractère international de cette affaire, nous ne pouvons faire mieux... oui, je vous tiendrais au courant dès que j'ai du nouveau.... Oui, monsieur, je sais que nous n'avons plus beaucoup de temps.... D'accord. Au revoir, monsieur le Président. " Et il raccrocha l'appareil. Il reprit aussitôt :

" Vous avez entendu, c'était le Président de la République. Il me bassine tous les jours, il veut être au courant de nos moindre progrès. "

"Vous ne pouviez lui dire mieux " lui répondit Paul, " Du moins en ce qui concerne le caractère international. "

" Vous avez quelque chose d'intéressant " lui demandât son patron, et Paul lui fit un rapport sur les propos tenus par le dernier homme qu'ils avaient interrogé.

" On ne peut quand même pas prendre ses propos pour argent comptant, mais on ne peut pas les ignorer non plus. " et il décrocha son téléphone. Dès qu'il eut son secrétaire il aboya :

" GAUVERT, appelez HK 36 à Anvers et passez le moi aussitôt. "

" Bien, monsieur. "

" En attendant, et si l'on considère pour exactes les affirmations de cet homme, vous allez vous rendre sur

place. Vous embarquez la bonne femme, vous la faites parler et vous retrouvez son souteneur. Ne cherchez pas à l'interroger. Ramenez-le directement ici et le plus vite possible. Le contrôle coté belge ne pose pas de problème. Et si vous réussissez, contactez-moi pour m'indiquer votre lieu de passage. Je m'arrangerai avec la douane et la PAF pour que vous passiez sans problème. Sinon ils seraient capables de vous chercher des poux dans la tête. Depuis la mise en place du plan " Vigipirate " ils sont très pointilleux. Et même l'allègement de ce dernier n'a pas empêché que nous repoussions la mise en application des accords de Schengen pour notre pays. " A peine eut-il fini sa phrase que le téléphone se mit à vibrer.

" Oui " aboya l'Amiral.

" Vous avez HK 36 sur la une monsieur. " répondit le secrétaire d'une voie égale, largement habitué aux éclats de voix de son patron. "

" Allô, GIRALT, vous êtes en clair ? "

" Bonjour, Amiral. Rassurez-vous, j'ai mis en route le brouilleur. "

" Bien, vous allez recevoir par fax un portrait de femme. Vous avez trois heures pour me dire si celle-ci tapine à l'endroit que je vais vous indiquer. "

" Bien, et après ? "

" Dans n'importe quel cas, vous me rappelez. Nous verrons la suite selon la réponse que vous me donnerez. "

Celle-ci arriva plus tôt que prévu. Et comme elle était positive, l'Amiral convoqua aussitôt Paul et Gilles pour la mise au point de leur déplacement.

## CHAPITRE XVIII

C'est le mardi 17 que Paul et Gilles arrivèrent dans la grande ville belge. Ils avaient directement rendez-vous au cabinet d'assurance servant de couverture au résident et situé sur la Groenplatz. Ils se présentèrent devant la secrétaire et demandèrent à parler au directeur. Leur demandant le motif, elle leur adressa un clin d'œil complice lorsqu'ils stipulèrent que c'était de la part de la tante Charlotte. Ils ne comprirent le pourquoi qu'un peu plus tard lorsque HK 36, alias Simon GIRALT leur dit que sa secrétaire était également sa femme dans la vie privée et sa collaboratrice la plus proche dans son travail parallèle. Une fois installé, Paul commença :

" Dites nous ou vous en êtes. "

" Conformément aux ordres reçus, j'ai repéré votre cible. Je l'ai surveillé durant un petit quart d'heure avant de rendre compte à l'autorité. Ensuite, j'ai mis un homme en surveillance. Son rapport m'a semblé un peu bizarre. Pour une prostituée, elle se permet de refuser des passes. Sur trois heures, elle a, semble-t-il, envoyé sur les roses cinq clients. Elle n'est montée qu'avec trois hommes et uniquement de type nord-africain d'après leurs aspects physiques. Elle a cessé son travail vers vingt trois heures et est rentrée dans un appartement de la Handelstrasse. C'est à dire, deuxième bizarrerie, carrément à l'opposé de son lieu d'activité. La surveillance continue, mais je n'ai pas cherché à en savoir plus étant donné que l'autorité m'a dit de vous attendre et de me conformer à vos instructions. "

" OK, parfait. Nous allons avoir besoin de vous. La première chose à faire, c'est de mettre un autre homme

pour surveiller l'habitation. Ensuite nous vérifierons si la fille est couverte ou non. Pour le reste, avez-vous une trousse Chimie ? "

" Oui, j'ai ça. "

" Bien, alors voilà. Dès le début de son retour au bercail, nous embarquons la demoiselle. Il nous faudrait un local discret. "

" Ici, au sous sol, nous avons tout ce qu'il faut dans la salle des archives. "

Paul demanda au résident de les amener sur les lieux pour qu'ils puissent se rendre compte. HK 36 lui dit que s'il le voulait, lui et ses hommes pouvaient se charger de l'enlèvement. Ils connaissaient parfaitement la ville et les possibilités de semer d'éventuels poursuivants. Un peu hésitant, celui-ci finit quand même par accepter la proposition. Il n'aimait pas ne pas s'occuper lui-même d'un travail mais, il fallait bien reconnaître qu'il ne connaissait absolument pas le coin et n'avait pas le temps de prendre des repères. Aussi il consentit à laisser le résident faire le boulot principal à condition que Gilles et lui, pilotés par un des hommes, soient présents en couverture. Ceci n'étant pas une exigence exorbitante pour un chef de mission, GIRALT l'accepta bien volontiers. Leur plan fut établi dès le retour au cabinet. Le résident convoqua ses agents les plus sûrs pour vingt heures. Il serait grand temps de leur expliquer l'affaire et de les mettre en place pour vingt deux heures.

Ce soir là, c'est vers vingt trois heures quinze que leur proie montra enfin des velléités de départ, après avoir reçu cinq clients, du même type que ceux de la veille. La prise en charge s'effectua très rapidement. Lorsque la

femme voulut pénétrer dans sa voiture, garée au coin de la Bolivarplatz et de l'Americalei, deux hommes sanglés dans des gabardines beiges l'interpellèrent :

" Bonjour, madame. Police. Pouvez-vous me montrer vos papiers d'identités." Lui demanda l'un des deux pendant que l'autre faisait le tour du véhicule. Légèrement surprise et vaguement inquiète, bien qu'elle savait quoi dire si un tel événement devait un jour se produire, elle se mit à fouiller dans son sac à main. L'agent qui avait fait le tour de la voiture lui mit soudain un bras autour du cou et lui appliqua un tampon imbibé de chloroforme sur le visage. Celui qui lui faisait face lui immobilisa les bras et mit ses pieds sur les siens pour éviter qu'elle ne rue dans les brancards. L'épouvante qui avait saisi la jeune femme fut de courte durée. Elle perdit connaissance très rapidement et fut enfournée dans un véhicule dont la portière s'ouvrit instantanément le temps de charger ses colis et repartit aussi rapidement. Dans l'autre voiture, Gilles, Paul et un certain Serge, qui tenait le volant, scrutèrent les alentours, guettant les moindres mouvements suspects qu'auraient pu entraîner le rapt de la femme. Aucun véhicule ne se mit dans le sillage des kidnappeurs. Ils se mirent donc en route en suivant exactement le même trajet que devait emprunter la première voiture pour intervenir éventuellement en cas d'agression toujours possible sur le chemin du retour. Paul, pour le moment, ne regrettait pas d'avoir laissé agir le résident. Les choses avaient été mises au point de manière magistrale et tout semblait se dérouler de manière parfaite. Qui plus est, GIRALT avait en plus mobilisé une troisième équipe qui, avant l'action s'était rangé le long de la Bristelei et qui s'était engagée dans le sillage



de la première dès son passage et était chargée de la couvrir durant le retour.

Tout ce beau monde se retrouva dans le cabinet d'assurance du résident qui, dès que la prisonnière fut mise en lieu sûr, congédia l'équipe trois et mis l'équipe qui avait kidnappé la jeune femme, ainsi que le chauffeur des agents de la piscine, en surveillance autour du local. Ensuite, suivi des deux hommes, il descendit dans la cellule. Sans attendre le réveil de leur victime, Paul dit :

" Vous pouvez lui faire l'injection immédiatement, car outre les qualités de ce produits pour faire parler les plus récalcitrants, il a aussi la faculté d'abréger les sommeil les plus profond. "

" Je ne voudrais pas vous contrarier, " répondit HK 36, " mais je n'ai jamais fait une piqûre de ma vie. Je pensais que vous vous en chargeriez. "

" Mais, quand vous avez besoin de vous servir de ces produits, comment faites-vous ? "

" Ce n'est arrivé qu'une seule fois. C'est ma femme qui s'est chargé de l'opération. La victime est morte. "

" Donnez moi vos outils " leur dit Gilles, " je vais vous la faire moi cette injection. " et, plaçant le garrot au dessus du coude de la jeune femme, il repéra la veine la plus apte à recevoir le liquide, nettoya au désinfectant et enfonça l'aiguille d'un coup sec et précis. Tirant légèrement le piston vers l'arrière, il vit le sang monter dans la seringue. Alors, sûr d'être dans la veine, il relâcha le garrot et commença l'injection du produit. Le piston descendit doucement et de façon très régulière. Une fois le récipient vide, il retira l'aiguille et maintint un

petit coton appuyé pendant quelques petites minutes puis il dit en se tournant vers Paul :

" Voilà, elle est à toi. "

Paul commença à l'appeler à voix basse, tout en s'appliquant à bien détacher les syllabes de chaque mot. Après un petit moment, la fille ouvrit les yeux. Paul continua :

" Comment vous appelez-vous ? "

" Josette BESANT. " répondit celle-ci d'un ton monocorde et semblant faire un effort pour parler. Connaissant les effets du produit, FIVIER n'en tint aucun compte et reprit :

" Je croyais que votre nom était Véronique SARRE. "

" Non, NON. C'est bien Josette BESANT. L'autre c'est une idée d'Abdul pour entortiller un homme, en France. Je dois dire que ça a très bien marché. Le pauvre gars est devenu fou de moi et faisait tout ce que je voulais et... "

Coupant court à la logorrhée verbale, Paul lui demanda :

" Qui est cet Abdul dont vous parlez, votre mari ? "

" Non, Abdul c'est mon homme, nous ne sommes pas mariés, c'est l'homme que j'aime et je dois dire que moi aussi je fais tout ce qu'il veut. Il... "

" Vous vous prostituez pour lui ? "

" Je fais croire que je fais la pute. En vérité je réceptionne des messages que je dois ramener à Abdul. "

" Et que contiennent ces messages ? "

" Je n'en sais rien, je ne les ai jamais ouverts. Abdul m'avait dit qu'il serait obligé de me tuer si j'entrouvais ne serais ce que le rabat d'une enveloppe. "

" Où peut-on le trouver ton ami ? "

" Mais, chez nous, tout simplement. D'ailleurs il m'attend et j'en tremble d'impatience. Tous les soirs quand je le retrouve... "

" Vous avez des horaires stricts " abrégéa FIVIER

" Oh non, juste une fourchette. Si je ne suis pas rentrée à minuit trente, il m'a dit que je ne le trouverais plus à la maison mais qu'il s'arrangerait pour me contacter. C'est un homme mer... "

" Avez-vous des amis qui logent chez vous ou dans un appartement voisin ? "

" Non, quand il veut voir ses camarades, il sort et ne rentre que quatre ou cinq heures plus tard. Quand je lui demande où il va, il me répond toujours que c'est de l'autre coté de la ville et... "

" Avez-vous des visites ? "

A peine Paul avait-il posé la question que Gilles lui tapa sur l'épaule et lui montra sa montre. Quant il vu l'heure, il sursauta. Déjà minuit moins cinq. S'ils voulaient attraper l'oiseau avant qu'il ne quitte son nid, ils devaient se mettre en route sans tarder. Paul reprit le chloroforme et renvoya leur prisonnière au pays des songes. GIRALT lui dit :

" Nous pouvons partir de suite. Je connais le domicile des tourtereaux et nous pourrons y être dans dix minutes. Le temps de rappeler mes gars et nous démarrons. " Ce qui fut fait.

Une fois sur Handelstrasse, HK 36 rangea son véhicule à deux pas de l'adresse du souteneur tandis que selon ses instructions, ses hommes se rangèrent à une cinquantaine de mètres.

" Comment procédons-nous ? " demanda-t-il à l'adresse de FIVIER

" Le mieux, à mon avis, c'est d'y aller directement. Le prendre chez lui. Si nous attendons, il risque de donner l'alarme avant de partir et nous ne pourrions rien tirer de sa capture. "

" OK, qui y va ? "

" Je m'en charge. Vous entrez tous les deux cinq minutes après moi. De deux choses l'une, ou je l'endors sans problème et on l'embarque, ou il me joue un tour de cochon et vous lui tombez dessus. "

" D'accord " répondirent les deux hommes en chœur. Paul descendit de la voiture et se dirigea vers l'immeuble. Il pénétra dans l'entrée, monta au premier et, le plus discrètement possible, tourna la poignée de la porte. Par chance, celle-ci était ouverte. Il entra et avança doucement en regardant dans toutes les pièces devant lesquelles il passait. Soudain, dans l'une d'elle, il vit une tête qui dépassait du dossier d'un fauteuil. Avec mille précautions, il s'en approcha et, arrivé à un mètre, il se jeta sur l'homme qui, intuition ou réflexe, venait de se tourner, conscient d'une présence dans son dos. Recevant les quatre vingt cinq kilos de son agresseur sur le râble, il tomba à la renverse et Paul avec lui. Les deux hommes s'empoignèrent et une lutte âpre s'en suivit. Le premier, FIVIER trouva l'ouverture, et coinçant la tête de son adversaire dans un necklock impeccable, il attendit que celui-ci perde connaissance, ce qui arriva rapidement. N'ayant pas trop forcé pour ne pas briser les vertèbres du maghrébin, il décida de lui assener un petit coup de crosse sur la nuque histoire de prolonger un peu son sommeil artificiel. L'action n'avait pas duré

plus de trois minutes. Il attendit donc un peu avant de voir arriver ces collègues. Ils firent une rapide fouille des lieux mais ne trouvèrent rien d'intéressant. Cet appartement avait l'air d'un petit nid douillet pour un jeune couple et aucun papier compromettant n'y était entreposé. Paul dit :

" GIRALT, vous allez redescendre et approcher la voiture de la porte. Demandez à vos hommes de surveiller la rue et mettez vous à coté de l'entrée. Nous embarquons le bonhomme de suite. Avec lui et les messages transportés par sa complice, nous allons reprendre la route de Paris. Nous les interrogerons à la piscine. "

Aussitôt dit, aussitôt fait. La manœuvre se déroula sans la moindre anicroche et toute l'équipe se retrouva chez l'assureur aux alentours d'une heure du matin. Après avoir téléphoné au siège et dit qu'ils allaient se mettre en route, stipulant qu'ils passeraient la frontière au poste belge de Geraardsbergen et français de Lessines vers deux heures trente du matin. Paul demandât ensuite à Gilles de faire une injection aux deux prisonniers afin qu'ils dorment le plus longtemps possible et ils se mirent en route.

Le passage de la frontière s'effectua sans la moindre difficulté, les douaniers français ayant été prévenus aussitôt après le coup de téléphone de Paul. Un seul problème se présenta lorsqu'ils furent contrôlés par une patrouille de la volante qui, visiblement, n'était pas au courant. Paul leur présenta sa carte et leur dit de se mettre en relation immédiate avec le service. Ce qu'ils firent, mais pas assez rapidement au goût de l'agent français qui commençait à bouillir mais ne pouvez rien

tenter car ils étaient tenus en joue par les militaires accompagnant les fonctionnaires des douanes. .  
Finalement tout rentra dans l'ordre, mais ils avaient quand même perdu une bonne heure sur leurs prévisions. C'est donc vers huit heure qu'ils arrivèrent à la piscine, assez reposés car ils s'étaient relayés pour pouvoir dormir chacun un petit peu. Gilles se rendit compte que l'on pouvait finalement s'assoupir quand on était bien fatigué. Paul lui avait fait remarquer :

" Oh, fainéant, réveille toi, tu vas me remplacer, j'ai les yeux qui se ferment tout seul. " Gilles avait ouvert les siens et fut assez surpris. Paul avait repris :

" Tu dois commencer à avoir confiance en moi pour roupiller comme tu viens de le faire. " sachant très bien que c'était les émotions de ces dernières heures et le train d'enfer qu'ils menaient depuis deux semaines qui avait épuisé son compagnon.

## CHAPITRE XIX

Les ambassadeurs de France en Libye, en Iran et en Syrie, ainsi qu'un maximum de représentants de ces missions diplomatiques furent rappelés pour consultation. Les relations entre ces trois pays et le gouvernement Français, bien qu'elles ne soient pas au beau fixe, se refroidirent encore de plusieurs degrés. Le président de la République ordonna aux forces armées de renforcer leurs dispositifs dans leurs bases africaines et demanda aux pays amis de ce continent, notamment au Tchad qui a une frontière commune avec la Libye, de permettre à notre aviation de stationner sur leurs aéroports. Une fois ces dispositions mises en place, les autorités demandèrent aux gouvernements de Tripoli, Damas et Téhéran des explications sur certains événements qui auraient dû se dérouler, sur le territoire national, à leurs instigations. Malgré les protestations diplomatiques en réponse à ces questions, l'autorité suprême répondit qu'elle n'accusait pas sans preuves et que celles-ci seraient dévoilées à des envoyés spéciaux et si des excuses officielles n'étaient pas faites avec promesses de ne pas recommencer, l'ensemble de la machination serait révélée à la presse internationale et que la France ne laisserait pas impunie ces tentatives de violation de son intégrité.

Tout ce ballet diplomatique et militaire fut la conséquence de l'interrogatoire du dénommé Abdul, dont le nom réel était Abdullah SLIMANI, responsable du département Europe au sein des services secrets Libyens. C'est sous narcose que celui-ci avait révélé son nom, ses fonctions. Mais ses révélations ne s'arrêtèrent pas là. Il dévoila les liens qui s'étaient tissés

avec les services des deux autres pays pour mener en France des actions terroristes en manipulant des réseaux extrémistes Algériens. Ces premiers aveux confirmèrent les documents écrits découverts au cours de l'enquête. La suite permis aux services de police de mettre à jours quatre nouvelles caches d'armes et d'explosifs dont les contenus, montrés à la presse, recelaient une quantité beaucoup plus importante que celle découverte dans la petite ville de Gironde, au début des investigations, et aurait pu équiper une petite armée en campagne. Livrées aux médias pour information à la population, ces découvertes permirent à la police de redorer son blason et au gouvernement de lancer sa campagne contre les trois pays incriminés. Ce qui fut gardé sous silence, ce furent le projet d'attentat contre le convoi de déchets radioactif, car tout ce qui touche de près ou de loin au nucléaire fait peur, et surtout le concept d'action en préparation qui avait pour but de ruiner l'économie nationale. En effet, l'agent libyen avait révélé à l'Amiral, au cours de son interrogatoire, qu'il avait mis en place dans quatre grande ville de France des imprimeries clandestines dont la mission devait être de fabriquer des millions de faux billets de 100, 200, 500 francs afin de les injecter dans le circuit et ainsi faire s'écrouler notre monnaie et entraîner une énorme inflation. Lorsqu'il eut finit d'expliquer tout son plan. On l'enferma dans une cellule. L'Amiral, lui, demanda immédiatement une audience au président de la République concernant une affaire de la plus haute importance et ne souffrant aucun retard. Lorsqu'il eut l'acceptation, il se rendit le plus vite possible au palais de l'Élysée. Quand il fut en présence du plus haut dignitaire de l'état, il lui avait dit :



" Monsieur le Président, au risque de rompre avec toutes les traditions, je voudrais que vous m'accompagniez au boulevard Mortier. Je souhaite que vous entendiez de vos propres oreilles les révélations d'un homme que nous tenons en captivité. "

" Qu'ont-elles donc de particuliers ? " répondit le chef de l'Etat.

" Je préfère ne pas vous en dire plus. Je peux vous préciser seulement qu'elles sont on ne peut plus sincères, celui que nous avons interrogé nous les a donné sous l'emprise de drogues extrêmement efficaces. "

Les deux hommes s'étaient donc rendus au siège des services spéciaux et lorsque le Président était ressorti, il était un peu plus pâle qu'à son entrée. Il convoqua immédiatement un conseil de sécurité restreint réunissant le premier ministre et les ministres de la défense, de l'intérieur et des affaires étrangères. Ils ressortirent de cette réunion avec des consignes strictes concernant les services sous leur dépendance. L'action des affaires étrangères fut donc le rappel des ambassades, celle de la défense la mise en place d'un dispositif apte à intervenir en représailles et celle de l'intérieur de mobiliser tous les moyens dont il disposait pour nettoyer le territoire des réseaux impliqués dans cette histoire. Ce qui, entre parenthèse, serait relativement simple puisque la presque totalité des hommes impliqués se trouvait déjà entre les mains de certains services. Le principal travail des services de police fut surtout de saisir les armes et le matériel d'imprimerie ainsi que tous les documents qu'ils trouvèrent. Les armes servirent à montrer que les

autorités restaient vigilantes, mais le projet des faux billets fut gardé sous le manteau. Il ne fallait pas affoler la population déjà suffisamment inquiète quant à son économie.

## EPILOGUE

Le vendredi 3 novembre, cinq camions se présentèrent à l'entrée de l'usine de retraitement de la Hague. Il avait été décidé en haut lieu, et sur proposition du directeur du centre de Pierrelatte, que le convoi serait différé d'une semaine malgré le démantèlement du réseau qui avait envisagé de s'en servir comme arme. Bien que les véhicules aient voyagé sans escorte, le trajet fut couvert en permanence par les forces de police et de gendarmerie. Et, tout au long de la route, il fut précédé et suivi par des voitures banalisées contenant des inspecteurs de la BRI. Ils n'eurent à faire face à aucun incident.

Le capitaine LELOUVIER, de la gendarmerie de Céret fut convoqué par le Général commandant la région militaire dont il dépendait. Il fut assez inquiet car il se doutait que son supérieur allait lui parler de l'absence de progrès dans l'enquête sur les trois meurtres et qui datait maintenant de plus d'un mois. C'est donc avec anxiété qu'il se rendit à la convocation. Un fois introduit dans le bureau, après le salut réglementaire, il fut invité à s'asseoir.

" Alors, capitaine, où en êtes-vous de cette affaire de meurtre du mois dernier ? " commença le général DE LA ROSIERE.

" Je dois dire, à mon grand regret, que je n'ai fait aucun progrès, mon général. "

" Bien, l'affaire est désormais close. Les autorités nationales m'ont fait part de leurs conclusions.

1 - vous laissez tomber toutes les investigations en cours sur cette affaire.

2 - le témoin que vous recherchez depuis le début va rentrer chez lui et aucune poursuite ne sera engagée, aucun interrogatoire ne sera effectué. Vous avez compris ? "

" Oui, mon général. Mais puis-je vous poser une question ? "

" Je vous écoute. "

" Que c'est-il passé ? " demanda le capitaine qui, en cette simple question pensait qu'il obtiendrait quelques détails.

" Capitaine, je ne suis pas autorisé à répondre. Je peux seulement vous dire qu'il s'agissait d'une histoire de terrorisme international très importante. Les détails que vous avez pu lire dans la presse ne sont que la partie émergée le l'iceberg. "

" Mais quel rapport avec l'homme que je recherche ? Faisait-il partie du réseau ? "

" Non, c'est grâce à lui que cette affaire a été mise à jour et a donc pu se terminer de manière positive. Ne cherchez donc pas à lui nuire ou à l'interroger. Il a, lui aussi, reçu des consignes de discrétion très strictes. Vous pouvez disposer. "

Gilles se détendait sur son canapé. Les semaines qu'il venait de vivre lui resteraient longtemps gravées dans sa mémoire. Lorsqu'il était rentré, après la joie des retrouvailles, sa femme lui avait jeté un regard interrogatif. Il avait seulement répondu :

" Nous ne risquons plus rien. J'ai réussi. "

FIN



Un meurtre, un témoin ordinaire, une réaction insensée et voici partie une histoire qui va mener les protagonistes vers les coins les plus sombres des risques terroristes. Ce roman a été écrit peu après les divers attentats ayant touchés la France, dans les années 1990. Mais l'auteur tient encore à rappeler que seuls les faits peuvent avoir de l'importance, il n'y a aucun antagonisme envers qui que ce soit .... A part peut-être dénoncer par ce biais les extrémistes de tous bords, quel qu'ils soient.